

**LETTRES**  
**DE**  
**SACCO**  
**ET**  
**VANZETTI**  
*1921-1927*

**"LES ÉCRITS"**  
**CHEZ BERNARD GRASSET**

LETTRES DE SACCO  
ET DE VANZETTI

*Ce volume a été publié sous les auspices du Comité  
international suivant :*

BENEDETTO CROCE.

JOHN DEWEY.

THÉODORE DREISER.

MAXIME GORKI.

HORACE M. KALLEN.

SINCLAIR LEWIS.

ROMAIN ROLLAND.

BERTRAND RUSSEL.

H. G. WELLS.

STEFAN ZWEIG.



CLICHÉ TRAMPUS

BARTOLOMEO VANZETTI ET NICOLAS SACCO

T 12 69

# LES "ÉCRITS"

SOUS LA DIRECTION DE JEAN GUÉHENNO

## LETTRES DE SACCO ET DE VANZETTI



PUBLIÉES PAR

MARION DENMAN FRANKFURTER

ET

GARDNER JACKSON

TRADUITES PAR JEANNE GUÉHENNO

ÉDITIONS  
BERNARD GRASSET

61, RUE DES SAINTS-PÈRES  
PARIS

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE, LE SEPTIÈME DE LA DEUXIÈME SÉRIE DE LA COLLECTION « LES ÉCRITS » ET DE CETTE SÉRIE LE PREMIER DE L'ANNÉE MIL NEUF CENT TRENTE ET UN, CENT TRENTE-CINQ EXEMPLAIRES DONT : QUINZE EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA, NUMÉROTÉS VÉLIN PUR FIL 1 à 10 ET I à V ; ET CENT VINGT EXEMPLAIRES SUR ALFA SATINÉ OUTHENIN CHA-LANDRE, NUMÉROTÉS ALFA 1 à 110 ET I à X ; IL A ÉTÉ TIRÉ EN OUTRE DIX EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL CRÈME LAFUMA, NUMÉROTÉS L. H. C. I. à L. H. C. X.

Si cette chose n'était pas arrivée, j'aurais passé toute ma vie à parler au coin des rues à des hommes méprisants. J'aurais pu mourir inconnu, ignoré : un raté. Maintenant nous ne sommes pas des ratés. Ceci est notre carrière et notre triomphe. Jamais, dans toute notre vie, nous n'aurions pu espérer faire pour la tolérance, pour la justice, pour la compréhension mutuelle des hommes, ce que nous faisons aujourd'hui, par hasard. Nos paroles, nos vies, nos souffrances, ne sont rien. Mais qu'on nous prenne nos vies, vies d'un bon cordonnier et d'un pauvre crieur de poisson, c'est cela qui est tout ! Ce dernier moment est le nôtre. — cette agonie est notre triomphe. »

*Déclaration de Vanzetti, après  
la condamnation. 9 avril 1927.*

## INTRODUCTION

Voici, traduites, les lettres que Sacco et Vanzetti ont écrites pendant leurs années de prison. Nous avons pensé qu'il y aurait en France un public pour lire ces lettres comme il y en a un aux Etats-Unis. Il est bon que le souvenir de certaines épreuves soit fixé, car, même quand ils tombent pour la justice, les morts vont vite.

« Sacco et Vanzetti », ce n'est plus, pour beaucoup, que le nom d'une vague affaire. On ne saurait bientôt plus que ces noms représentent aussi deux hommes, deux victimes, mais non pas inconscientes, des hommes qui savaient et qui ont consenti.

Quand on regarde le portrait de ces deux criminels, ce qui frappe, c'est, d'abord, la hauteur de ces fronts magnifiques, c'est, ensuite, la fermeté et la droiture du regard, plus clair et plus agressif chez Vanzetti, « le bavard », plus rêveur et plus concentré chez Sacco, le silencieux. Ces deux visages disent tout de suite le tempérament combattif et raisonneur de l'un, la capacité infinie de souffrance de l'autre.

Tels ils nous sont apparus à la première page de l'édition américaine, tels nous les avons retrouvés à travers tout le volume, à mesure que la connaissance se faisait plus intime et plus familière, à mesure que la traduction hallucinante nous faisait vivre dans cette prison, absorbés dans l'idée fixe comme Sacco, écrivant avec fièvre sur une table étroite comme Vanzetti.

Ces heures d'angoisse, nous les avons vécues de nouveau à côté de ce Sacco qui pendant sept ans n'a rien voulu connaître du monde, que sa douleur et sa foi. Sacco, ouvrier qualifié, amoureux de son travail, condamné d'abord à ne pas travailler — le régime de la prison étant de ne mettre les prisonniers au travail qu'après une sentence définitive — sept ans d'oisiveté pour ce bon ouvrier et sept ans d'isolement physique et moral pour cet homme que l'on enferme à vingt-neuf ans, qui est le mari de la blonde Rosine et le père de deux enfants. Sept ans ! et toute la souffrance que les heures, les minutes accumulèrent dans ce cœur silencieux. Il est de ces Latins qui ne peuvent pas parler de ce qu'ils souffrent, et pour qui la pudeur est plus forte que le besoin d'être consolés. D'ailleurs, s'il parle, ce qu'il dit est maladroit et gauche. Entouré d'étrangers, il doit s'exprimer dans une langue qui n'est pas la sienne, avec laquelle il ne sera jamais familier. Tous les raffinements, toutes les nuances de la douleur, il les a subis, et quand, l'angoisse se relâchant un peu, il a essayé de parler, il n'a pu le faire que dans une langue étrangère, avec des fautes d'orthographe et des incorrections. Et c'est, parfois, comme un vêtement ridicule dont on aurait affublé cette orgueilleuse souffrance ou cette âpre colère. On n'imagine pas isolement plus complet, solitude plus absolue, supplice plus subtil infligé par des hommes à un autre homme. Quelqu'un a senti et exprimé d'une manière saisissante cette espèce de tourment de la prison, cette destruction minutieuse et implacable d'une personnalité, c'est Jacob Wassermann dans L'Affaire Maurizius. Mais le héros de son roman est loin d'être aussi grand et aussi pur que celui sur lequel a travaillé la justice américaine. Rude et tendre Sacco, altéré d'amour et las des exaspérantes exhortations philanthropiques, Sacco dur et amer à ses amis, parce qu'il ne peut plus croire à l'amitié, Sacco qui veut

mourir et qui interrompt la grève de la faim pour revoir ses enfants, Sacco qui refuse de signer le recours en grâce et qui résiste aux larmes, Sacco las, excédé, butté, qui ne croit plus à la justice de ses ennemis et qui n'espère qu'en la mort.

À côté de cet étrange supplice, le plus complet qu'on puisse imaginer, la vie de prisonnier de Vanzetti apparaît plus active, moins constamment angoissé. Vanzetti parle plus facilement l'anglais, a l'esprit assez libre pour travailler, lire, traduire, se perfectionner sans cesse intellectuellement. Il a « la chance » d'avoir été condamné pour un premier crime, celui de Bridgewater, il a en prison une situation régulière, en attendant que l'affaire de Braintree soit éclaircie, il peut travailler de ses mains à l'atelier de peinture. Cet homme « qui aimait tous les enfants » n'a pas d'enfants à lui, ni de femme. Il « aimerait bien avoir une amoureuse », mais il n'en a point. Grand raisonneur et grand bavard, il écrit et parle. Il écrira et discutera jusqu'au dernier moment, sans espoir d'ailleurs, mais il lui apparaît que tant qu'un souffle lui reste il doit soutenir son droit et rendre la terre témoin de l'injustice dont il est victime. De Sacco nous ne savons rien, que le cœur rongé d'angoisse, celui-ci il nous semble le connaître mieux. Il écrit plus et plus clairement, nous savons son ironie amère, mais nous entendons quelquefois son bon rire, nous écoutons ses grands discours philosophico-politiques dans cette langue incorrecte et pédante qui est la sienne. Pédante parce que les mots qui lui viennent d'abord sont les mots du vocabulaire philosophique, latins d'origine. Mais quelquefois, à travers toute cette application au travail physique et intellectuel, une image trahit le lucide désespoir, un bond du sang révolutionnaire nous rappelle que ce dialecticien est lui aussi une victime et ressent le supplice dans son esprit et dans sa chair.

Ces deux hommes, aussi différents que possible, n'ont qu'une chose commune, en dehors de leur foi anarchiste. C'est leur passé italien — l'amour qu'ils ont pour ce passé, pour la terre de leur enfance. La seule lettre un peu longue de Sacco est consacrée à cette terre du Sud italien d'où il vient, où il pensait retourner quand on l'arrêta. Les seules faibles joies qu'il a eues en prison, ce sont les fleurs qui les lui donnent, les fleurs qui lui rappellent celles du pays de Torremaggiore, les nostalgiques roses rouges. Vanzetti, le philosophe, a le cœur aussi tendre et se complait encore davantage à l'évocation de ses souvenirs : vallées des Alpes italiennes, pâturages, vignes, mûriers, et à l'horizon cette éternelle pureté de la neige. La vie en prison rend aiguë cette hantise de la montagne, du torrent, de l'air pur et glacé. Qu'étaient-ils allés faire en Amérique, ces deux poètes, ces deux amoureux du ciel et de la terre. La misère ne les avait pas chassés de la maison de leur père, quel esprit les poussa à traverser la mer, pour quelle vocation ?

Deux Italiens, deux émigrants, deux ouvriers — et tout le mépris de la bourgeoisie américaine. Mais, gens de Boston, quelle hauteur d'âme dans ces misérables ! Etes-vous aussi complètement dépouillés de toute vulgarité, de toute bassesse, de toute lâcheté. Avez-vous senti dans quelle atmosphère de poignante noblesse se déroula cette veillée funèbre que vous avez fait durer sept ans ?

Quant à ces juges qui jugeaient sous le signe du Christ, pour comprendre qu'ils aient pu prononcer la sentence qui condamnait à mort ces deux innocents, il faut additionner l'orgueil puritain, l'orgueil yankee, l'orgueil de l'homme de métier qui ne veut pas avoir erré, toute la haine que le juge peut avoir pour le condamné qui proteste, même écrasé. Tout cela nous donnera le juge Thayer. Tout cela plus la conscience

d'accomplir un devoir d'épuration sociale, nous donnera le gouverneur Fuller. Nous ne savons pas si ces deux hommes sont morts ou vivants, ni comment ils ont continué à vivre, après. Ils sont sans doute à l'abri du trouble et du remords. Quant à leur justice, à la justice américaine, qui y croit encore dans le monde, après tant de scandales ?

Et maintenant, lecteur, lis et juge. Ce ne sont pas les pièces du procès que nous t'apportons, elles ont toutes été souillées par le mensonge, la vénalité, la haine, la peur — nous te demandons seulement d'écouter les battements de deux cœurs douloureux et purs. Ne crains rien, ce livre est tragique, mais il n'est pas triste, et il te rendra fort. L'atmosphère est salubre et l'exemple est haut.

Jeanne GUÉHENNO.

LETTRES DE SACCO

30 Novembre 1921.  
Prison de Dedham.

CHER BARTOLO,

Le samedi 26 ma Rosie est venue me voir avec les enfants, c'était la première fois que je voyais les enfants depuis que tu as quitté Dedham. Tu imagines combien j'ai été heureux de les voir si joyeux et si gais, si bien portants, je voudrais que tu voies la petite Inès. Elle est devenue toute ronde, on dirait une vraie poupée, Dante aussi a tout à fait bonne mine. Il m'écrit toutes les semaines. Rosa aussi a tout à fait bonne mine, depuis l'opération elle se remet tous les jours. Je vais très bien et je ne fais rien que de la gymnastique, puis je lis et j'écris. Je suis bien fâché que personne ne soit venue te voir, personne ne vient me voir non plus, excepté Rosie...

Fais-tu toujours de la gymnastique ? J'en fais tous les matins. Je m'arrête maintenant et t'envoie mes meilleurs sentiments.

Ton fidèle camarade,

NICK SACCO.

23 octobre 1922.  
Prison de Dedham.

CHÈRE MADAME C. CERISE JACK,<sup>1</sup>

Après tout, je me décide à vous écrire en anglais, ainsi je suis sûr que vous lirez ma lettre, et en même temps vous voudrez bien excuser mon mauvais anglais. Avant toute chose je veux vous remercier pour le sentiment noble et modeste que vous avez à l'égard de l'humanité opprimée. Aussi vous pouvez deviner combien j'ai été heureux de vous voir, d'autant plus que vous paraissiez en excellente santé.

Rosy était ici l'autre jour avec ma chère petite Inès, et je l'ai trouvée beaucoup mieux qu'il y a quinze jours. Rosy devient splendide dès qu'elle va vivre à la ferme. Moi aussi je vais bien depuis le jour où j'ai commencé à travailler; oui, parce que je suis joyeux quand je travaille.

P. S. J'espère que tout ira bien le jour de la cour d'assises et que j'irai vous voir avec ma chère Rosy dans ces magnifiques fermes.

1. M<sup>me</sup> Cerise Jack de Sharon (Mass.) qui, comme membre du comité des Libertés Civiles de la Nouvelle Angleterre, avait assisté au jugement et avait visité les deux hommes en prison. Pendant l'hiver de 1923-24 elle donna à Sacco des leçons d'anglais.

Octobre 1923.  
Prison de Dedham.

CHÈRE MADAME EVANS,<sup>1</sup>

Vous ne pourrez jamais imaginer combien a été grande la joie du reclus quand il a vu dans cette salle du tribunal toute la noble légion de vos amis et camarades qui ont travaillé dur pendant quarante-et-un mois pour le triomphe de cette consécration et de cette inviolabilité de la justice humaine, et pour la liberté de Sacco et de Vanzetti.

Et alors, ma chère mère, vous croyez que nous aurons un autre jugement. Je vais vous dire la vérité, M<sup>me</sup> Evans; j'ai beaucoup aimé la manière dont M. Thompson<sup>2</sup> et M. Hill ont présenté les nouvelles preuves et pendant un moment ils ont soulagé l'âme du pauvre

1. M<sup>me</sup> Elizabeth Glendover Evans de Brookline, qui s'était intéressée aux deux hommes pendant le jugement et qui resta jusqu'à la fin fermement persuadée de leur innocence.

2. M. William G. Thompson et M. Arthur D. Hill, du barreau de Boston, devinrent avocats de Sacco et Vanzetti le 8 mars 1923. Ils essayèrent d'obtenir un nouveau jugement à cause des révélations que l'on avait eues, après la condamnation, sur la conduite de certains jurés. Plus tard, quand l'affaire arriva devant la Cour Suprême du Massachusetts, M<sup>e</sup> Thompson se chargea de la défense et continua jusqu'au moment où le gouverneur décida l'exécution.

reclus. Si vous voyez M. Thompson et M. Hill dites leur mes meilleurs sentiments pour la splendide défense qu'ils ont faite. Ainsi j'espère qu'ils mettront fin à ce long et douloureux calvaire. En même temps, saluez fraternellement tous nos amis et camarades, et vous, chère mère des humains opprimés, je vous embrasse avec ma plus chaude affection. Votre ami et camarade maintenant et à jamais,

NICOLAS SACCO.

13 octobre 1923.  
Prison de Dedham.

CHÈRE MADAME EVANS,

Juste quelques lignes pour vous dire que, après toutes vos fleurs et avec ces boîtes de fleurs de la mer que vous m'avez envoyées pendant le mois dernier, j'ai reçu aussi la plus belle fleur, celle dont le parfum ne s'évanouit jamais...

Lundi ma camarade Rosina était ici, avec ma chère petite Inès et je lui ai montré votre photographie, et elle a dit que c'était un merveilleux portrait. Je voudrais bien avoir ici le portrait de ma pauvre chère mère pour le mettre à la droite du vôtre. Oui, parce qu'elle était comme vous bonne et généreuse, comme vous, elle aimait toute la légion des humains opprimés. Pauvre mère ! Tous ceux qui ont

de nobles cœurs ne devraient jamais mourir. Vous devez savoir maintenant que Lundi nous allons devant les juges<sup>1</sup>, aussi j'espère vous y voir...

3 novembre 1923.

CHÈRE MADAME JACK,

Juste quelques lignes pour dire que derrière ces noires ombres la beauté de la lumière commence à se faire sentir et la lumière sera de plus en plus lumière et deviendra toujours plus brillante. Croyez-moi, Madame Jack, aujourd'hui la parole de M. Thompson a consolé l'âme des tristes reclus...

23 novembre 1923.  
Dedham.

CHÈRE MADAME EVANS,

Naturellement j'essaierai de lire à haute voix, pour l'amour de vous et pour l'amour de moi. Naturellement, je vais essayer de contenter du mieux que je le pourrai cette

1. Audience pour la discussion des motions demandant un nouveau jugement, basé sur le témoignage des experts armuriers.

mère généreuse qui depuis trois ans a fait tout ce qu'elle a pu pour mon âme et pour l'âme de ma pauvre famille. J'ai commencé à lire à haute voix le jour où vous et M<sup>me</sup> William James êtes venues me voir. Je ne lis pas très haut, pour ne déranger personne. Ainsi, vous voyez, j'essaie toujours de faire le mieux que je peux.

Hier tous les prisonniers sont allés deux heures dans la cour à cause du Jour d'Actions de Grâce, et quand je suis rentré j'avais un peu faim, mais quand je n'ai pas beaucoup d'air, je n'ai pas faim du tout. Ainsi j'ai besoin d'air, — d'air, d'autant d'air que je puis en respirer.

Je me rappelle toujours l'époque où mon frère Sabino et moi étions sur le bateau, venant vers ce libre pays<sup>1</sup>, le pays qui fut toujours dans mes rêves. J'étais très las de la mer et un matin mon frère me conduisit au Docteur qui m'ordonna une bonne purge et pour mon frère qui était en bon état il ordonna une bonne soupe...

Ainsi, c'est toujours pareil ici. Le prisonnier qui n'aime pas travailler on l'envoie travailler, et celui qui aime le travail réellement et qui a besoin d'avoir de l'air, de l'air, autant d'air qu'il peut en respirer, celui-là on l'enferme dans une cellule tout le jour.

1. Sacco débarqua à Boston avec son frère, venant d'Italie, en avril 1908, il allait avoir 17 ans le 22 du même mois.

24 novembre 1923,  
Prison de Dedham.

MA CHÈRE MADAME JACK,

Quelques lignes M<sup>me</sup> Jack pour vous dire que si nous n'avons plus l'occasion de nous voir tous les matins et de nous montrer cette sincère affection et ce sourire béni, cela n'a pas d'importance, dans mon esprit, dans mon cœur, dans ma foi, il y a toujours la noble religion des amis et des camarades.

Lundi j'ai écrit à notre chère M<sup>me</sup> Evans et dans cette lettre je disais à M<sup>me</sup> Evans que c'était réellement un crime, qu'il était injuste et inhumain de tenir derrière ces terribles barreaux des centaines et des centaines de victimes, des jeunes, — coupables seulement d'avoir été opprimés, et d'aimer la liberté de l'humanité opprimée. C'est une honte pour l'humanité et pour les bons citoyens de ce pays qui croient de bonne foi à la liberté de ce pays. Je sais que ce n'est pas à moi de dire cela, mais croyez-moi, M<sup>me</sup> Jack, quelquefois on ne peut s'empêcher de dire la vérité...

P. S. Mon plus cher souvenir à M<sup>me</sup> M., et dites-lui que s'il y a encore un sourire sur mon visage après tout... c'est que c'est ma nature et que je me rappelle ma pauvre et chère mère qui disait « travailler dur n'est rien quand on sait garder le sourire ».

6 décembre 1923.  
Prison de Dedham.

MA CHÈRE MADAME JACK,

Je ne peux pas exprimer dans mon pauvre anglais la joie qui éclate dans l'âme du prisonnier quand il reçoit la visite de l'ami en qui il sait trouver l'affection sincère et fraternelle. C'est pour vous dire M<sup>me</sup> Jack combien j'ai été heureux de vous voir hier soir.

... Dante, chère M<sup>me</sup> Jack, est toujours dans mon cœur, est toujours mon aimable et cher garçon. Souvent je me suis dit que c'était un garçon d'avenir car il était toujours mon cher camarade et je pouvais lire autrefois son intelligence dans ses yeux brillants et francs. Je me rappelle quand nous habitions à South Stoughton (Mass.) dans notre chère petite maison, souvent nous allions le soir, Rosina, Dante et moi chez un ami qui habitait à un quart d'heure de chez nous, et Dante me posait en chemin des questions si difficiles qu'il m'était impossible de répondre. Alors nous avions l'habitude de rester quelques heures chez notre ami et quand il était neuf heures nous rentrions et Dante à cette heure-là était toujours endormi, alors je le prenais dans mes bras pour le porter à la maison et quelquefois Rosina m'aidait à le porter et alors, quand elle l'avait dans ses bras nous nous arrêtions pour

embrasser le petit visage rose. Ces jours-là, M<sup>me</sup> Jack, étaient des jours heureux...

14 décembre 1923.  
Dedham Jail.

CHÈRE MADAME JACK,

Dans le livre que j'ai lu avec vous mardi soir, nous avons lu le mot « gorgette » et vous rappelez-vous que vous m'avez demandé si je savais ce qu'était une gorgette et je vous ai répondu, oui, M<sup>me</sup> Jack, je sais ce qu'est une gorgette parce que j'en ai acheté pour ma femme, et j'ai dit, après, que ce n'est pas seulement une « gorgette » que j'achetais pour ma compagne mais presque tout et d'ailleurs elle n'allait rien acheter sans moi. Je me rappelle, M<sup>me</sup> Jack, il y a longtemps, le jour de nos fiançailles j'ai acheté la première fois une belle robe bleue pour ma chère Rosina et ce cher souvenir est encore dans mon cœur.

C'était le 1<sup>er</sup> mai 1912, à Milford (Mass.) le jour anniversaire des cinq Martyrs de Chicago que l'humanité n'oubliera jamais. Alors le matin du 1<sup>er</sup> mai 1912, je mis mon beau costume bleu marine et j'allais chez ma chère Rosina et quand je fus là, je demandai à son père s'il voulait lui permettre de venir à la ville avec moi, pour acheter quelque chose, et il voulut bien. Alors, vers une heure nous sommes partis pour la ville et nous sommes

allés dans un grand magasin et nous avons acheté un chapeau marron, une combinaison blanche, une robe bleue, une paire de bas marrons, une paire de souliers marrons, ainsi elle fut habillée des pieds à la tête. M<sup>me</sup> Jack, je voudrais que vous ayez connu Rosina et vu comme elle était jolie, alors, tandis que la souffrance de maintenant la fait ressembler à une vieille femme.

Mais, M<sup>me</sup> Jack, je n'ai jamais eu l'ambition de lui acheter des diamants ni rien de tout cela, mais je lui ai toujours acheté ce qui pouvait être utile.

12 février 1924.  
Prison de Dedham.

MA CHÈRE AMIE MADAME JACK,

J'ai été si heureux que vous m'ayiez dit que vous reveniez chez vous calme et joyeuse après nos leçons. Moi aussi, M<sup>me</sup> Jack ! Et je pense qu'il est inutile de vous préoccuper d'acheter une pièce dramatique, car ce sera vraiment un drame qui sera joué ici une fois par semaine. Aussi laissez-moi vous dire que, chaque fois que vous êtes ici j'éprouve les mêmes sentiments que quand je suis auprès de ma chère famille et, quand j'entends le son de votre voix, je suis aussi plein de sincère gratitude que quand la voix vient des lèvres de ma petite Rosina ou de celles des bons amis

qui aiment sincèrement la cause de l'humanité opprimée.

Aujourd'hui, c'est le jour de naissance du président Lincoln, et je pense que les citoyens de ce pays devraient être fiers de leur Président, et j'ai toujours pensé avec ma petite intelligence que Abraham Lincoln fut un des plus respectables et des plus humains Présidents qui furent jamais. Naturellement je ne connais pas grand chose de l'histoire de ce pays, mais j'ai lu quelque peu sur George Washington et Jefferson et toute cette histoire d'Abraham Lincoln. L'histoire de ces trois grands présidents émeut l'âme de l'humble prisonnier...

26 février 1924.  
Dedham Jail.

CHÈRE MADAME JACK AMIE,

... Chaque soir quand on éteint la lumière, je fais une grande promenade, et réellement, je ne sais pas pendant combien de temps je marche, parce que le plus souvent j'oublie d'aller me coucher et je continue à marcher et je compte un, deux, trois, quatre pas et je tourne de l'autre sens et je continue à compter un, deux, trois, quatre et ainsi de suite. Mais pendant ce temps, ma tête est tellement pleine d'idées que l'une vient pendant que l'autre s'en va... Je retrouve mes plus beaux souve-

nirs quand je pense ainsi, en marchant, souvent je m'arrête près de la fenêtre de ma cellule et à travers ces tristes barreaux je regarde la nature au crépuscule et les étoiles dans le beau ciel bleu. La nuit dernière, les étoiles étaient plus brillantes et le ciel était plus bleu que jamais. Pendant que je regardais, l'idée me vint de penser à des choses de ma jeunesse et de les écrire à ma chère M<sup>me</sup> Jack dès que le matin serait venu...

Les fleurs que vous m'avez envoyées la semaine dernière m'ont rappelé les souvenirs de ma jeunesse. Il y a eu seize ans cet automne que j'ai quitté la vigne de mon père. Tous les ans, à l'automne, dès que la récolte était finie je devais surveiller la vigne de mon père et quelquefois même je veillais la nuit, parce que près de notre vigne il y avait quelques grandes fermes, et tout autour de notre vigne il y avait de vastes prairies et des centaines d'animaux pâturaient nuit et jour sur cette vaste prairie. Aussi, la plupart du temps je couchais là pour surveiller les animaux et les empêcher de venir trop près de notre vigne. La petite ville de Torremaggiore n'est pas très loin de notre vigne, il n'y a que vingt minutes de marche. Aussi j'y allais le matin et le soir et j'apportais à ma pauvre chère mère deux grandes corbeilles de légumes et de fruits et un grand bouquet de fleurs.

L'endroit où je dormais était un grand hangar que mon bon père, mes frères et moi avions construit. Le hangar était bâti près du

puits qui est au milieu de la vigne et autour de ce cher hangar il y avait beaucoup de plantes et de fleurs, mais il n'y avait pas de roses rouges. C'était très difficile de trouver de vraies belles roses rouges et je les aimais tant que j'étais toujours à la recherche d'un pied de ces vraies roses rouges !

A soixante pas de notre vigne, nous avons une grande pièce de terre où je cultivais des légumes avec mes frères. Aussi chaque matin, avant que le brillant soleil fut levé et le soir, quand le soleil était couché j'allais arroser toutes les fleurs et les légumes et les petits arbres fruitiers. Je finissais juste au moment où le soleil se levait, et alors, j'avais l'habitude de sauter sur le mur du puits et de regarder le magnifique soleil brillant et je ne sais pas combien de temps je restais à regarder cette scène de beauté. Si j'étais un poète je pourrais décrire les rayons rouges du soleil bien aimé et le ciel étincelant et bleu, et le parfum de mon jardin et de mes fleurs et l'odeur des violettes qui venait de la grande prairie verte, et la chanson des oiseaux, c'était une joie délicate. Alors après cette joie je revenais à mon travail en chantant une de mes plus belles chansons, et tout en chantant je remplissais la corbeille de fruits et de légumes et je cueillais les fleurs avec lesquelles je faisais un beau bouquet. Et au milieu du bouquet je mettais toujours une belle rose rouge que j'allais chercher à un kilomètre de notre vigne, une de ces vraies roses rouges que je cherchais toujours

et que j'aimais tant trouver, la vraie rose rouge.

P. S. Avez-vous trouvé le jour de naissance de notre chère M<sup>me</sup> Evans ? J'ai ici un beau petit sac pour lui faire une surprise. Si vous la voyez faites-lui mes plus chaudes amitiés.

9 avril 1924.  
Prison de Dedham.

MA CHÈRE MADAME JACK AMIE,

Je vous ai dit hier que quand un homme reste tout le jour enfermé derrière ces tristes barreaux, il sent quelquefois son esprit très fatigué et vide d'idées, mais quand il voit un ami, et surtout un ami à qui il se sent lié par la même foi dans une affection fraternelle, alors, les idées viennent de nouveau. Il est doux de revoir ainsi un ami après un peu de temps. Je me rappelle un autre jour que j'avais passé comme hier, c'était juste quand je suis revenu de Mexico, vers le milieu de septembre 1917 et à ce moment là j'étais sans travail.

Alors, par un beau matin de septembre, quand les rayons du soleil sont encore chauds à l'âme de l'humanité opprimée, je cherchais du travail à travers la ville de Boston et toujours je revenais vers les faubourgs du sud. Je rencontrais un de mes plus chers camarades et dès que nous nous sommes vus, nous avons

couru dans les bras l'un de l'autre et nous nous sommes embrassés sur les deux joues. Et pourtant il n'y avait pas très longtemps que nous ne nous étions pas vus, car quelques semaines auparavant nous étions ensemble à Mexico. Mais cette affection spontanée on la trouve toujours dans le cœur de ceux qui s'aiment et qui ont la même foi sublime, et un tel souvenir ne s'efface jamais du cœur du prolétaire.

Aussi la surprise de votre visite M<sup>me</sup> Jack, a été une grande consolation pour le prisonnier et j'ai été joyeux de vous revoir en bonne santé et toujours avec cette vieille bonne humeur...

15 mars 1924.  
Prison de Dedham.

MA CHÈRE MADAME JACK AMIE,

Voilà quelques jours déjà que je veux vous écrire et que j'essaie de trouver quelques bonnes idées, mais c'est difficile, car le ciel a été couvert ces jours-ci par plein de nuages et vous savez que mes plus belles idées je les trouve en regardant le ciel bleu et clair...

Alors mercredi soir je me suis couché avec l'idée de vous écrire en m'éveillant, mais quand j'ai été au lit, j'ai commencé à tourner d'un côté et de l'autre et j'ai fait de mon mieux pour m'endormir. Enfin je me suis endormi,

je ne sais pas pour combien de temps, et puis j'ai été réveillé par un terrible rêve... terrible, oui, mais beau en même temps, et voici ce que c'était. Le rêve se déroulait dans un campement de mineurs en Pennsylvanie, il y avait là un grand nombre de travailleurs qui faisaient grève pour obtenir une meilleure paie, et les travailleurs supportaient impatiemment la longue attente, car les patrons des mines chassaient des maisons beaucoup de monde, des pauvres mères et leurs enfants qui pour le moment vivaient sous la tente dans un camp de concentration. Mais les pauvres mères n'étaient pas encore en paix car elles savaient que l'on enverrait bientôt les soldats pour les chasser du camp.

Et alors la masse des travailleurs était complètement révoltée par la cruauté des patrons de la mine. Dans ce camp, il y en avait deux ou trois qui parlaient et qui avaient l'habitude de dire une bonne et chaude parole pour la liberté du peuple. Pendant que l'immense masse des travailleurs applaudissaient les orateurs, les soldats vinrent avec des fusils et des baïonnettes pour chasser la foule, mais après les sommations, ils trouvèrent que ça n'allait pas, les grévistes restaient sur place comme un seul homme. Et alors la lutte commença et pendant que la lutte commençait, je sautai sur une petite élévation au milieu de la foule et je commençai à dire « Amis et camarades et vous tous frères, que pas un de vous ne fasse un pas, celui qui bouge est vil et lâche, il faut

que la lutte finisse. » Alors je me tournai vers les soldats et je dis « Frères, vous ne tirerez pas sur vos frères uniquement parce qu'on vous a dit de tirer, non frères, rappelez-vous que chacun de nous a une mère et des enfants et vous savez que nous luttons pour une liberté qui est votre liberté. Nous demandons une patrie, une âme, une maison et du pain plus blanc... » Alors pendant que je disais le dernier mot, un des soldats tira sur moi et la balle me traversa le cœur et pendant que je tombais, ma main droite pressée sur mon cœur, je m'éveillai de ce doux rêve ! Quand je fus éveillé, je vis que j'avais ma main droite étroitement serrée sur mon cœur comme pour ralentir la vitesse de ses battements. Je me tournai vers la fenêtre de ma cellule, et à travers les ombres de la nuit, je regardai le ciel, et pendant que je regardais, les étoiles éclairèrent mon visage et l'ombre disparut bientôt. L'idée me vint tout de suite de raconter mon rêve à mon cher professeur et pendant un moment je pensai que Fairhope, Alabama, était loin, mais l'esprit, la voix, la leçon de ma chère et bonne amie et professeur, M<sup>me</sup> Jack, étaient restés dans mon cœur et apaisaient mon âme...

21 mai 1924.  
Dedham Jail.

MA CHÈRE AMIE, MADAME JACK,

Je ne veux pas que vous croyiez que si je ne vous ai pas écrit pendant ces quelques semaines c'est parce que je n'ai pas étudié mes leçons d'anglais. Non, non, rien de la sorte, vous savez bien que j'aime étudier cette belle langue anglaise et j'aime savoir que quelque jour je serai capable d'exprimer ma reconnaissance à tous mes amis et camarades. Vous pouvez être sûre que, même quand je me sens accablé, j'essaie toujours de passer quelques heures à étudier ma leçon d'anglais.

J'ai été bien ennuyé d'apprendre que vous étiez très malade et je voulais vous écrire tout de suite, mais j'étais si triste ce jour-là que je n'ai pas pu vous écrire. Alors aujourd'hui je ne veux pas attendre plus longtemps et je vous envoie toute mon affection et j'espère que vous allez bien.

Dans votre dernière lettre vous m'avez demandé de vous dire quels livres je lisais maintenant... J'ai lu Ghandi Mahatma et Eugène V. Debs, et j'ai eu beaucoup de plaisir à les lire et je suis heureux d'avoir lu la vie de ces deux hommes qui sont bons et grands dans l'histoire du monde. J'ai eu du plaisir aussi à lire le livre que vous m'avez apporté

il y a quelques semaines, *Why Men Fight*, par B. Russell. C'est un très bon livre, je l'ai trouvé un peu difficile pour moi, mais je le recommencerai...

18 août 1924.  
Prison de Dedham.

FRED H. MOORE,<sup>1</sup>

Monsieur : — Samedi j'ai reçu votre lettre qui renfermait la carte postale que M<sup>me</sup> M.-R. m'avait envoyée — et le petit pamphlet que vous ne m'envoyez que pour insulter mon âme. Oui, c'est vrai, parce que vous n'oubliez pas que vous êtes venu deux ou trois fois dans ces derniers mois avec des groupes de gens, et vous savez que je n'aime plus à les voir, mais vous ne les avez amenés, il me semble, que pour faire que mon âme soit aussi triste qu'elle peut l'être. Et je peux voir à quel point vous êtes intelligent et cynique, puisque après toutes mes protestations, après que je vous ai chassé, vous et vos amis les philanthropes, vous continuez encore vos infâmes spéculations sur le dos de l'affaire Sacco-Vanzetti. Alors, ce matin, avant que ces choses continuent, j'ai pensé à vous envoyer ces quelques lignes pour vous avertir, vous et vos amis les philanthropes du « Nouveau

1. Fred H. Moore était l'avocat de Sacco et de Vanzetti quand ils furent jugés à Dedham.

Comité de Recherches »<sup>1</sup>, de ne plus imprimer ces lettres avec mon portrait et mon nom, et d'enlever mon nom si vous imprimez encore de ces petits pamphlets, parce que, vous et vos philanthropes, vous êtes servis de toutes ces choses pendant ces trois dernières années pour une infâme spéculation. Il y a de quoi devenir fou ou tuberculeux quand on pense qu'après toutes les protestations que j'ai faites pour vous obliger à finir, vous continuez, vous et votre légion d'amis, à jouer un jeu infâme. Mais je voudrais bien savoir si vous êtes tous les patrons de ma vie ! Je voudrais bien savoir quels sont ces hommes qui prennent sur eux de faire tout ce qui leur chante sans mon approbation et qui continuent cette affaire malgré ma volonté. Je voudrais bien savoir quel est ce — généreux — ma !!! M. Moore ! — Je vous dis que vous allez cesser ce sale jeu ! Vous m'entendez ? Et je dis bien ce que je veux dire, car je ne veux plus avoir affaire à ce « Nouveau Comité de Recherches », qui me répugne.

Vous avez souvent trompé et abusé la faible de camarades de bonne foi, mais je veux que vous en finissiez maintenant et, s'il vous plait, cessez de vous occuper de mon affaire, car, vous le savez, vous êtes un embarras dans cette affaire. Et, rappelez-vous ! je vous ai répété cela

1. Comité formé après la rupture de Moore et du premier Comité de Défense. Le nouveau comité se désagrégea quelques mois après et beaucoup de ses membres se rallièrent au Comité de Défense.

depuis le 25 mai dernier — c'est la dernière fois que vous êtes venu me voir et le camarade Felicani et le professeur Guadagni étaient venus avec vous. Vous rappelez-vous ? Eh bien, ce jour-là je vous ai demandé de ne plus vous occuper de mon affaire, et vous me l'avez promis, mais mon cher M. Moore ! Je vois que vous vous en occupez encore et vous continuez à jouer votre fameux jeu. Naturellement, c'est assez difficile de refuser les suaves bénéfiques qui vous sont arrivés tout droit — à cause de ce grand jeu. N'est-ce point vrai ? Si ce n'est pas vrai, pourquoi n'avez-vous pas terminé l'affaire comme je vous le demandais ? Un mot de plus, si ce n'était pas vrai, vous lâcheriez ce turbin. Il y a eu un an en juin dernier que vous êtes venu me voir à l'hôpital de Bridgewater avec M. Grella de New-York, et ce jour-là, nous avons eu un autre assaut — vous savez de quoi je veux parler, M. Moore ! Je veux en finir avec mon affaire et je ne veux pas me mêler à toutes vos histoires politiques, parce que cela me répugne — et votre réponse fut celle-ci : Nick, si vous ne voulez pas, Vanzetti veut, lui ! Vous rappelez-vous quand vous m'avez dit cela ? Non, car je sais que vous êtes celui qui jette toute cette boue dans l'affaire Sacco-Vanzetti. D'ailleurs, comment pourrais-je vous croire quand vous m'avez tant de fois trompé avec vos fausses promesses. Et bien ! — en tout cas, quoique vous ayiez l'intention de faire, rappelez-vous ceci, que je veux que, en septembre, mon affaire soit terminée. Mais rappelez-vous que septembre

est tout près et que je ne vois encore aucun mouvement. Alors, dites-moi, s'il vous plaît, ce que vous attendez ? Est-ce que vous attendez que je me pendre ? C'est cela que vous voulez ? Laissez-moi vous dire tout net de ne pas vous faire d'illusions, car je ne serais pas surpris si quelqu'un vous trouvait quelque matin pendu à un réverbère.

Votre ennemi implacable, maintenant et pour toujours.

Nick SACCO.

*P.-S.* — Ci-joint la lettre et le pamphlet que vous m'aviez envoyé et que je vous renvoie. De sorte que si vos amis philanthropiques du « Nouveau Comité » avaient envie d'imprimer quelque autre espèce de lettre ou de pamphlet, vous puissiez leur dire comment il faut s'y prendre. Je vous avertis pour que si quelque autre carte ou lettre vient à votre adresse, vous ne m'envoyiez que ce qui est vraiment pour moi et non pas... cela.

28 décembre 1924.  
Prison de Dedham.

MON CHER BARTOLO,

C'est ce matin seulement que j'ai reçu ta chère lettre du 26 novembre et tu peux imaginer combien j'ai été heureux. Oui, c'est une grande chose pour moi d'avoir une fois de temps en temps une

de tes lettres, car elles sont toujours remplies d'idées et de confiance. Moi j'ai un tas de choses à te dire, mais, de toute manière, ce serait trop long et je ne te dirai qu'une chose, c'est que j'espère que nous nous verrons bientôt.

Tu as bien raison de dire que, après tout, nous sommes encore sur nos pieds — naturellement, et c'est parce que nous gardons dans notre âme l'espérance et la foi dans notre innocence ; et je suis sûr que nous garderons cette foi et cette espérance jusqu'au jour radieux de la victoire.

Oui, Bartolo, ce sont des moyens très bas, mais les camarades et le prolétariat du monde sont avec nous et, vraiment, aujourd'hui plus que jamais. C'est pourquoi je te dis courage, mon cher ami, parce que cette bataille nous la gagnerons, parce que j'ai confiance en cette légion de nos chers camarades.

Je vais finir en disant que j'ai été heureux de savoir que tu vas bien. Moi aussi. En même temps je t'envoie une chaude étreinte et ma fraternelle affection.

Ton camarade confiant, maintenant et à jamais.

Ferdinando SACCO <sup>1</sup>.

1. Le nom de baptême de Sacco était Ferdinando, mais il avait adopté le nom de son frère aîné Nicolas, après la mort de celui-ci.

23 Mars 1925.  
Prison de Dedham.

MON CHER BARTOLO,

Avant-hier notre cher camarade Fabbri est venu me voir et m'a donné ta lettre du 24 avril. J'ai été bien heureux et ta lettre a été la bienvenue, et j'ai été heureux aussi de savoir que tu vas bien.

Dans ta lettre, tu dis que tu penses souvent à m'écrire — c'est une très bonne idée que tu as, mon cher camarade et tu peux bien imaginer combien je suis heureux quand je reçois une de tes lettres. Et, s'il te plaît, laisse-moi t'expliquer que moi aussi je t'ai écrit une lettre dès qu'on t'a ramené à la prison de Charlestown. J'ai pensé bien faire en la donnant à ma chère femme, car j'étais sûr qu'elle irait bientôt te voir, car elle m'avait dit qu'elle en avait envie. Alors, tu vois, ce n'est pas ma faute si tu n'as pas eu ma lettre plus tôt. Je dis plus tôt, oui, car Fabbri m'avait dit que Rosina devait aller te voir avec Inès, ma petite merveille, et certainement elle t'aurait apporté ma lettre.

Ami Bartolo, j'enverrai ton souvenir dans toutes les lettres que j'envoie aux amis et aux camarades. J'oublie quelquefois des choses, mais j'envoie toujours ton souvenir. En même temps, j'espère que tu es en bonne santé et que tu m'écriras bientôt.

Je t'embrasse fraternellement.

Ton confiant camarade, FERDINANDO.

6 Juin 1925.  
Prison de Dedham.

CHÈRE MADAME SHURTLEFF<sup>1</sup>,

Le 4 juin, notre chère amie M<sup>me</sup> Evans est venue me voir et elle m'a apporté le mignon petit sweater, si élégant que vous m'avez envoyé pour ma chère petite Inès. Je vous remercie de tout cœur, pour le sweater, et pour la bonne et excellente pensée que vous avez eue à l'égard d'Inès, ma petite merveille.

J'ai été très heureux de l'avoir, car je sais que cela prépare une grande surprise pour ma petite Inès. Je l'aime tant que je ne sais comment le dire. Chaque fois qu'elle vient me voir, elle me serre, m'embrasse, et me demande tout le temps si j'ai quelque chose pour elle, car elle sait que je prépare toujours pour elle quelque petite chose que mes amis m'apportent. Notre chère amie, M<sup>me</sup> Jack, m'apporte toujours quelque petite bagatelle pour ma petite Inès. Mais il y a quelque temps qu'elle n'est pas aussi joyeuse, naturellement, la pauvre petite chérie ! — elle n'est pas bien ; la dernière fois qu'elle est venue me voir avec sa chère maman, elle était si mal que sa maman a dû la ramener vite à la maison. Et la maman ! elle avait l'air si déprimée que je ne me rappelle pas lui avoir vu jamais un si pauvre visage... Pauvre petite maman chérie ! S'ils ne terminent pas bientôt cette affaire inique,

1. M<sup>me</sup> Arthur A. Shurtleff, de Boston.

j'ai bien peur qu'ils la tuent avant longtemps. C'est... trop de souffrance à la fois dans la prison et en dehors...

18 Juin 1925.  
Prison de Dedham.

CHER CAMARADE VANZETTI,

Ce matin, dès que j'ai été éveillé, ma première pensée a été de t'écrire quelques lignes pour t'envoyer mes meilleurs vœux et les plus ardents pour ton anniversaire. J'espère que ce sera le dernier des tiens et des miens, que nous passerons dans cette terrible et inique bastille, sur le sol de ce pays de la liberté !

La dernière fois que ma camarade Rosina est venue me voir, elle m'a dit qu'elle allait te voir avec la petite Inès, et tu peux imaginer le plaisir que cela m'a fait. Après, je lui ai demandé pourquoi elle n'emmenait pas aussi Dante, mais il faut qu'il aille à l'école, elle m'a promis qu'elle te l'amènerait dès qu'elle pourrait. Je pense que ce sera bientôt, car les vacances commencent le 21 juin et je sais que mon petit garçon a grande hâte d'aller te voir, il me l'a dit.

Alors, mon cher camarade, il semble bien que ce vieux monde dégénéré n'a pas encore fait luire un beau jour pour nous, mais nous espérons toujours que, quelque jour, le soleil éclairera de nouveau nos âmes. En attendant, je finis en disant que, malgré tout, je vais assez bien et j'espère qu'il en est de même pour toi...

2 Août 1925.  
Prison de Dedham.

CHÈRE MADAME EVANS,

Votre carte de l'autre jour a été la bienvenue et j'ai été heureux de savoir que vous êtes en bonne santé et que vous profitez des vacances.

Dans votre carte vous me demandez comment va la vie. Eh bien, ma chère madame Evans, je pense que je vous ai raconté une fois que, quand j'étais petit, et dans toute ma vie de jeune homme, il était très difficile à ma famille de savoir d'où je souffrais quand j'étais malade. Il n'y avait que ma pauvre chère mère qui réussissait quelquefois à le savoir. Depuis le jour où je vous ai rencontrée, vous avez occupé dans mon cœur la place d'une mère, je vous respecte et je vous aime, alors je vous dis en toute sincérité et du fond du cœur que cette vie terrible est insupportable et je me sens si nerveux et si fatigué de cette vie misérable que je hais jusqu'à mon ombre, que j'ai horreur de voir même mon ombre... Et alors vous pouvez comprendre combien c'est dur d'être enfermé depuis cinq douloureuses années dans cet horrible trou, loin des chauds baisers de ma chère compagne et de mes enfants, loin de tout ce qui est beau, loin de la joie d'être libre.

Je comprends d'après votre carte que vous viendrez me voir ce mois-ci ; soyez sûre que vous serez toujours la chère bienvenue...

18 Août 1925.  
Prison de Dedham.

MON CHER CAMARADE BARTOLO,

J'ai tes deux chères lettres — une du 30 mai et l'autre du 21 juin, notre cher camarade Fabbri me les a apportées mardi soir 13 août et tu peux imaginer combien j'ai été heureux. C'est si bon d'entendre ta voix de temps en temps et les mots chauds et fraternels qu'elle me dit. Oui, Vanzetti, Inès est un amour et je sais que tu as été heureux de la voir. Réellement j'ai été ennuyé quand ma chère compagne m'a dit qu'elle irait te voir rien qu'avec Inès. Je savais que tu serais bien surpris de voir Dante ; c'est tout à fait un grand garçon, presque aussi grand que sa mère, et il a l'air d'aimer beaucoup sa mère, c'est une grande consolation pour moi. Je l'aime tant et j'aime tant ma chère petite Inès ! Je voudrais que tu nous voies quand ils viennent ici, comme nous sommes heureux et contents d'être plus près les uns des autres. Oui ils me rendent heureux et je les aime tant que je ne peux pas dire combien. Je vais écrire à ma compagne et lui dire que tu voudrais bien voir Dante, qu'elle n'oublie pas de te l'amener avant la rentrée...

Grand merci camarade pour les compliments que tu me fais sur mes progrès en anglais. Oui, Bartolo j'étudie tout le temps avec assiduité pour arriver toujours plus près de la perfection

dans cette belle langue, mais, misérable que je suis ! c'est bien dur pour moi d'arriver à la perfection pour le sens et pour la prononciation de la langue de Shakespeare.

C'est très vrai ce que tu dis, nous ne serons jamais plus solides dans l'avenir comme nous aurions besoin de l'être. Non, je le sais : nous ne retrouverons jamais cette vieille énergie de la jeunesse, à cause de ces longues et douloureuses années d'emprisonnement pendant lesquelles nous avons attendu tous les jours un nouveau jugement...

13 Septembre 1925.  
Prison de Dedham.

CHÈRE CAMARADE DONOVAN,<sup>1</sup>

Votre chère visite et celle de notre camarade Fabbri ont été pour moi une grande surprise, car je vous croyais dans la grande ville de Londres...

Nous avons discuté beaucoup de choses, mais il y en a une qui me tenait à cœur et que j'ai oublié de vous dire. Aussi ce matin je vous écris pour cela. Si je ne me trompe, une semaine ou deux après votre départ pour l'Europe, mes bien aimés sont venus me voir et aussitôt qu'ils furent là, je donnai à ma chère petite Inès la magnifique

1. Mary Donovan qui devint secrétaire du Comité de Défense en 1924.

poupée que vous m'aviez envoyée par le camarade Fabbri. J'aurais voulu que vous voyiez la joie et le plaisir de ma petite Inès. Elle m'a sauté au cou, m'a serré, embrassé, et elle me souriait avec un si heureux sourire. Oh ! quelle joyeuse petite chérie et je l'aime tant que je ne peux pas vous dire combien je l'aime...

16 Septembre 1925.  
Prison de Dedham.

CHÈRE MADAME EVANS,

Je viens d'écrire à ma compagne bien aimée, et je sens qu'il faut que je vous écrive aussi, vous êtes la personne que j'aime le plus après elle. Oui, car vous occupez dans mon cœur la place de ma bonne et chère pauvre mère que j'aimais tant.

Votre visite inattendue a été la bienvenue... Vos mouvements, vos actions, la manière dont vous racontez votre jeune pensée, l'ineffable sourire que j'ai vu dans votre âme généreuse pendant ces douloureuses années où je livre bataille, tout cela est plus vrai encore et m'est plus cher que ce que j'ai vu sur votre visage. Et c'est pourquoi j'ai dit à ma chère Rosetta et à Fabbri que vous désiriez autant que nous, voir la fin de cette route amère, si longue et si triste.

P.-S. — Merci, mère, pour les jolies choses que vous m'avez apportées.

25 Septembre 1925.  
Prison de Dedham.

CHÈRE MADAME EVANS,

Je sais qu'il est très difficile de faire comprendre quelque chose à un être aussi fermé que moi et aussi silencieux, je n'y peux rien — mais j'ai compris très clairement que vous désiriez, autant que nous, voir la fin de cette lutte que nous soutenons ; et c'est tout.

A propos du temps jadis, je dirais bien que la vieille loi qui voulait qu'un homme soit pendu après quelques semaines, était bien moins cruelle que cette loi civilisée d'aujourd'hui qui tue un homme deux cent mille fois avant de le pendre.

18 Juin 1926.  
Prison de Dedham.

CHÈRE MADAME EVANS,

C'était très tôt, par un brillant matin, quand l'harmonie de la nature se repose sur le sol de la mère nature, je regardais à travers les barreaux de fer un petit morceau de douce nature, quand une vieille et noble image apparut à mes yeux. Pendant qu'elle s'avancait vers moi, une joyeuse brise qui soufflait de la rive azurée de la mer agitait ses beaux cheveux blancs. Dès que je

fus éveillé après cette douce vision je vis qu'il ne me restait plus rien, que l'idée que j'avais depuis quelques jours... vous écrire aujourd'hui. C'est pourquoi ce matin, malgré tout, il faut que je vous envoie quelques lignes. Je suis resté quelquefois longtemps sans vous écrire, mais après votre chère dernière visite je ne peux pas ne pas vous envoyer — à vous qui dans toutes ces années de lutte, avez été aussi bonne pour moi qu'une mère chérie — les plus chauds sentiments de mon cœur.

Oui, votre dernière visite a été pour moi une grande consolation. Quand vous m'avez lu le sincère et confiant article que vous avez écrit pour notre libération, j'ai senti une émotion qui m'a rappelé l'émotion que j'éprouvais dans mon heureuse jeunesse quand ma mère m'embrassait. Car j'ai trouvé en vous la même sincérité et la même confiance que ma mère chérie avait en moi.

Je veux vous dire que si les puritains du Massachusetts ont perdu toute idée des sentiments humains, votre image vivra toujours comme un exemple de la noble tradition des femmes anglaises. Si vous mourez vous laisserez certainement des disciples parmi vos amis que je connais ou que j'aime sans les connaître...

19 Octobre 1926.  
Prison de Dedham.

CHÈRE MADAME EVANS,

Je viens de lire un article sur votre cher ami La Follette dans le *Christian Science Monitor*, du 16 oct. Je le coupe pour vous l'envoyer tout de suite, car il plaira beaucoup à votre grand cœur. Il semble que l'espoir et la chance soient avec Bob La Follette pour la réélection de 1926.

Ici, mère, les jours deviennent de plus en plus lourds et tristes et je sens toujours plus complètement ma solitude, loin de mes bien aimés. Savez-vous quelques nouvelles ? Oh, quelle impatience d'avoir cette réponse !...

24 Octobre 1926.  
Prison de Dedham.

CHER ABBOTT<sup>1</sup>,

J'ai ta lettre du 21 oct. et je t'aurais répondu tout de suite si je n'avais eu quelque chose d'urgent à faire. Mais, ce matin, ma première pensée a été pour toi et je t'envoie ces quelques lignes pour te dire que tu ne m'as pas dérangé du tout et que j'ai été heureux de t'envoyer le

1. Léonard Abbott de New-York, anarchiste, ami de Sacco.

livre. Oui, la grande âme d'Eugène Debs est partie pour toujours ! Et avec lui disparaît un de ceux qui, dans le mouvement socialiste américain, avaient la foi la plus sincère dans la classe ouvrière. Mais l'exemple de sa noble foi reste avec nous pour nous faire continuer la lutte sur le chemin de la victoire, de la liberté et du bonheur pour tous. Je ne me rappelle pas avoir rencontré Debs personnellement, et je regrette beaucoup de ne l'avoir pas vu la dernière fois qu'il est venu ici, mais il me semble que je l'ai entendu parler, tant j'ai lu de choses sur lui, et je l'aime...

12 Novembre 1926.  
Prison de Dedham.

CHÈRE AMIE MADAME JACK,

Non, je ne vous ai pas oubliée, ni votre chère maisonnée ; non je ne vous ai pas oubliée et je voudrais que vous sachiez que, au contraire, je pense souvent à vous, même dans les jours tristes, votre image m'apparaît comme un souvenir de plus en plus vif... Je vois votre chère maison, l'herbe verte, les magnifiques fleurs et les beaux arbres fruitiers que seule M<sup>me</sup> Jack sait soigner.

Et aussi vous excuserez mon pauvre anglais : pauvre, oui, car je n'ai pas encore en moi toute la musique et toute l'harmonie de cette belle langue, et je vous avais promis de vous faire

quelque jour la surprise d'une lettre en bon anglais. Mais je voudrais que vous sachiez, mon cher professeur, que si je ne tiens pas ma promesse, sincèrement ce n'est pas ma faute. Non, j'ai essayé passionnément, non pas seulement pour ma famille et pour tenir ma promesse, mais pour ma satisfaction propre : être capable de lire et d'écrire correctement. Mais, misérable que je suis ! Je n'y suis pas arrivé, car la tristesse de ces murs froids et fermés, l'idée d'être loin de ma famille, de la beauté et de la joie de la liberté, tout cela a plus d'une fois éteint ma passion.

Et pourtant, vous serez étonnée d'apprendre que, après toutes ces longues et cruelles années de séparation, ils ont encore le courage de m'envoyer un professeur d'anglais. Pendant qu'ils éloignent de moi ma famille que je voudrais tant voir au moins une fois par semaine. Quelle honte. Pauvre humanité !...

21 Novembre.  
Prison de Dedham.

CHÈRE MADAME HENDERSON,

J'ai reçu une lettre de M<sup>me</sup> Evans l'autre jour, et je ne peux pas vous dire combien j'ai été cruellement frappé par la nouvelle de la mort de votre pauvre mari. Ici, la vie dans cette terrible cellule est si complètement solitaire, que je ne peux pas vous faire comprendre combien elle est triste, mais à travers toute ma vie de lutte,

depuis mon adolescence jusqu'à aujourd'hui, à travers toutes ces années d'emprisonnement qui m'ont séparé de la beauté et de la joie de la liberté, loin comme je suis de toutes les caresses et de tous les soins affectueux de ma famille bien-aimée, et du regard souriant et sincère de tous les camarades que j'aimais et que j'aime, ici — dans le cœur de cet humble prisonnier, — il y a toujours place pour la douleur d'un autre malheureux. Oui, et surtout pour la douleur des mères, car je crois sincèrement qu'elles sont plus sensibles et qu'elles sont celles qui boivent l'amertume et la souffrance de toute la famille. C'est pourquoi, chère M<sup>me</sup> H... laissez-moi venir, avec toute ma famille, me joindre à vous au moment où vous perdez votre compagnon et le père de vos chers enfants, j'espère que cela vous consolera comme vos lettres m'ont consolé. C'est pourquoi il faut reprendre courage entre vos aimables filles que vous aimez et qui vous aiment si chèrement et n'oubliez pas que, premier ou dernier, et l'un après l'autre, nous devons tous passer dans la vie de l'éternité ; et pour les infortunées créatures, qu'ils ont condamnées à souffrir toute leur vie, plus d'une fois la mort a semblé plus douce que la vie elle-même...

Novembre.  
Prison de Dedham.

CHÈRE MADAME JACK AMIE,

Ces magnifiques fleurs de trèfle ont si profondément surpris mon cœur anxieux, que je ne peux pas vous dire combien je me suis senti profondément touché. En vérité je ne me rappelle pas avoir vu jamais de si grandes et de si belles fleurs de trèfle. Je me rappelle très bien que mon père en avait quelques pieds, mais les fleurs n'étaient pas aussi grandes que celles que vous m'avez envoyées, pas aussi grandes, mais leur parfum était immense et si vous pouviez voir les paysans quand ils reviennent du travail le soir, vous seriez étonnée de les voir cueillir toutes les fleurs qu'ils trouvent le long du chemin.

Alors, lundi, quand miss Betty m'a apporté le trèfle et le panier de belles et délicieuses pommes qui renfermait la lettre, j'étais en train de lire *l'Histoire maritime du Massachusetts*, de S. E. Morison, que M<sup>me</sup> Evans m'a apporté il y a quelques semaines, et j'y étais profondément enfoncé avec l'idée d'en tirer tout ce que je pourrais, parce que très souvent, il arrive pendant le jour que je suis obligé de lire et de relire les mêmes pages pour un bien pauvre résultat.

Il est vrai que les meilleurs philosophes, les poètes et les savants quand ils ont l'idée d'écrire

un maître livre, recherchent inlassablement la solitude ; oui, mais pas comme ici, enfermé derrière ces tristes barreaux, dans ces murs froids et injustes, où il n'y a ni vie, ni espoir, où toute l'énergie pour l'action, et la passion pour l'étude sont consumées. Non, pas ici, en vérité ! Mais là-bas, entre toutes les harmonies de la mère Nature, sous les brillants rayons du soleil, où tout pousse d'une manière si vivace dans le cerveau et dans le cœur humains, l'amour, la vie et toute la végétation splendide. Oh la vie !...

27 Décembre 1926.  
Prison de Dedham.

CHÈRE AMIE MADAME JACK,

Après la bonne et inattendue visite que m'a faite miss Betty, j'ai pensé à vous écrire quelques lignes pour vous dire combien miss Betty est jolie ; et elle a l'air mieux portante que je ne l'ai jamais vue. Enfin, dans ses beaux grands yeux, il y a toutes sortes de pensées et de rêves, mais ses rêves sont encore ceux de la douce et gaie adolescence.

Les belles pommes, les bonbons, le cadeau pour mon petit amour Inès et les belles fleurs roses que miss Betty m'a apportées comme cadeau de Noël, ont été bons à mon âme triste. Tout cela m'a amené encore à penser à la beauté et à l'humanité opprimée.

*P.-S.* — J'espère du fond du cœur que la nouvelle année nous apportera la grâce et que je retrouverai l'étreinte de ma famille et de la grande famille humaine.

4 Février 1927.  
Prison de Dedham.

CHER BARTOLO,

Me voici, comme toujours, dans cette cellule étroite et triste, marchant de long en large, de long en large, tout en essayant de donner une idée à chacune des chères images qui se pressent en foule dans mon cerveau, je pensais qu'après toute cette longue année de persécution au lieu de voir s'ouvrir la porte de la prison, l'orage s'appesantissait encore plus cruellement sur nos épaules. Mais parmi tous ces sombres nuages, il y a toujours un chemin lumineux qui va vers la vérité, et là sous les cieux bleus étincelants, un doux et bien aimé foyer apparaît à mes yeux pendant que deux charmants enfants cherchent et appellent leur père, et sur le plus haut sommet, une mère chérie, lasse et usée, mais jeune et sainte, est assise, elle regarde les enfants, elle sourit, et l'on voit l'amour dans ses yeux, en attendant d'embrasser son cher camarade. Et tout près de cette chère vision, au pied du cyprès là où la lumière brille, il y a ton portrait d'hier confiant et loyal.

Aujourd'hui m'apparaît comme un martyr.

La vision de ce portrait n'est autre chose que l'idée que j'ai depuis deux ou trois jours de t'envoyer ces quelques mots. Aussi ce matin, au réveil, j'ai pris ma plume et j'ai commencé de t'écrire ces lignes, certain que tu aurais du plaisir à les lire et à savoir que malgré ce long chemin de croix je suis encore vivant. Et comment je vis, je n'en sais rien, mais je vis comme j'ai toujours vécu pendant cette bataille. Comme tu vois, si je ne t'ai pas écrit durant ces derniers mois cela ne veut pas dire que je t'ai oublié, non, je pense souvent à toi et chaque fois que je vois ma famille et mes bons amis je demande de tes nouvelles...

Quand à notre affaire, je ne sais plus que penser, — parce que l'expérience des années passées nous a appris à ne pas nous faire d'illusions, mais c'est la fin de la lutte, au moins espérons-le.

J'ai lu très attentivement ton pamphlet sur le premier jugement, et il m'a fait grand plaisir. C'est du bon travail, c'est la lumière sur l'histoire de cette infâme machination qui commence au premier jugement et qui va jusqu'à la fin du deuxième.

9 Février.  
Prison de Dedham.

CHÈRE AMIE MADAME HENDERSON,

Depuis le jour où M<sup>me</sup> Evans m'avait annoncé dans une de ses bonnes lettres que vous viendriez

me voir, je vous ai attendu tous les jours, et le jour est venu, mais ce jour... a été trop triste ! Pourtant de vous avoir vue avec la mère et de vous avoir parlé m'a fait un grand plaisir. Car vous êtes comme toutes les grandes et bonnes mères, dès que leur peine s'adoucit un peu, dès que leur lutte s'apaise elles ouvrent leur cœur pour recevoir la peine et la douleur de leur frère. C'est pourquoi votre visite m'a fait du bien, car vous n'êtes pas seulement de ces nobles et bonnes mères qui connaissent et embrassent la douleur de leurs frères opprimés, mais vous avez aussi la force de réserver encore votre cœur pour vos bien aimés.

Il y aura quatre ans le mois prochain, je me rappelle que ma compagne Rosina, comme vous, elle était sensible — tellement que chaque fois que je lui parlais de ma vie en prison les larmes coulaient sur son visage bien aimé. Mais depuis cette époque, depuis ma grève de la faim, je ne lui ai plus rien dit pour ne pas voir souffrir cette âme fragile et bien-aimée... A propos M<sup>me</sup> Henderson, vous rappelez-vous que je vous disais combien il y avait d'injustice et de cruelle persécution dans cette libre société d'aujourd'hui et surtout pour les pauvres. Oui, c'est grand et noble d'être riche et d'être bon et généreux pour le pauvre peuple exploité, mais plus noble est le sacrifice de celui qui n'a rien et qui partage son pain avec ses frères opprimés. Pardonnez-moi. M<sup>me</sup> Henderson ce n'est pas pour vous diminuer ou pour vous méconnaître, vous, M<sup>me</sup> Evans et toutes les autres œuvres humaines

et généreuses, je crois sincèrement que tout cela est noble et je le respecte, mais c'est la voix ardente et sincère d'un cœur qui bat anxieusement et d'une âme libre qui a vécu parmi les travailleurs toute sa vie et qui les aime...

22 Février 1927.  
Prison de Dedham.

CHÈRE MISS BLOOM<sup>1</sup>,

Je ne vous connais pas personnellement, mais M<sup>me</sup> Evans me parle toujours de vous et je sais votre bonté. Vous méritez d'être aimée par M<sup>me</sup> Evans, et elle vous aime beaucoup

Je voudrais vous écrire et vous dire beaucoup de choses, mais l'âme triste de cette vie... loin de la vie et de tous mes bien aimés, a usé peu à peu toutes mes idées de bonté et d'humanité ; mais cependant je vous remercie tant, pour tout ce que vous faites pour moi et pour votre bonté pour M<sup>me</sup> Evans.

Alors, soyez assez bonne, une fois de plus, Miss Bloom, pour donner cette lettre à M<sup>me</sup> Evans et je suis sûr que dans les fréquentes visites que vous lui faites vous lui ferez toujours mes bons vœux, même quand vous n'aurez pas de lettre à lui apporter...

1. Anna Bloom, secrétaire de M<sup>lle</sup> Evans.

3 Mars 1927.  
Prison de Dedham.

CHÈRE AMIE MADAME WINSLOW,

La visite inattendue que vous m'avez faite avec M<sup>me</sup> Codman a été la bienvenue, vous étiez pourtant une inconnue pour moi avant-hier.

Notre conversation a été plutôt courte et pourtant, la description du vignoble, le souvenir des jours charmants de ma jeunesse, l'âme de ma pauvre vieille mère, et la pensée de la famille que j'aimais, tout cela a donné de la joie à ma triste vie. De plus, aujourd'hui, le souvenir de l'âme généreuse de ma mère a renouvelé dans mon âme la joie d'avoir trouvé ici une autre vieille mère qui a toujours été, dans ces longues années de lutttes, à côté de moi et de la peine de ma famille. Et aujourd'hui, bien qu'elle soit au lit avec une entorse, elle trouve encore moyen de m'envoyer des fleurs et de bonnes paroles par ses amis...

Oui, j'ai lu très attentivement l'article que le Prof. Frankfurter a écrit dans l' « Atlantic Monthly » et après l'amertume de ce long chemin de croix, j'ai eu de la joie à voir un savant démolir toute la machination et aplatir l'un après l'autre tous ces faux témoins qui avaient essayé de nous envoyer tout droit à la chaise électrique. C'est l'éclair de la vérité qui restera pour toujours dans l'histoire de demain, avec le « Résumé » que M. Thompson a écrit l'an dernier...

16 Mars 1927.  
Prison de Dedham.

CHÈRE MADAME EVANS,

La vie est triste dans ce chemin de croix, aussi triste qu'elle peut l'être pour une pauvre petite maman qui est loin des affectueuses caresses de son cher camarade et je sens dans mon âme plus ardent que jamais le désir de voir la fin de cette épouvantable affaire.

Pourtant ce matin est charmant et un doux rayon de soleil réchauffe mon cœur pendant que ma pensée va vers l'image de ma bonne vieille mère à travers les tristes barreaux.

J'ai votre lettre du 8 mars et je sais la bonne nouvelle. L'idée que vous êtes rentrée chez vous presque bien, m'aurait fait un grand plaisir et m'aurait réconforté, si je n'avais pas eu l'autre jour, de ma chère Rosina, une lettre dans laquelle elle me disait qu'elle avait été très malade et qu'elle était restée un mois à l'hôpital. Alors vous pouvez imaginer combien mon âme est triste et amère aujourd'hui...

25 Mars 1927.  
Prison de Dedham.

CHÈRE AMIE MRS JACK,

Les fleurs de trèfle sont toujours jolies et touchent mon cœur, et il faut que je vous remer-

cie pour ce sentiment d'amitié que vous avez pour moi et ma famille.

Ainsi, après tout, vendredi, Rosina est venue me voir avec Inès, mais j'ai été si malheureux de la voir faible et déprimée, comme je ne l'avais jamais vue durant toutes ces longues années de lutte — et naturellement parmi d'autres choses j'ai oublié de donner votre cadeau à Inès. Mais aujourd'hui je vais l'envoyer par la poste. Tout cela fait que, du fond du cœur je souhaite voir la fin de cette monstrueuse affaire.

1<sup>er</sup> Avril 1927.  
Prison de Dedham.

CHER ABBOTT,

Ici la vie est bien monotone et triste, loin de la liberté, loin des hommes et loin des amis et des camarades que nous aimons. Mais aujourd'hui le soleil printanier d'avril réchauffe l'âme accablée, pendant que je revois dans une claire vision tous les chers souvenirs de mes bien-aimés et les visites que j'ai eu de mes bons amis et camarades. Aujourd'hui j'ai senti qu'il me fallait leur envoyer un souvenir. J'ai ta lettre du 8 mars et je te remercie pour tout le bien que tu penses de moi.

Je vois que tu es un homme très occupé, demandé ici et là, ce qui prouve que rien ne peut excuser ton long silence, tandis que, au contraire, toi qui as été professeur et qui comprends la psychologie du prisonnier, tu me pardonneras de

ne t'avoir pas répondu plus tôt... Quant à moi, je n'aime rien d'autre que notre foi, elle m'a donné le courage et la force dans ces terribles années de lutte et, aujourd'hui comme hier, je suis fier d'aimer cette foi...

A propos, j'ai lu aussi le pamphlet que le camarade John dos Passos a écrit pour le Comité de Défense « Devant la chaise électrique ». C'est du bon et brillant travail, qui éveillera tous les cerveaux intelligents et même les cerveaux étroits qui sont remplis par les préjugés de race et de caste.

26 Avril 1927.  
Prison de Dedham.

CHÈRE MADAME CODMAN,

C'est bien triste aujourd'hui d'être condamné et d'attendre la chaise électrique, après avoir attendu sept ans enfermé dans ce trou de cellule et derrière ces tristes barreaux, pour qu'on nous rende justice. C'est une honte pour la loi du Massachussets de fouler ainsi aux pieds la tradition de liberté des États-Unis.

Mais, cependant, nous sommes encore en vie et nous avons nos yeux pour regarder en haut et en bas, nous voyons le printemps plus vivace et plus fleuri tous les jours et les fleurs pousser jolies et libres ; pendant que le parfum des belles fleurs monte gaiement de la terre, je revois tous les souvenirs de mes bien aimés, des

amis anciens et nouveaux et de tous les camarades.

J'ai vu M<sup>me</sup> Evans la semaine dernière, elle est venue me voir avec ma compagne et elle m'a parlé de vous et de M<sup>me</sup> Winslow — je vous remercie toutes deux de la bonté et de la sympathie que vous avez toujours eues pour moi et les miens.

Donnez mes meilleures pensées à tous, à M<sup>me</sup> Winslow et surtout à votre docteur — le bon et joyeux compagnon, comme dit M<sup>me</sup> Evans.

27 Avril 1927.  
Prison de Dedham.

CHÈRE PETITE TANTE BEE <sup>1</sup>,

J'ai reçu hier votre dernière lettre avec les coupures qu'elle contenait et nous avons lu avec un vif intérêt, Vanzetti et moi, ces bonnes nouvelles. Mais nous voudrions bien voir aussi ce que l'on dit contre nous pour savoir ce que peuvent bien penser ces étroites cervelles. Dans le dernier numéro du *Boston Herald* nous avons vu le meeting de protestation que les étudiants de Smith College avaient organisé en notre faveur contre les gens de Northampton (Mass.).

Mais il faut que je vous dise, chère mère, que je ne crois pas que les gens de Northampton

1. A M<sup>me</sup> Evans : tante abeille. (Ce nom lui était donné par ses intimes).

soient contre nous — non, car j'ai passé toute ma vie parmi les travailleurs, mais il est probable, il est sûr, que les gens de Northampton sont victimes d'une propagande mensongère faite par ceux qui vivent sur leur dos et qui les exploitent d'un bout de l'année à l'autre. Aussi si vous voyez quelqu'un de Smith College — et aussi quelqu'un de Northampton, car je suis convaincu de ce que je viens de dire — faites leur tous les remerciements de Vanzetti et les miens pour toute la sympathie qu'ils nous témoignent...

8 Mars 1927.  
Prison de Dedham.

CHÈRE PETITE TANTE BEE,

La matinée est superbe et les gais rayons de soleil réchauffent le cœur des âmes pleines de tristesse, pendant que mes plus chères pensées volent vers vous et vers mes bien aimés...

Courage et soyez gaie !

8 Mai 1927.  
Dedham.

CHÈRE PETITE TANTE BEE,

Mardi prochain il y aura sept ans que je suis enfermé dans cette étroite et triste cellule, et après avoir été persécuté d'une manière inexcu-

sable pendant toutes ces longues années, moi et ma pauvre famille, me voici maintenant attendant la mort ignominieuse. Et pourtant ce matin dès que j'ai été éveillé, mes regards se sont tournés en souriant vers le ciel bleu et brillant, pendant que le soleil d'or luisait sur les fleurs du petit poirier et sur les feuilles d'un vieux chêne qui commencent à s'ouvrir. Je respirais avec joie le parfum de ces fleurs que mes amis m'envoient et l'atmosphère douce et vivante de cet autre jour que la brise joyeuse soufflait dans ma cellule. Je suis heureux de marquer cette journée parce qu'elle me rappelle le souvenir de ma première et de ma seconde mère, de ma camarade, la confidence de toutes les peines de la vie qui s'accrochent à vous et à elle, et la tombe là-bas, et toutes les autres pauvres mères qui souffrent.

Dans le numéro du 3 mai du *Herald*, dont vous m'avez envoyé une coupure, ce n'était pas drôle de lire que Sacco avait refusé de signer la pétition à Fuller parce qu'il est un fanatique et un fou. Pff ! oh oui, c'est toujours comme cela dans l'histoire... si vos actes heurtent la bourse d'une classe tyrannique et dépitée, après qu'elle vous a broyé à mort, elle vous appelle traître, fanatique ou fou. Mais, malgré tout, reste dans le meilleur de moi-même l'orgueil d'une foi sincère que j'ai aimée, pour laquelle j'ai souffert et pour laquelle je saurai tomber comme j'ai su aimer et souffrir — tandis que, de l'autre côté, il n'y a que honte et ignominie pour l'humanité.

J'ai été bien ennuyé quand Rosina m'a dit

que les gardiens n'avaient pas voulu vous laisser entrer. J'espère que les autorités de cette institution vous laisseront entrer chaque fois que vous viendrez me voir...

14 Mai 1927.  
Prison de Dedham.

CHÈRE MADAME WINSLOW,

Votre lettre du 5 a été la bienvenue et l'autre aussi, qui était charmante, pardonnez-moi de n'avoir pas répondu à l'avant-dernière.

Vous êtes bien bonne de me dire que vous êtes allée voir Rosina pour lui donner de bonnes nouvelles et pour savoir comment elle allait, car elle a été malade le lendemain du jour où j'ai refusé de signer la pétition que M. Thompson avait envoyée au gouverneur Fuller. Je vous remercie tant pour cette gentille idée et pour toute la sympathie que vous nous témoignez. Excusez-moi si je vous demande quelles sont les bonnes nouvelles que vous avez apportées à ma compagne ? Je n'ai pas signé parce que je suis absolument sûr que ni le gouverneur Fuller, ni aucun personnage officiel ne nous traiteront jamais loyalement.

Beaucoup de mes amis et de mes camarades espèrent comme vous espérez, et c'est tellement triste de les voir s'endormir dans cet optimisme et cette illusion, pendant que nous sommes devant la chaise électrique. Mon espoir, le seul

qui reste aujourd'hui dans mon cœur, c'est que les amis et les camarades et le prolétariat international nous sauveront de cette inique exécution.

N'ayez pas peur ! Quand je pense à cette pauvre humanité stupide et opprimée, à la souffrance de ma bien-aimée Rosina, et à toutes les persécutions endurées pendant ces sept ans de cellule, j'oublie réellement ce que c'est que la crainte. Si la conscience des juges du Massachusetts voit un moyen de nous pendre, ne vous en faites pas, chère amie, il nous exécuteront sans pitié.

22 Mai.  
Prison de Dedham.

CHÈRE PETITE TANTE BEE,

Je sais combien vous tenez à avoir une de mes pauvres lettres de temps en temps, et je vous écris chaque fois que j'ai quelque chose d'affectueux à vous dire, quelque chose qui donnera de la joie à votre noble cœur.

Ce matin, aussitôt éveillé, j'ai regardé, comme toujours, à la fenêtre de ma cellule et j'ai regardé le rayon de soleil doré qui faisait briller les feuilles vertes au bout des branches et au-dessus, entre les nuages qui couraient jolis et blancs, le ciel splendide qui m'apparut plus bleu et plus lumineux que jamais, j'ai pensé à vous et j'ai cru voir l'image de vos beaux cheveux blancs.

Oh quelle triste vie, ici et dans cette affreuse société !...

Oui, mercredi dernier j'ai passé une bonne heure avec ma chère Rosetta et M<sup>me</sup> Winslow. Elles nous avaient apporté à chacun deux magnifiques roses rouge foncé, de celles que je préfère...

Toutes les fleurs sont belles et parfumées, mais les roses rouge foncé ont le plus intense parfum et la plus vivante beauté parmi toutes les fleurs. Je vais vous copier un poème qui est très beau pour vous prouver que je préfère les roses rouges foncé. Il est de C. Jacob Bonds :

Il y a un lierre sur le treillis  
Et une églantine dans la haie  
Avec une Maréchal Niel gaie et dorée  
Sur la lisière du bosquet.  
Il y a un amour de bourgeon qui tape  
À la fenêtre de ma chambre  
Et mon cœur chante... chante  
Parce que les rosiers sont fleuris.

Eh bien, mère, n'est-ce pas un petit poème charmant ?

14 Juin 1927.  
Prison de Dedham.

CHER AMI JACKSON, <sup>1</sup>

Ces quelques mots vous étonneront et pourtant depuis que je vous connais et que je sais par mes

1. Garner Jackson, reporter au *Boston Globe*, et qui devint membre du Comité de Défense au début de 1927.

camarades quel sincère dévouement vous mettez au service du Comité, j'ai envie de vous écrire pour vous remercier du sincère intérêt que vous prenez à notre libération. Bien que je sache que nous avons le même cœur, je sais que malheureusement nous représentons deux classes opposées, la première veut se maintenir à n'importe quel prix et la seconde lutte pour la liberté, et quand on la lui prend elle se révolte, bien qu'elle sache que la puissance de la première crucifiera sa révolte sacrée. Sainte rébellion. Il est vrai pourtant qu'ils peuvent exécuter le corps, mais ils ne peuvent exécuter l'idée qui doit vivre. Et certainement, aussi longtemps que ce système, exploitation de l'homme par l'homme, durera, la lutte durera aussi entre les deux classes ennemies. Mais chaque fois que le cœur d'un de ceux de la classe supérieure se joint aux travailleurs exploités qui luttent pour leur droit, l'homme ressent l'attraction spontanée d'une affection familière et d'un amour fraternel. Réellement votre dernière visite avec Felicani, More, et Georg Branting <sup>1</sup> a été comme une chose familière, une des plus réconfortantes réunions que nous ayons eues depuis le jour de la sentence.

J'ai été heureux que vous ayiez vu mes petits enfants. J'aime si tendrement Inès, autant que

1. Fils de Hjalmar Branting, président du Conseil de la Ligue des Nations. M. Branting, membre du barreau de Stockholm, fut envoyé à Boston par les organisations ouvrières suédoises en juin 1927, pour étudier l'affaire directement.

Dante qui fut toujours mon camarade dans la maison et partout où j'allais...

23 Juin 1927.  
Prison de Dedham.

CHÈRE PETITE TANTE BEE,

Hier matin la journée était belle, et les feuilles vertes remuaient doucement dans la joyeuse brise, pendant que les rayons dorés du soleil chauffaient l'air splendide, les gentils petits oiseaux chantaient joyeusement. Mais à midi, dans la nuit et ce matin, le temps et le vent — mon âme est devenue si triste que j'ai souhaité que tout fût fini d'un coup.

J'espère du fond du cœur que vous me comprenez — naturellement je suis las d'avaler toute cette lie et toute cette ordure dont je ne sais que faire. Je suis las d'écouter votre petite histoire d'aujourd'hui pour demain, et n'oubliez pas que l'inquisition cruelle et la persécution n'ont été en aucun temps un moyen pour instruire et pour apprendre à aimer. Cela n'a jamais été et ne sera jamais, ma pauvre camarade ! Je vous dis que je suis las de supporter cette persécution lâche des gens de loi en qui vous avez confiance. Je voudrais que personne ne souffre et que moi seul souffre et sois crucifié par cette loi inique, parce que j'ai essayé de frapper au cœur cette société décrépite, d'aller vers la liberté et le bonheur complet des exploités. Je

voudrais que l'on comprenne cela, et que après moi personne ne souffre, parce que je suis las de supporter toutes ces choses et d'écouter vos vaines petites histoires.

Je sais que je vous fais de la peine et j'en souffre. Mais je vous demande, mère ! de penser de moi ce que vous avez toujours pensé dans ces années de lutte, je vous aime comme j'aimais ma pauvre chère mère. Si je tombe, rappelez-vous que cette affection filiale sera ensevelie dans cet humble cœur qui vous a aimée comme on peut aimer une bonne mère...

25 Juin 1927.  
Prison de Dedham.

CHÈRE AMIE MADAME HENDERSON,

Comme vous le savez, j'habite toujours le même hôtel, la même chambre, et aussi le même vieux n° 14 — mais le 1<sup>er</sup> juillet on nous transportera sans doute dans la maison de la mort et de là — dans l'éternité. C'est le vœu le plus cher de tous les inquisiteurs du gouverneur Fuller... Mais pourtant, même aujourd'hui, le parfum de roses rouges fanées réveille dans mon âme le souvenir des amis et des camarades et la chaleur des vieilles amitiés.

Ici le dimanche est toujours plus monotone et plus triste que les autres jours, et aujourd'hui il est plus sombre que jamais. Mais ce doit être charmant de voir, dans la campagne, les arbres,

les fleurs, les vastes prairies verdoyantes çà et là et tous les vergers en fleurs — pendant que, dans mon âme s'élève le désir de la vie libre plus ardent et plus joyeux aujourd'hui que jamais — mais, malheur à moi !

La semaine dernière ce fut une grande surprise pour moi de trouver ces quatre belles roses dans un vase et je me suis demandé quelle aimable main les avait mises là. Enfin M. Pur-tis vint par là et me dit que M<sup>me</sup> B. avait apporté ces roses pendant que j'étais dans la cour. Si vous la voyez faites-lui mes meilleurs vœux et remerciez-là pour ces charmantes roses qu'elle m'a apportées...

28 Juin 1927.  
Prison de Dedham.

CHÈRE PETITE TANTE BEE,

Enfermé derrière ces tristes barreaux, dans ces journées lourdes, la vie est si accablée que vous ne pouvez l'imaginer. Pourtant, dans mon cœur, je peux toujours trouver une idée consolante et une chaleureuse pensée pour ma bonne mère.

Hier dans le numéro de la *Notizia* j'ai lu le discours héroïque que James M. Curley, ex maire de Boston, a fait pour l'anniversaire de la bataille de Bunker Hill. Pauvre anniversaire !... Oui, car vous verrez bien que, au lieu de se consacrer à l'anniversaire, ils ont blâmé le professeur

Félix Frankfurter<sup>1</sup> pour la solidarité humaine qui le lie à l'affaire Sacco et Vanzetti. Naturellement, il n'y a pas de meilleure occasion pour eux d'influencer le peuple contre nous. Ils l'ont fait, à l'occasion de l'anniversaire, de la même manière que Thayer avait influencé le jury lors de notre premier jugement. C'est une honte d'avoir donné à deux hommes comme Curley et Goodwin l'occasion de célébrer le grand anniversaire de Bunker Hill.

Dans le même numéro, à la page suivante, — courrier de la presse — j'ai lu la critique que le *Courier Citizen* de Lowell, Mass., fait du Doyen Pound<sup>2</sup>, à cause de sa foi en notre innocence

Je tiens à vous dire que quand vous voyez l'adversaire mettre en branle ses critiques, cela prouve que le Prof. Frankfurter et le Doyen Pound et les autres font du bon travail...

29 Juin.  
Prison de Dedham.

CHÈRE PETITE TANTE BEE,

J'ai eu votre bonne lettre du 28 ce matin et je vois avec joie que, même quand une lettre déplaisante de moi vous arrive, votre noble cœur reste affectueux pour ceux que vous aimez.

1. De la Faculté de Droit de Harvard, auteur de *L'Affaire Sacco et Vanzetti*.
2. Doyen de la Faculté de Droit de Harvard.

Merci, mère, vous êtes bonne comme ma pauvre chère mère était bonne et généreuse. Son souvenir m'est triste dans ces jours, car je l'aimais par-dessus tout, mais dans ce souvenir je retrouve aussi la joie d'avoir tout trouvé en vous et en tous ceux que j'aime.

Les jours sont assez noirs et sombres et vraiment ce matin je n'étais pas très bien. Pourtant je sentais quelque chose de vivant dans mon cœur que je ne peux décrire, mais, pourtant c'était un grand jour. Oui, car Rosine et les deux enfants sont venus me voir et malgré tout et bien que la visite ait été courte il ne faut pas oublier quelle surprise et quelle grande chose ce fut...

30 Juin 1927.  
Prison de Dedham.

CHÈRE MADAME WINSLOW,

Votre lettre m'est arrivée l'autre jour et a été la bienvenue, je suis sûr que vous allez bien profiter de ce voyage dans les plus belles villes d'Europe.

Laissez-moi vous remercier encore de la sympathie sincère et désintéressée que vous avez témoignée à moi et à ma famille.

A propos, hier matin ma compagne Rosina est venue me voir avec les enfants, les deux enfants avaient très bonne mine, mais Rosina ne paraissait pas bien, cependant nous avons

bien joui de cette visite qui était une surprise pour moi et pour ma famille. Dante grandit tous les jours et sur son gai visage d'enfant il y avait le joyeux sourire du hâle. Je lui ai demandé s'il aimait le turbin, il m'a répondu qu'il l'adorait et réellement il m'a paru tout à fait enthousiasmé.

Eh bien, j'ai lu ce matin que le gouverneur Fuller nous avait donné 31 jours de plus de répit, ce qui nous mène au 10 août. Vous voyez nous avons 31 jours de plus de cette mort vivante.

Je vous souhaite tout le plaisir du monde dans votre voyage.

Juin 1927.  
Prison de Dedham.

CHER CAMARADE BRANTING,

Ici, en prison, les prisonniers intelligents espèrent toujours quelque chose de nouveau et de plus vivant, quelque chose d'original chaque jour. Comment pourrait-il en être autrement ? Enfermés entre ces quatre murs tristes et étroits, loin du visage de la vie, loin de mes bien-aimés, loin de toute la beauté et de toute la bonté que les yeux des hommes voient dans la joyeuse mère nature ! C'est pourquoi votre dernière visite et la réconfortante conversation que nous avons eue avec les camarades Felicani, Moro et Jackson cause ma reconnaissance. C'est la seconde fois seulement que je vous vois et cependant nous

sommes si familiers l'un à l'autre qu'il semble que nous vous connaissions depuis longtemps comme un de nos vieux amis, c'est ce noble sentiment de confiance qui nous embrasse dans la même affection réciproque et fraternelle.

Mes amis m'apportent souvent toutes sortes de belles fleurs, mais les magnifiques fleurs de trèfle et les ardentes roses rouge sombre que vous m'avez apportées samedi faisaient le plus somptueux bouquet que j'aie jamais vu.

J'ai été heureux de savoir que vous étiez allé voir ma famille et que vous aviez joué avec mes petits enfants. Oui, Inès est une bonne et vive petite fille, aussi bonne que son frère Dante, et tous deux aiment tant leur mère que c'est une grande consolation pour moi.

Samedi quand nous avons parlé de votre famille j'ai vu l'émotion qui a éclairé votre visage et en revenant dans ma cellule j'ai pensé que vous deviez aimer tendrement votre famille. C'est une consolation pour moi, car je sais que quand on s'aime, même dans les tortures de la lutte, ou dans la pauvreté, l'amour reste toujours, ici l'amour... va plus loin, beaucoup plus loin, — comme l'amour Anarchiste. C'est à cause de lui que nous sommes encore vivants, et nous vivrons, malgré l'inquisiteur Thayer et tous ses acolytes qui nous ont condamnés à mort, il y a des hommes généreux comme vous et comme les travailleurs du monde qui veulent que nous soyions libres et que nous revenions à la vie pour nous battre encore, pour conquérir l'amour et la liberté...

3 Juillet 1927.  
Prison d'état de Charlestown.

CHÈRE PETITE TANTE BEE,

Le dimanche était toujours solitaire et triste à Dedham — et cependant la chaleur du dîner préparé à la maison et que les chers amis nous apportaient, donnait un peu de joie et de repos à notre cœur anxieux, de plus, là-bas nous pouvions voir pousser l'herbe, voir les arbres, les belles roses rouges que les amis nous apportaient et le magnifique ciel bleu de Dedham. Mais ici où la vie est ensevelie — où on ne voit rien que quatre tristes murs et un petit bout de ciel que l'aile d'un oiseau suffit à effacer, le dimanche est plus solitaire et sombre que partout ailleurs. Pourtant, pendant que la vie ensevelie reste ici, la pensée va ardemment vers ce petit bout de ciel, vers les amis, les camarades, les bien-aimés.

Vous savez, après ces sept ans de prison, je pense quelquefois que les juges d'aujourd'hui n'ont pas fait de progrès comme vous le soutenez, — malheur à moi, ce n'est pas vrai, ils retournent en arrière au lieu d'aller en avant, ils vont tout droit vers la vieille Inquisition.

Bartolo m'a passé votre aimable lettre du 30 juin après l'avoir lue et relue, j'ai été heureux de savoir que vous allez de mieux en mieux. J'espère de tout mon cœur que le soleil et la brise joyeuse de la côte de Chatham, et la pré-

sence de vos chers amis, vous guériront tout à fait...

Je devine quelles sont les tortures de ma pauvre compagne et de tous les bien-aimés pendant ces journées, mais courage, mère, et soyez gaie car après nous, d'autres prendront notre place, c'est la terrible lutte de la vie et pour chacun de nous elle aura une fin — je suis sûr que, à la fin de cette lutte, nous reposerons en paix...

5 Juillet 1927.  
Prison de Charlestown.

CHÈRE PETITE TANTE BEE,

Vos lettres sont toujours les bienvenues. Mais celle du 2 juillet que j'ai reçue hier est la plus chère, je me rappellerai l'avoir reçue pour mon dernier 4 juillet.

C'est trop triste de penser à cela maintenant, et pourtant, cette persécution cruelle et aveugle, cet emprisonnement de tant d'années, m'ont appris que mes amis et mes camarades ont tort de garder les vieilles illusions du passé — demain ce sera trop tard et ils le regretteront. Pourtant tout cela ne trouble point ma paix, ne peut pas troubler une âme libre qui a toujours rêvé de marcher droit dans le radieux sentier qui conduit vers la conquête de la liberté pour tous les exploités et pour tous les opprimés — tout cela ne peut pas me troubler, parce que quand on pense que l'on a été dépouillé de la liberté de sa

vie, du développement du rêve de sa vie, de toute la beauté et de toute la bonté... on ne se sent pas triste en disant au revoir à cette vieille société décrépète.

C'est vrai qu'il y a au plus profond de mon cœur, l'idée de mes bien aimés et surtout des petits, oh oui ! Mais cette idée, mais le souvenir de l'affection sans défaillances de ma chère compagne... je trouve réconfortant de savoir que c'est la fin et que c'est mon dernier 5 juillet.

Je vous aurais écrit hier après-midi, si je n'avais pas fini de lire le *Portrait d'Abraham Lincoln*, par W. F. Miller, qui renferme, comme Bartolo me l'avait dit, beaucoup de lettres d'Abraham. Je les ai lues et j'y ai trouvé tant de bonnes choses qui me rappellent le cher camarade Eugène Debs, je les relirai car c'est en lisant ces belles lettres que j'ai oublié que hier était mon dernier 4 juillet.

10 Juillet 1927.  
Prison de Charlestown.

CHÈRE MADAME CODMAN,

Votre lettre du 6 m'est arrivée vendredi dans la soirée, et malgré la chaleur, malgré cette mort vivante dans la prison, j'ai pensé à vous envoyer ces quelques lignes. Je suis sûr que, après l'aimable visite que vous m'avez faite en compagnie d'Inès et de Rosina, vous aimerez avoir de nos nouvelles directement.

Oui, nous pensions aussi rester à Dedham jusqu'au 1<sup>er</sup> août, mais vous voyez ils veulent tuer tout ce qu'il y a en nous de chaleur vitale avant la date de la monstrueuse exécution. Pourtant qu'elle vienne cette date, puisque la brutalité de la loi humaine l'exige, car vraiment c'est une honte et une inhumanité de nous laisser ici et de supporter plus longtemps les souffrances de mes bien-aimés, les luttes et les sacrifices de nos camarades.

A propos, l'autre jour, ma compagne est venue nous voir et après un moment, pour rendre la conversation plus gaie, j'ai demandé à Rosina ce qu'elle faisait à son visage douloureux pour que ses joues soient ainsi aussi douces que des roses, je pense que le docteur Codman a trouvé quelque chose pour cela. Elle a souri gaiement, de ce joyeux sourire que je voudrais tant qui soit le sien. Vous voyez quand il y a l'amour, même dans les souffrances de la lutte, on trouve toujours quelque chose pour reconforter l'âme, pour un instant, naturellement — car il y a une vieille légende qui dit que toute joie vient du cœur, mais quand cette joie n'est pas dans le cœur, elle ne peut certainement pas en venir...

19 Juillet 1929.  
Charlestown State Prison.

MA CHÈRE INÈS,

Je voudrais que tu puisses comprendre ce que je vais te dire et je voudrais écrire si simplement,

j'ai un tel désir que tu comprennes toute l'anxiété du cœur de ton père, car je t'aime tant, que tu es la petite bien aimée la plus chérie.

C'est très difficile de te faire comprendre, car tu es si petite, mais je vais essayer du plus profond de mon cœur de te faire comprendre combien tu es chère à l'âme de ton père. Si je n'y arrive pas, je sais que tu garderas cette lettre et que tu la reliras plus tard et tu verras et tu sentiras cette même affection palpitante que ton père sent en t'écrivant... J'aurai toujours sur moi ta petite lettre chérie, elle sera sur mon cœur jusqu'au dernier jour de ma vie. Quand je mourrai, elle sera enterrée avec ton père qui t'aime tant, comme il aime ton frère Dante et ta chère sainte mère.

Tu ne sais pas Inès quelle chère et grande chose cette lettre a été pour ton père. C'est le présent le plus précieux que tu aies pu me faire, ou que j'aie pu souhaiter pendant ces tristes jours. C'aurait été le plus grand trésor et la plus grande douceur de ma vie de lutte, si j'avais pu vivre avec toi et ton frère Dante et votre mère dans une gentille petite ferme et entendre ta petite voix sincère et connaître ta tendre affection. L'été nous nous serions assis près de la maison à l'ombre d'un chêne, j'aurais commencé à t'enseigner la vie, et à lire et à écrire, je t'aurais vue courir, rire, pleurer, chanter dans la prairie verte, cueillir des fleurs sauvages d'un arbre à l'autre et aller, des bords du ruisseau clair et rapide, dans les bras de ta mère.

Car les belles et bonnes choses de cette vie,

la mère nature nous les a données, à tous, pour la conquête et la joie de la liberté. Les hommes de cette vieille société mourante m'ont arraché brutalement des bras de ton frère et de votre pauvre mère. Mais, malgré tout l'esprit libre et la foi de ton père survit, et j'ai vécu pour cette foi, et pour ce rêve que quelque jour je reviendrais à la vie, aux baisers de votre chère mère, parmi nos amis et nos camarades, mais le malheur est sur moi !

Je sais que tu es bien gentille et que tu aimes ta mère, Dante, et tous les bien-aimés, et je suis sûr aussi que tu m'aimes un peu, car je t'aime tant et tant. Tu ne sais pas Inès, combien je pense à toi chaque jour. Tu es dans mon cœur, dans mes yeux, dans tous les coins de cette triste cellule, dans le ciel et partout où je regarde.

Alors, donne les meilleures pensées de ton papa à tous les amis et aux camarades et surtout aux bien-aimés. Tout mon amour et tous mes baisers à ta mère et à ton frère.

Avec les plus affectueux baisers et les plus ineffables caresses de celui qui t'aime tant qu'il pense toujours à toi. Chaudes amitiés de Bartolo à vous tous.

Ton père.

4 Août 1927.  
Prison de Charlestown.

MES CHERS AMIS ET CAMARADES, <sup>1</sup>

Dans la cellule des condamnés à mort on vient de nous informer que le gouverneur Fuller a décidé de nous tuer le 10 août. Nous ne sommes pas surpris de cette nouvelle, car nous savons que la classe capitaliste ne connaît pas de pitié pour les bons soldats de la révolution. Nous sommes fiers de mourir et nous tomberons comme tout anarchiste doit tomber. A vous maintenant, frères, camarades ! comme je vous l'ai dit hier, vous pouvez seuls nous sauver, nous n'avons aucune confiance dans le gouverneur, car nous avons toujours su que le gouverneur Fuller, Thayer <sup>2</sup> et Katzmann <sup>3</sup> étaient des assassins.

Nos ardentes et fraternelles pensées à tous.

Nicolas SACCO.

1. Lettre portée de la cellule des condamnés à mort au Comité de Défense, par l'avocat de Sacco.

2. Juge Webster Thayer qui présida le procès de Dedham.

3. Fred G. Katzmann, procureur au procès de Dedham, attorney de district pour les comtés de Norfolk et Plymouth.

12 Août 1927.  
Prison de Charlestown.

CHÈRE PETITE TANTE BEE.

Je suis encore extrêmement faible — mais ce matin il faut que je vous écrive quelques lignes pour vous dire que, après la maison de la mort, j'ai gardé le libre esprit d'une foi sublime et que je l'envoie à ma bonne vieille mère chérie — je l'aime toujours et plus encore dans cette maison de la mort. Je pense souvent à vous et je vous envoie les meilleures pensées de mon cœur. Faites mes meilleurs vœux aux amis et aux camarades, à mes bien aimés, embrassez ma petite chérie si vous la voyez. Je vous embrasse avec toute ma plus cordiale affection.

18 Août 1927.  
Charlestown State Prison.

MON CHER FILS, MON CHER COMPAGNON,

Depuis la dernière fois que je t'ai vu, je pense à t'écrire, mais j'en ai été empêché parce que ma grève de la faim s'est prolongée, et parce que j'ai eu peur de ne pas être capable de m'expliquer.

L'autre jour j'ai arrêté la grève de la faim et aussitôt j'ai pensé à toi pour t'écrire, mais

j'ai trouvé que je n'avais pas assez de force pour faire une longue lettre d'un seul coup.

Cependant il faut que je t'écrive avant qu'on nous emmène de nouveau à la Maison de la Mort, parce que je suis persuadé qu'aussitôt que la cour aura refusé un nouveau jugement, nous serons emmenés là-bas. Entre Vendredi et Lundi, si rien n'arrive nous serons électrocutés à minuit le 22 août. C'est pourquoi me voici plein d'amour et le cœur ouvert aujourd'hui comme hier.

Je n'aurais jamais pensé que nos deux vies inséparables pourraient être jamais séparées. Mais la pensée de sept années douloureuses annonce que cela va se réaliser, mais cependant il n'y a rien de changé dans l'inquiétude et la palpitation de notre amour. Bien plus je crois que notre amour est plus grand aujourd'hui que jamais. C'est une grande consolation, mais c'est aussi une grande chose, parce qu'ainsi tu peux voir ce qu'est l'amour non seulement dans la joie mais aussi et surtout dans les luttes de la douleur. Rappelle-toi ceci, Dante. Nous l'avons prouvé, et vanité à part, nous en sommes fiers.

Nous avons beaucoup souffert pendant ce long calvaire. Nous protestons aujourd'hui comme nous protestions hier. Nous protestons toujours pour qu'on nous rende notre liberté.

Si j'ai cessé la grève de la faim l'autre jour, c'est parce qu'il ne restait plus aucune trace de vie en moi. Car j'ai protesté hier avec cette grève, comme je proteste aujourd'hui encore au nom de la vie et non pas de la mort.

J'ai renoncé à la grève de la faim parce que je voulais embrasser encore ta petite sœur Inès et ta mère et tous les amis bien-aimés et les camarades de vie et non pas de mort. Aussi, Fils, aujourd'hui la vie commence à ressusciter, lente et calme, mais sans horizon et toujours avec la tristesse et les visions de la mort.

Quelle joie de te voir enfin, mon cher petit, après avoir tant parlé avec ta mère et après avoir rêvé de toi jour et nuit. Avoir parlé avec toi comme nous parlions ensemble dans les jours..., dans ces jours. Je t'ai dit beaucoup de choses pendant cette visite, et j'aurais désiré en dire beaucoup plus, mais j'ai senti que tu resterais le même petit garçon affectueux, dévoué à ta mère qui t'aime tant, et je ne veux pas insister car je suis sûr que tu seras le même petit garçon et que tu te rappelleras toujours ce que je t'ai dit. Je le sais et je sais aussi que ce que je vais te dire te touchera profondément, mais ne pleure pas, Dante, car trop de larmes ont été versées inutilement, comme celles de ta mère pendant sept ans et toutes en vain. Aussi, Fils, au lieu de pleurer, sois fort pour pouvoir consoler ta mère et quand tu voudras faire oublier à ta mère la solitude décourageante, je vais te dire ce que je faisais. Emmène-là faire une longue promenade dans la campagne, cueillez des fleurs sauvages, reposez-vous à l'ombre des arbres entre la musique du ruisseau rapide et la douce tranquillité de la mère nature, je suis sûr qu'elle jouira de tout cela et toi aussi seras heureux. Mais souviens-toi toujours Dante, dans le jeu du

bonheur ne prends pas tout pour toi, mais descend d'un pas et aide les faibles qui appellent au secours, aide les persécutés et les victimes, parce qu'ils sont les meilleurs amis, ce sont eux qui combattent et tombent comme ton père et Bartolo ont combattu et sont tombés hier pour conquérir la joie de la liberté pour tous et pour les pauvres travailleurs. Dans ce combat de la vie tu trouveras beaucoup d'amour et tu seras aimé.

Ce que ta mère m'a dit de tes paroles pendant que j'étais enfermé dans cette Maison de la Mort et de l'iniquité, ce qu'elle m'a dit, m'a rendu heureux parce que j'ai vu que tu étais l'enfant bien-aimé dont j'ai toujours rêvé. Quoi qu'il advienne, on ne sait jamais, mais, s'ils nous tuent, n'oublie pas de regarder les amis et les camarades du même regard que tes bien-aimés, car ils t'aiment comme ils aiment tous les camarades qui sont persécutés et qui tombent. Je te dis, moi ton père qui suis toute la vie pour toi, ton père qui t'aime et qui les voit et qui sait quelle est leur noble foi (la même que la mienne), quels sont les suprêmes sacrifices qu'ils font encore pour notre liberté, car j'ai combattu avec eux, et ce sont les seuls qui tiennent encore notre dernier espoir et qui aujourd'hui peuvent encore nous sauver de l'électrocution, c'est la lutte entre le riche et le pauvre pour la sécurité et la liberté, Fils, tu comprendras plus tard cette inquiétude et cette lutte contre la mort de la vie.

J'ai bien pensé à toi quand j'étais couché dans

la Maison de la Mort — les chansons, les petites voix tendres et gentilles des enfants dans la cour où était toute la vie et toute la joie de la liberté — à un pas de ces murs qui renferment l'agonie ensevelie, de trois âmes ensevelies. Cela me faisait penser à toi et à ta sœur Inès et j'avais tant envie de vous voir. Mais je préférerais que vous ne veniez pas à la Maison de la Mort et que vous ne voyiez pas cet horrible spectacle de trois êtres à l'agonie attendant d'être électrocutés, je ne sais pas quel effet cela aurait produit sur des enfants. Mais d'autre part, si vous n'étiez pas trop sensibles, ce serait utile pour demain que vous puissiez utiliser cet horrible souvenir pour faire comprendre au monde la honte du pays dans cette cruelle persécution et cette injuste mort. Oui, Dante, ils peuvent crucifier nos corps aujourd'hui comme ils font, mais ils ne peuvent détruire nos idées, elles resteront pour les jeunes gens de l'avenir. Dante, quand je dis que trois vies humaines sont enterrées, je veux dire qu'il y a avec nous un autre jeune homme, Celestino Madeiros qui doit être électrocuté en même temps. Il a été deux fois dans cette terrible Maison de la Mort qui devrait être démolie par les marteaux du vrai progrès, cette horrible maison qui sera dans l'avenir la honte des citoyens du Massachussetts. Ils devraient détruire cette maison et mettre à la place une usine ou une école pour instruire quelques-uns des pauvres orphelins du monde.

Dante, je te répète d'aimer ta mère et d'être très près d'elle et près des chéris pendant ces

tristes jours et je suis sûr que, sentant ton brave cœur, et ta bonté ils seront moins désolés. Et aussi, tu n'oublieras pas de m'aimer un peu car je t'aime moi — ô petit garçon — et je pense tant et si souvent à toi.

Toutes mes pensées fraternelles pour tous les bien-aimés et mes baisers à la petite Inès et à ta mère. Je t'embrasse de tout mon cœur.

Ton père et ton camarade.

*P.-S.* — Bartolo t'envoie ses pensées les plus affectueuses. J'espère que ta mère t'aidera à comprendre cette lettre, je l'aurais mieux écrite et plus simplement si je me sentais bien. Mais je suis si faible.

LETTRES DE VANZETTI

10 Janvier 1927.  
Prison de Charlestown.

CHÈRE ALFONSINA <sup>1</sup>.

J'ai reçu votre lettre du 6 janvier. J'ai ri de bon cœur en apprenant que les griffes du petit chat avaient égratigné le nez de Zora, et je recommence à rire chaque fois que j'y pense. C'est sûrement une bonne leçon non seulement pour Zora, mais pour tout le monde. Le petit chat sait très bien qu'il a des ongles bien aiguisés et que quand une petite fille le tracasse il suffit de lui griffer le nez pour qu'elle vous lâche. Le peuple aussi a des ongles bien aiguisés et le nez des tyrans et des oppresseurs est de chair lui aussi, mais le peuple ne le sait pas. Oh ! combien il y aurait moins de souffrance et de misère dans le monde si le peuple savait seulement ce que sait un petit chat. Je sais bien que Zora aime le chat et n'est pas méchante avec lui, mais elle a joué trop fort et trop longtemps, et elle

1. Vanzetti logeait chez M<sup>me</sup> Alfonsina Brini, au moment de son arrestation.

l'a dérangé et ennuyé, alors il y a eu cette conséquence bien méritée qu'elle connaît si bien. J'en suis très fâché pour son nez, mais quand je pense que le chat a fait ce qu'il doit faire sans que je le lui dise, je ne peux pas m'empêcher de rire. Dites à Beltrando<sup>1</sup> que j'ai reçu son calendrier et que je le remercie.

On m'a dit que les filatures étaient arrêtées et que vous n'aviez pas de travail. Certainement c'est ennuyeux pour vous étant donné le prix de tout et vos charges. Mais ne vous en faites pas. Après tout ce n'est pas le travail de nos bras qui nous rendra millionnaires ! Profitez de cette occasion de jouir du grand air et du soleil.

Je suis content de vous savoir en bonne santé. Moi aussi, je suis très bien. Merci pour tout. Embrassez les enfants. Meilleur souvenir à Vincenzo et à tous mes amis... Bon courage, soignez-vous.

*P. S.* — Encore une commande. Si vous avez encore ce calendrier où il y a une mappemonde, envoyez-le-moi. Je sourirai malgré mes chaînes en regardant toutes nos conquêtes dans le monde.

1. Fils de M<sup>me</sup> Brini. Il avait aidé Vanzetti à vendre des anguilles à ses clients italiens le matin du 24 décembre 1919, jour de l'attentat de Bridgewater. Beltrando avait été le principal témoin de Vanzetti aux assises de Plymouth. Actuellement élève au Collège des Arts libéraux de l'Université de Boston.

July 22, 1921.  
Charlestown Prison.

CHÈRE MADAME GLENDOWER EVANS,

Je me demandais justement ce que je ferais pour passer les longs jours de prison et je me disais : Travaille. Mais à quoi ? A écrire. Je vois une douce figure maternelle et j'entends de nouveau la voix : « Pourquoi ne pas écrire quelque chose maintenant. Cela te sera utile quand tu seras en liberté. C'est alors que j'ai reçu votre lettre.

Merci du fond du cœur pour votre confiance en mon innocence. Je suis innocent. Je n'ai pas versé une goutte de sang, ni volé un centime dans toute ma vie. Quelque connaissance du passé, une assez triste expérience de la vie m'ont donné des idées différentes de celles des autres. Mais je voudrais persuader mes frères qu'on ne peut trouver un peu de bonheur en ce monde qu'avec la vertu et l'honnêteté. J'ai prêché, j'ai travaillé. J'ai désiré de toutes mes forces que la fortune sociale appartienne à tout le monde, comme elle est le fruit du travail de tous. Mais cela ne signifie pas que je confonds pillage et insurrection. L'insurrection, les grands mouvements de l'âme, ne se font pas avec des dollars. Il y faut l'amour, la lumière, l'esprit de sacrifice, les idées, la conscience, les instincts. Il y faut encore plus de conscience,

d'espoir, de bonté. Et toutes ces choses bénies peuvent être semées, éveillées, moissonnées dans le cœur des hommes de beaucoup de manières, mais non pas par le vol ou par le meurtre pour vol.

Il faut que je vous dise que je pense à l'Italie. Je passe de la grande famille à son fils indigne et je peux affirmer, que, pour autant que je connaisse mes besoins, mes vœux et mes aspirations je n'ai aucun goût pour devenir un bandit. J'aime l'enseignement de Tolstoï, de saint François et de Dante. J'aime l'exemple de Cincinnatus et de Garibaldi. La joie des épicuriens n'est pas mon affaire. Un toit, un champ, quelques livres et un peu de nourriture, c'est tout ce qu'il me faut. Je ne me soucie, ni de l'argent, ni des loisirs, ni de l'ambition. Et, il faut être juste, même dans ce monde d'agneaux et de loups, je puis avoir tout cela. Mon père a des champs, des maisons, des jardins. Il vend du vin, des fruits, du blé. Il m'a écrit souvent de revenir l'aider à faire des affaires. Je pense que cette histoire d'assassinat lui prouvera que ma conscience ne me permet pas de devenir un homme d'affaires et de gagner mon pain en travaillant ses champs.

Bien plus : la clarté d'esprit, la paix de la conscience, la détermination et la force de la volonté, l'intelligence, tout ce qui fait qu'un homme se sent une part de la vie, de la force et de l'intelligence de l'univers, tout cela serait dévié par un crime. Je sais cela, je le vois, je le dis à tout le monde : ne violez pas les lois

de la nature si vous ne voulez pas être un misérable. Je me rappelle : c'était une nuit sans lune, mais étoilée. J'étais assis tout seul dans l'obscurité. J'étais triste, très triste. La tête entre les mains je commençai à regarder les étoiles. Je sentais que mon âme avait envie de fuir mon corps et je devais faire un effort pour la retenir dans ma poitrine. Oui, je suis le fils de la Nature et je suis si riche que je n'ai pas besoin d'argent. Et c'est pour cela qu'ils disent que je suis un assassin et qu'ils me condamnent à mort. La mort ? Ce n'est rien. C'est l'injustice qui est une cruelle chose.

Vous me conseillez l'étude. Oui ce serait une bonne chose. Mais je ne sais pas assez d'anglais pour pouvoir étudier dans cette langue. Je voudrais pouvoir lire Longfellow, Paine, Franklin et Jefferson, mais je ne peux pas. Je voudrais étudier les mathématiques, la physique, l'histoire, les sciences, mais je n'ai pas eu une assez bonne instruction primaire pour commencer ces études, surtout les deux premières, et je ne peux pas étudier si je ne travaille pas, si je ne travaille pas d'un dur travail physique au soleil et dans le vent, le vent libre et bienheureux. Il n'y a pas de flamme sans air et pas de lumière de génie sans communion avec la mère Nature.

J'espère vous voir bientôt, je vous en dirai plus long. J'écrirai quelque chose, une méditation peut-être et je l'appellerai « En attendant le bourreau ». J'ai perdu confiance en la

justice des hommes. Au moins dans ce que l'on appelle ainsi, non pas, bien entendu, dans ce sentiment qu'il y a dans le cœur de l'homme, et qu'aucune force infernale ne pourra jamais étouffer. Votre aide et l'aide de tant de braves gens ont rendu ma croix plus légère, je ne l'oublierai pas. Pardon pour une si longue lettre, mais votre souvenir m'est tellement présent que des centaines de pages ne suffiraient pas à vous exprimer mes sentiments. Je suis sûr que vous m'excuserez. Salve.

1921.  
Prison de Charlestown.

CHÈRE MADAME EVANS,

Le réveil sonne ici à 7 heures, mais hier matin le gardien m'a appelé à 6. « Allez mettre vos habits », m'a-t-il dit d'une voix rapide. J'y suis allé et j'ai trouvé mes vieux vêtements horriblement froissés. Il n'y avait personne à cette heure-là, aussi après une protestation inutile, j'ai été obligé de les mettre comme ils étaient. Et je me disais en revenant dans ma cellule : « Après tout il y a des choses pires que celle-là. » Sûrement : sur la table je trouvais mon déjeuner, une tasse de café, trois tranches de pain, deux saucisses et des pommes de terre, le tout aussi froid qu'un sorbet glacé.

Après ce déjeuner, un gardien me conduisit dans la « salle de garde ». Le petit chauffeur, un vieil officier et Nick le plus brave de tous m'attendaient. Je fus enchaîné avec Nick, et tous les quatre nous allâmes dans la rue où l'automobile nous attendait. Six ou sept policiers étaient à la porte la main droite sur la poche à revolver, prêts à me protéger contre toute attaque. Il faudrait être la créature la plus ingrate du monde pour ne pas se sentir plein de reconnaissance.

Comme l'auto partait, je demandai du tabac. Ils arrêtrèrent au premier coin et le vieil agent alla en acheter. Un jeune policeman commença la conversation avec les autres et se pencha de manière à mettre sa tête dans l'auto. Ses yeux sombres et brillants me regardèrent avec une curiosité évidente et je vis qu'il était étonné de mon aspect ordinaire et bienveillant. Il s'attendait sûrement à autre chose. Pendant ce temps je regardais les gens aller et venir dans la rue. On peut reconnaître à leur démarche ceux qui ont du travail et ceux qui n'en ont pas.

Les premiers vont droit devant eux comme des gens qui savent où ils veulent aller et à quelle heure ils doivent arriver. Les autres regardent autour d'eux, en long et en large comme des hommes perdus et qui ne savent que faire. Un peu plus loin je rencontrai un petit compatriote. Un petit copain du sud, au visage pâle et jaune, desséché par l'abondante sueur de tous les jours, mais ses mous-

taches étaient bien frisées. Très fier sûrement, et se prenant pour le centre du monde. Je ne pus m'empêcher de sourire. Je ne l'avais jamais vu auparavant, mais je savais où il allait, ce qu'il pensait, ses espérances. Je le connaissais comme je me connais, et peut-être mieux. « Prenez cette rue, évitez les rues civilisées », crie maintenant l'officier au chauffeur qui obéit en silence. Sûrement cet homme pensait qu'un langage si raffiné était incompréhensible pour moi.

Alors nous entrâmes dans un parc dont j'ai oublié le nom, mais dont je n'oublierai jamais la beauté. Si j'étais poète et si je savais versifier, je voudrais écrire une chanson en tercets. Je ne suis pas poète, mais je ne suis pas non plus assez profane pour souiller cette splendeur avec mon encre. L'officier me montra un grand édifice de briques, disant : « Voilà le Musée des Beaux Arts ». Il me montra aussi d'autres bâtiments, presque tous étaient des écoles privées. Je regrettai alors de n'avoir qu'une paire d'yeux et de ne pas pouvoir regarder de tous les côtés à la fois. Je regardai tout, les arbres, les buissons, l'herbe, les rochers, et le ruisseau qui m'enthousiasma tout le long du chemin. Les gouttes de rosée sont comme des perles, le ciel se reflète dans l'eau du ruisseau et il semble d'une profondeur infinie. Mais toute cette beauté par dessus tout me parlait d'une autre histoire, bien loin de nous, du jour où les eaux, vagues gigantesques et confuses, abandonnèrent subitement ces lieux

Je regarde maintenant ceux qui passent en auto à côté de nous. Mais quelle différence entre ces hommes que je rencontre maintenant et ceux que j'ai rencontrés il y a quelques instants allant à leur travail ou marchant sans but, quelle différence !

Les grands immeubles ont maintenant cédé la place à d'autres plus modestes, qui deviennent de plus en plus rares, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus que quelques petites maisons, humbles, bizarres, comiques qui semblent sortir du sol accidenté. Oh vieilles petites maisons, humbles et comiques, combien je vous aime, petites maisons toujours assez grandes pour le plus grand amour et pour les plus saintes affections. Je vois deux jeunes filles du peuple allant au travail. Elles semblent être sœurs. Leurs épaules sont plus larges que celles de ces jeunes filles que j'ai vues tout à l'heure, mais elles sont un peu voûtées. Sur leurs pâles visages il y a des traces de chagrin et de détresse. Il y a la sobriété et la souffrance dans leurs grands yeux profonds. Pauvres plébéiennes, où sont les roses de votre printemps ?

Nous voici en face de la prison de Dedham. Nous entrons. Un affreux petit barbier Napolitain prend soin de mon apparence avec autant de soin et de zèle que si j'étais le lord maire de Naples.

Ils m'enferment au n° 61. Maintenant la nouvelle de mon arrivée est connue de tous les oiseaux de la cage. Les pauvres garçons font de leur mieux pour me jeter un coup

d'œil, un mot, un encouragement. Peu après je suis conduit au tribunal escorté d'autant de cosaques d'Amérique que si nous étions, Nick et moi, empereurs de Russie.

A la fin on nous a ramenés à Charlestown et j'ai eu l'occasion de regarder le ciel et de voir les étoiles, comme autrefois. Les ouvriers rentraient. Je ne les voyais plus que confusément, mais je pouvais encore distinguer ce « ventre maigre et grand cœur », que chante Gorki. L'un d'eux me parut être un Latin, fort et noble. C'est un de ceux-là qui gagnera la bataille que les autres ont perdue.

Quelques minutes après nous nous arrêtons en face de la prison et bientôt je me trouvai soigneusement enfermé dans mon appartement où un diner m'attendait, quelque chose comme du café ou du thé, du bœuf bouilli et des pommes de terre, quelques tranches de pain, le tout aussi froid qu'un sorbet glacé.

*Premiers jours de Printemps 1922.  
Prison de Charlestown.*

CHÈRE MADAME EVANS,

Votre lettre du 27 Février a été la bienvenue. J'ai tardé à répondre pour des raisons indépendantes de ma volonté. J'ai bien profité de votre dernière visite et de votre leçon d'anglais. Dans une lettre reçue ce soir un ami me dit que mon anglais n'est pas parfait.

Je ris encore de cet euphémisme. Pourquoi ne pas dire qu'il est horrible ? Pourtant je peux faire une meilleure traduction que celle qui était en question. Je l'ai faite comme une expérience et pour voir si une traduction presque littérale peut être compréhensible. Je l'ai montrée à quelques amis, leur demandant s'ils comprenaient. Leur réponse a été « oui », tandis qu'elle aurait pu être non, afin que je refasse le travail avec plus de profit et un meilleur résultat.

Naturellement, comme le texte original est admirable et que j'avais beaucoup travaillé sur le dictionnaire, je pensais avoir fait quelque chose qui valait la peine, aussi la désillusion a été cruelle, comme presque toutes les désillusions. Mais quand un pauvre type est entouré de beaucoup de grandes difficultés les petites lui semblent un jeu — aussi après votre visite, je me suis trouvé de la meilleure humeur du monde, c'est-à-dire décidé à faire dans l'avenir aussi bien que j'avais mal fait dans le passé.

J'ai analysé attentivement l'original — c'est un extraordinaire plaisir intellectuel qui m'a fait m'oublier moi-même pendant des heures, et oublier la prison et toutes les tristesses.

Je lis en anglais la traduction du gitanjali de Rabindranath Tagore. Excepté la beauté de la langue, le merveilleux style et la correction grammaticale, il n'y a rien de nouveau, rien d'inconnu. Naturellement de grands sentiments, de la sensibilité, un lyrique sentiment

panthéiste du grand mystère dont nous sommes une partie. Mais rien de plus.

J'aime mieux les sciences naturelles qui nous donnent un savoir court mais positif, qui nous révèlent mieux que nul autre chose le grand poème épique qui est écrit dans chaque centimètre carré de l'univers. Les émotions et les sentiments remplissent, c'est possible, la plus grande partie de la vie, mais trop souvent, quand ils sont sans contrepoids, ils nous font dévier. Pas un mot sur les problèmes sociaux dans tous ces beaux poèmes de Tagore. Peut-être une excitation à la liberté, cachée si on peut dire. Mais à quelle liberté, il ne le dit pas. Aussi ses paroles peuvent servir aux patriotes hindous pour exciter les masses contre leur principal oppresseur actuel, l'Angleterre. Mais leur victoire serait une victoire inutile, car l'Inde avec ses castes de nobles et de prêtres est tout simplement criminelle. Ses habitants n'auront pas la paix, ni la santé tant qu'ils n'auront pas fait disparaître cette grande injustice et cette honte sociale.

D'ailleurs, nous Italiens, nous connaissons pour en avoir fait la tragique expérience, les résultats de ces guerres d'Indépendance. Après un demi-siècle de ce paradis, nous voilà en face de ce terrible dilemme : tout jeter à bas et tout reconstruire. Je suppose que vous savez dans quel état se trouve en ce moment mon pays natal. Je connais les détails, ils sont horribles.

Je suis bien ennuyé pour Nick. Après avoir sérieusement réfléchi, j'ai décidé de ne pas faire la grève de la faim maintenant. Je me réserve d'y avoir recours si et quand cela me semblera raisonnable.

Aujourd'hui le soleil est radieux, ma cellule plus claire et mon cœur plus joyeux que d'habitude. Je souhaite et j'espère qu'il en soit de même pour vous.

13 Avril 1922.  
Prison de Charlestown.

CHER MONSIEUR BIGELOW,<sup>1</sup>

La semaine dernière j'ai reçu la Vita Nuova de Dante que vous m'avez envoyée. Vous ne pouviez mieux choisir, car j'ai toujours eu envie de lire une des œuvres secondaires de ce grand homme. Mais à part la haute estime que j'ai pour le livre, votre intention lui donne une inestimable valeur. En fait un homme dans votre situation qui fait quelque chose par sympathie et solidarité pour un homme dans ma situation ne peut être mu que par bonne volonté et noble sentiment. Le fait que je ne vous connais pas personnellement ajoute au plaisir que votre présent me fait.

J'espère que je serai libéré, grâce à cette généreuse sympathie, que beaucoup me té-

1. Francis H. Bigelow, de Cambridge, Mass.

moignent, mais je conserverai toujours jalousement votre livre comme je fais de tous les autres et de toute ma correspondance. S'il faut que je meure pour un crime que je n'ai pas commis, j'enverrai toutes ces choses à mon père et à mes frères et sœurs pour qui ce sera une grande consolation.

25 Décembre 1922.  
Prison de Charlestown.

CHÈRE MADAME EVANS,

J'étais inquiet parce que je n'avais pas reçu vos lettres. Votre silence me faisait craindre quelque malheur. Je suis heureux de savoir, que ce silence n'était dû qu'à votre travail, à votre saint travail. Je vous souhaite le plus doux repos et que vos bonnes actions fassent le printemps dans votre vie, comme elles le font dans la vie des autres. J'ai presque fini de lire les premiers volumes de M. James.

Votre affectionné,

BARTOLO.

Décembre 1922.  
Prison de Charlestown.

CHER AMI BIGELOW,

Votre long silence est toujours rompu par la présence de la Vita Nuova. Aussi pendant

que j'essaie de penser à tous ceux qui m'ont écrit pour cette date conventionnelle, j'ai aussi pensé à vous et j'ai décidé de vous écrire.

Quand on a passé à travers une épreuve comme celle que je traverse, et quand, parmi tant de tristesses, on a eu la consolation d'une si vaste et si profonde solidarité ; quand on a un principe, — liberté — et que l'on a, avec soi, tous ceux qui croient à la liberté et contre soi tous les tenants de la tyrannie — car l'humanité est ainsi divisée en deux légions — on aime comme soi-même ceux qui aident à soutenir la bonne cause. Vous avez prouvé que vous étiez un homme de bonne volonté. C'est pourquoi en cette heure affreuse et tragique je vous envoie l'assurance de ma foi et de ma reconnaissance.

14 Avril 1923.  
Prison de Charlestown.

CHÈRE CAMARADE BLACKWELL,<sup>1</sup>

... Le grand mal que le fascisme a fait, ou a révélé, c'est la bassesse morale dans laquelle nous sommes tombés après la guerre et la surexcitation révolutionnaire des dernières années. C'est une invraisemblable insulte faite à la liberté, à la vie, à la dignité d'êtres humains par d'autres êtres humains. Et c'est humiliant,

1. Alice Stone Blackwel, de Boston.

quand on sait que tous les hommes bons ou mauvais font partie de la même humanité, de penser que toutes les infamies commises n'ont pas provoqué dans la foule une réaction naturelle de révolte d'horreur et de dégoût. Il est humiliant pour des hommes de penser à la possibilité d'une telle férocité et d'une telle lâcheté. Il est humiliant de penser que des hommes qui, sans aucun scrupule intellectuel ou moral, n'ont pris le pouvoir que parce qu'ils ont saisi le bon moment pour terroriser les bourgeoisies, puissent avoir l'approbation — par une aberration momentanée, mais n'importe — d'un nombre suffisant pour pouvoir imposer leur tyrannie au pays. C'est pourquoi le seul recours que nous puissions espérer ou invoquer est un recours tout moral ; la re—valorisation de la liberté et de la dignité humaine. Il faut obtenir la condamnation du fascisme non pas seulement comme fait économique, mais surtout comme un phénomène criminel, l'exploitation d'une poussée purulente qui s'est formée et a mûri dans le corps malade de l'organisme social.

Il y en a, parmi ceux que l'on appelle révolutionnaires, qui disent que les fascistes nous enseignent la manière dont il faut s'y prendre, et ils ont l'intention de s'inspirer des méthodes fascistes en les exaspérant.

C'est le grand danger, le danger de demain, après que le fascisme sera tombé, soit à cause de dissensions intérieures, soit après attaque de l'extérieur. Nous pourrions avoir alors une

période de violences insensées, de stériles vendettas, qui épuiserait en petits épisodes sanglants l'énergie qui serait mieux employée à transformer radicalement la société, afin que des horreurs pareilles deviennent impossibles.

Les méthodes fascistes peuvent être bonnes pour celui qui veut devenir un tyran. Elles sont certainement mauvaises pour celui qui veut faire « opéra » de libérateur, pour celui qui veut élever toute l'humanité à la dignité de la liberté et de la conscience.

Nous restons, ce que nous avons toujours été, partisans de la liberté, de toute la liberté.

J'espère que vous accepterez ma mauvaise traduction des paroles de Malatesta. Ce sont les paroles d'un des cerveaux les plus cultivés, les plus courageux et les plus puissants que jamais fils de la femme ait eu à travers toute l'histoire, c'est aussi un cœur magnanime.

6 Mai 1923.  
Prison de Charlestown.

CHÈRE CAMARADE HILLSMITH<sup>1</sup>,

Les raisons de mon retard sont nombreuses, mais il y en a deux principales. Je pensais être jugé le 30 avril, et alors j'ai beaucoup travaillé

1. M<sup>me</sup> Elsie Hillsmith, Ragged Hill Farm. South Danbury N. H.

pour notre hebdomadaire qui, je suis heureux de le dire, gagne beaucoup de nouveaux lecteurs et devient meilleur<sup>1</sup>. La seconde raison, et la plus sérieuse, c'est que vos deux lettres sont en profonde contradiction avec mes opinions personnelles, ma foi, mes critères, mes principes. Elles ont provoqué toutes mes réactions d'Italien et de partisan — ma passion. Aussi j'ai décidé d'attendre que le calme et la sérénité soient revenus avant de vous répondre.

La perfection coûte cher et est pénible à atteindre. J'ai plus souffert pour devenir conscient que pour affronter mes juges. Je suis un polémiste amer, un théoricien sans pitié et je sais comment éveiller l'angoisse chez les autres. Avec mes lettres sur le « Syndicalisme », je fais actuellement de la peine à beaucoup de gens. Le camarade même à qui ces lettres sont dédiées m'a écrit « votre opinion sur le syndicalisme est injuste ». Mais il ne donne ni un fait, ni un argument pour prouver son assertion — tandis que un de nos camarades les plus intelligents et les plus instruits, dans un article : « Ce que nous devons attendre d'un autre Congrès Anarchiste », a prouvé par beaucoup de faits la vérité de mes affirmations — il a même dit ce que je pense écrire dans ma quatrième et dernière lettre sur le sujet.

1. Vanzetti écrivait souvent pour un hebdomadaire anarchiste, *l'Adunata dei Refrattari*, publié dans la cité de New-York.

Sûrement ce que j'écris vous troublera et vous fera souffrir. Mais préféreriez-vous que je ne sois pas sincère ? Être sincère est mon seul devoir envers moi-même, envers mes camarades et ma Cause. Mais c'est aussi le seul moyen que j'ai de ne pas payer votre amitié, vos bienfaits et votre franchise avec des faux semblants et de la vilénie.

Naturellement nous autres, anarchistes, nous le sommes parce que nous n'avons pas les mêmes opinions que ceux qui ne sont pas anarchistes. Tous les ennemis des travailleurs et de l'émancipation des hommes parlent aux masses pour nous calomnier, et pour les garder sous leur exploitation, alors ils leur disent de ne pas se laisser influencer par de fausses doctrines. Les mauvais bergers qui mentent aux ouvriers et l'ignorance des masses, font que beaucoup d'amis sincères mais sans expérience, croient que nous, avant garde de la Révolution, nous sommes mystifiés par des mirages et par des doctrines qui ont été inoculées dans nos cerveaux par la propagande mal intentionnée d'intellectuels malhonnêtes, propagande aveuglément acceptée. En vérité, parmi nous il n'y a personne qui accepte aveuglément une propagande. Pourquoi ? Parce que nous, anarchistes, nous Pierre Kropotkine, M. Bakounine, E. Reclus, L. Galléani, P. Gori, E. Malatesta, sommes nés dans les palais des Princes, ou dans de bonnes maisons bourgeoises, et nous avons grandi à la cour de l'Empereur, nous avons été élevés dans les

meilleurs collègues, nous avons pensé les mêmes choses que nos ennemis de même condition, nous avons cru les mêmes choses, agi les mêmes actes.

Et nous humbles travailleurs anarchistes, qui avons grandi sans le secours de l'école, dans de pauvres maisons, surmenés et souffrants depuis notre naissance, nous avons fait et cru ce que nos ennemis faisaient et croyaient et nous avons vécu comme eux. Nous étions semblables à nos adversaires. C'est seulement par un incessant travail de l'esprit, une longue et terrible épreuve de conscience que nous sommes devenus différents comme nous le sommes. C'est-à-dire que nous avons analysé, condamné, répudié toutes les idées, croyances, critères que l'on nous avait inculqués depuis notre enfance jusqu'au jour où de nouvelles croyances ont commencé.

Je crois aussi que l'homme a la faculté de raisonner, mais qu'il peut l'exercer seulement sur ce qu'il perçoit et selon la manière dont il perçoit. On ne peut pas penser dans une langue qu'on ignore. C'est la cause de toutes les erreurs. Maintenant je vais vous dire en quoi mes idées diffèrent des vôtres. J'ai lu la Bible et j'en reconnais les mérites, mais je crois qu'elle est trop peu rationnelle pour pouvoir servir de base à notre travail et à notre espérance.

Non seulement je ne suis pas d'accord avec les idées d'ensemble et les critères que vous exprimez dans vos lettres, mais encore ils me paraissent se contredire entre eux, et de plus

vous laissez de côté beaucoup de phénomènes naturels et sociaux. Incomplet et faux.

C'est pourquoi je n'ai pas voulu commencer à discuter avec vous, avant de vous avoir écrit ces lignes d'explication, et avant d'avoir reçu une réponse aux questions suivantes :

Etes-vous pour ou contre les idées et les buts des anarchistes ?

Pour ou contre l'égalité de la propriété, des droits et des devoirs parmi les hommes ?

Pensez-vous que vous possédez, relativement et humainement parlant, la vérité et la raison totale ?

Si vous admettez que les hommes sont obligés à la violence pour soutenir la justice et l'injustice, approuvez-vous ceux qui emploient la violence contre la violence qui les oblige à être injustes et violents ?

Avez-vous jamais étudié Kropotkine, Bakounine, Reclus, Proudhon ou Tolstoï et comparé leurs doctrines avec celles des socialistes autoritaires ou libéraux ?...

*(Lettre inachevée).*

*Été 1923.*  
Prison de Charlestown.

MA CHÈRE AMIE MADAME EVANS,

J'ai reçu il y a quelques jours vos deux cartes qui m'ont rendu joyeux, la plus belle

me disait votre intention de m'envoyer quelques coquillages. J'ai attendu de les avoir reçus pour répondre à vos bonnes paroles et à vos actes encore meilleurs.

J'ai bien regardé vos cartes, surtout celle où l'on voit l'écume. Sa couleur a réjoui mes yeux et m'a donné une impression de fraîcheur. Je la fixerai sur le mur de ma chambre. Aujourd'hui j'ai reçu quatre autres cartes, dont trois sont des photographies de la ferme de notre camarade Hillsmith. Un bois d'érable, un vieux traîneau et un fort gaillard qui s'occupe de la ferme, et deux chevaux blancs attelés à une charrette sur laquelle est fixé un gros tonneau pour le sirop d'érable. La quatrième est plus rare une ferme russe et, sous un arbre, la famille qui prend son repas, non pas sur une table mais sur l'herbe ; un gentil tableau ! Vous dites que vous aimeriez bien que je travaille dans votre jardin. Moi aussi. Je ne suis pas un très habile jardinier, mais je pense que vous l'êtes, et si c'était possible vous verriez quel travailleur je suis et quel jardin je vous ferais avec vos conseils joints à quelques-unes de mes critiques. Vous sauriez aussi combien ce rude Bartolo a le cœur léger. En dépit de tout, je me sens encore enfant. J'aimerais jouer, chanter, faire des sottises. Mais vraiment la vague est rude en ce moment. Peut-être, grâce à tous les bons amis dont vous êtes le meilleur, peut-être atteindrons-nous tout de même la rive, un jour.

Été 1923.  
Prison de Charlestown.

CHÈRE MADAME EVANS,

Il y a tant de choses que je voudrais vous dire. Je voudrais vous parler de moi, de l'Italie, de ma famille, des camarades, et ainsi de suite pendant des centaines de pages. Mais je vous envoie mes meilleurs et mes plus affectueux sentiments. J'espère que vous allez bien, que l'Océan, le Soleil, le grand plein air vous donnent tous leurs trésors, comme vous les méritez.

Votre ami reconnaissant pour toujours,

BARTOLOMEO.

26 Août 1923.  
Prison de Charlestown.

MA CHÈRE AMIE <sup>1</sup>,

Votre « courrier spécial » d'hier midi m'est arrivé le même soir à l'heure habituelle. Très bien, je lirai le « Mind in the Making <sup>2</sup> » et je vous donnerai mon opinion. Merci pour cela

1. Adressé à M<sup>me</sup> Virginia Mac Mechan de Sharon Mass., qui donna à Vanzetti des leçons d'anglais pendant ses six années de prison.

2. La *Formation de l'intelligence* de James Harvey Robinson.

aussi. Aucun style ne m'est aussi agréable que celui qui est parfaitement simple. C'est à cause de cela que j'aime Reclus et Malatesta et que j'ai tant apprécié le premier volume de William James (je n'ai pas lu le second).

Comme je vous l'ai dit, j'ai reçu cinq de mes journaux. Trois numéros de « l'Assemblée des Réfractaires », imprimée à New-York toutes les semaines. Un autre est un numéro spécial, un manifeste en forme de journal publié en faveur des prisonniers politiques italiens, et le cinquième est « La Défense », imprimée à Paris par nos camarades, pour nous défendre Nick et moi. D'hier midi à ce matin très tôt, j'ai tout lu. Imaginez ce que ce serait pour un homme enseveli dans un marécage malsain et boueux, de voir tomber tout d'un coup ses chaînes, de marcher librement vers les sommets, de se baigner dans le courant primitif des eaux vivantes, et puis de marcher, entouré et inondé dans le soleil et dans le vent, toujours plus haut, de boire aux sources alpestres, d'atteindre les plus hauts sommets et de là, voir un immense horizon de terre, d'eau et de ciel. C'est à peu près ce que j'ai éprouvé en lisant ces journaux. Oh ! mon amie, l'anarchie est aussi belle pour moi qu'une femme, plus même, puisqu'elle renferme tout le reste et la femme et moi. Calme, sereine, honnête, virile, terrestre et céleste à la fois, austère, héroïque, sans peur, fatale, généreuse et implacable — tout cela et bien autre chose encore...

6 septembre 1923.  
Prison de Charlestown.

CHÈRE AMIE (Virginia Mac Mechan),

Hosannah ! Oui le temps m'a semblé long depuis que je n'avais pas reçu de lettres d'une amie dont je suis sûr, et ce silence m'attristait. Mais maintenant, tout en regrettant ce qui l'a causé, je suis heureux que vous ayiez fait justement ce que j'aurais aimé que vous fissiez en pareil cas.

Une joueuse de golf et de tennis être mon amie ! C'est une réconciliation du « diavolo » et de l'eau bénite ! Je n'aurais jamais cru qu'une chose pareille serait possible. Pazienza ! Il y a quelques années quand je pensais que le monde n'était qu'une réunion de fripons, je regardais ces joueurs avec mes yeux les plus sévères et les plus terribles. Mais maintenant que je sais la divine candeur de leur monde, eh bien, maintenant je les regarde d'un autre point de vue.

Savez-vous que je n'ai jamais oublié la joie de cette liberté vagabonde du travail et de la vie en plein air. Il y avait une guitare aussi et beaucoup de pipes et quand j'étais fatigué de mes efforts désespérés pour faire le ténor, je changeais pour ces tons mineurs, qui, dans le cas des valse font aussi : um papa, um papa... et ainsi de suite. Eh ! bien, sottise à part,

c'était la vie et j'ai appris là beaucoup de choses qu'on ne trouve pas dans les livres.

Aussi, merci pour les images que votre description me fait revoir. Le besoin d'errer est naturel je pense et n'est pas affaibli par le travail, mais au contraire renforcé. Toutes vos lettres me font penser combien la vie des hommes est aujourd'hui officielle, irrationnelle et dénuée de sens, et combien il y a peu de gens à le comprendre, même parmi ceux qui se croient à l'avant garde.

Quand vous êtes venue la dernière fois, je venais justement de traverser une des plus féroces réactions organiques contre la désintégration. Avez-vous lu « Mes Prisons », de Sylvio Pellico ? Si oui, vous savez par où il a passé. Les mêmes souffrances physique sont subies par tous, plus ou moins, suivant les constitutions et l'entourage. C'est ce que disent ceux qui survivent.

3 Octobre 1923.  
Prison de Charlestown.

CHÈRE MADAME JACK,

Il y a quelques jours nous avons reçu de vous, Nick et moi, un grand panier de belles pêches savoureuses, et un autre panier, hier soir.

Je me rappelle avoir reçu de vous d'autres fruits pendant la première enquête. Nick m'a

dit votre bonté à notre égard et d'autres m'en ont parlé aussi.

Un de mes bons amis m'a dit aussi, le printemps dernier, combien votre verger en fleurs était beau. Et maintenant, je profite du fruit de ces fleurs, c'est vraiment providentiel, d'autant plus que notre appétit n'est pas fameux et que la nourriture de la prison n'est pas excellente.

Ces fruits me rappellent aussi le jardin de mon père. A l'époque où j'étais là-bas cette variété de pêches était peu connue. Je me rappelle l'année où mon père planta le premier arbre de cette espèce dans notre jardin. J'ai mangé bien peu de ses fruits avant de partir. Alors, si vous pensez que vos fruits me font vivre, me rappellent l'endroit du monde que j'aime par dessus tout, et me prouvent, (en cette heure si sombre, qu'il n'y en a eu qu'une plus douloureuse dans ma vie, celle de la mort de ma mère) — votre sympathie et votre amitié, vous comprendrez combien j'apprécie votre présent. Mais vous m'en avez trop envoyé ! J'ai encore quelques fruits de la première corbeille, quoique, je l'avoue, j'en ai donné quelques-uns à de malheureux jeunes gens.

Aussi tout en vous demandant de ne pas m'en envoyer davantage je vous prie d'accepter mes chaleureux remerciements, mes souhaits et mes meilleurs sentiments.

4 Octobre 1923.  
Prison de Charlestown.

CHER MONSIEUR THOMPSON,<sup>1</sup>

Je ne peux m'empêcher de vous écrire quelques mots pour vous exprimer mon admiration et ma reconnaissance après la magistrale bataille que vous venez de livrer pour sauver ma vie et ma liberté (à quoi je tiens plus qu'à ma vie). Je n'ai pas voulu vous exprimer publiquement mes sentiments, à cause de ma situation actuelle, et à cause de la différence de condition sociale qu'il y a entre vous et moi. Malgré tout, je vous aurais félicité hier soir, si je n'avais été indigné par la malhonnette conduite des gardes du tribunal à l'égard d'une respectable dame qui est notre très généreuse amie.

Aujourd'hui, le frère d'un avocat de Boston m'a dit : « Mon frère dit que M. Thompson est l'avocat de Boston qui est le plus capable d'amener une affaire jusqu'à la cour suprême. »

Pour moi, je suis persuadé que si nous vous

1. M<sup>e</sup> William G. Thompson, du barreau de Boston, qui devint avocat de Vanzetti le 8 mars 1923, et qui essaya d'obtenir un nouveau jugement à cause des révélations que l'on avait eues après la condamnation, sur la malhonnêteté de quelques-uns des jurés. Lui et M. H. Herbert B. Ehrmann se chargèrent de toute la défense des deux hommes le 25 nov. 1924.

avons connu au début de cette ignoble affaire, nous serions libres maintenant.

Je vous prie, M. Thompson, d'excuser mon mauvais anglais et d'accepter toute ma gratitude.

15 Octobre 1923.  
Prison de Charlestown.

CHÈRE AMIE (VIRGINIA MAC MECHAN),

Aussitôt que je pourrai, je vous écrirai de nouveau et plus longuement. J'essaierai de vous faire voir ces deux périodes d'une manière plus claire et plus spontanée. En attendant, je vous demande de reconstituer tout cela comme vous pourrez. Ce soir, j'ai reçu une lettre de E. Debs qui me répond, plus quelques écrits de lui, plus son portrait. Il y a un beau fragment de son discours sur la « Liberty ». Je suis très touché et immodérément fier de sa lettre et des compliments qu'il me fait.

Maintenant il faut que je vous dise quelles sont les deux causes principales du pédantisme de mon style. L'une est une ignorance — qui n'a rien de bienheureux — du génie de votre langue et de son dictionnaire. L'autre est le fait que nous Italiens, avons une vieille phraséologie... que les événements historiques n'ont pas changée. A côté de cela, les mots d'origine grecque ou latine me sont familiers,

tandis que j'ignore presque tous ceux d'origine nordique qui forment presque tout votre langage. Il y a des gens ici qui sont étonnés de voir que je comprends les « grands mots », tandis que j'ignore le langage commun.

Mais je ferai de mon mieux pour comprendre ce langage et votre enseignement est providentiel. Je l'apprendrai et vous verrez les changements et les progrès de mon style. Et si jamais j'avais le temps d'écrire un roman ce serait magnifique.

Naturellement le style Voltaire est merveilleux. Je n'y arriverai jamais. Cependant, c'est le style d'un homme qui attaque une vieille injustice. Le style de Marat est le style d'un homme qui attaque les vieilles injustices, les nouvelles, et toutes celles qui sont possibles. Et c'est le style de Marat que je préférerais si je n'étais décidé à en avoir un de personnel. Quant aux vivants, je crois que le plus grand est Galléani — je connais un peu les principaux écrivains étrangers — ce sont des nains à côté de lui. Ce n'est pas seulement la conséquence de ses dons personnels, mais le résultat de ce fait que les « meilleures causes font les meilleurs hommes. »

Maintenant laissez-moi vous remercier de votre visite et acceptez mes souhaits et mes meilleurs sentiments.

Félicitations à votre mère, à vous, à Romolo, à la bonne et — pourquoi pas ? — à moi, puisque je vais de mieux en mieux.

*Fin de 1923.*  
Prison de Charlestown.

CAMARADE PETTYJOHN<sup>1</sup>,

J'apprécie tout ce que l'on fait pour le peuple ou pour la Révolution russes. Mais sûrement, Anna Louise Strong a tort de croire au progrès de cette révolution. Le gouvernement bolchevik est en train de céder au capitalisme international toutes les ressources naturelles de la Russie, terres, mines, forêts, pêcheries, sources de pétrole. Les ouvriers russes travailleront pour l'état et pour les compagnies étrangères. Ils sont dépouillés par la révolution de leurs moyens d'existence. Il est sûr que le retour du système capitaliste et l'infiltration de l'argent étranger ont amené une amélioration apparente et transitoire, mais qui sera payée avec usure. Cependant la révolution a fait et fait encore, malgré son échec, beaucoup de bien à ce pauvre monde, et les Bolcheviks ne sont pas coupables de tout les maux. C'est sûr. Mais c'est un vrai supplice que de parler de tout ceci dans une lettre. Ce n'est pas possible. Prenons un exemple : les coopératives. Dans une nation capitaliste, les coopératives d'ouvriers avec leur esprit socialiste et leurs buts révolutionnaire, sont intéressantes et on doit les aider car elles sont

1. Maude Pettyjohn of Dayton, Wash.

l'embryon d'un monde nouveau. Mais en Russie, maintenant qu'elle se remet, appuyée sur les forces conjuguées des autres gouvernements et du capital international comment l'esprit et les actes des coopératives pourraient-ils lutter contre ces forces prépondérantes, les battre et devenir un facteur historique prépondérant ? Kropotkin a essayé d'organiser et de ranimer les coopératives russes au début de la Révolution, quand il était possible d'amplifier leurs manifestations, mais il en a été empêché par le gouvernement.

J'ai reçu une lettre de notre K-D. il y a à peu près un mois. Oui, elle a eu une vie malheureuse, et maintenant elle est seule, pauvre, et malade. On dirait que Dieu se distrait en torturant ses meilleures créatures. Pour autant que j'en peux juger, la « justice divine », si elle existe, ne vaut pas mieux que la justice humaine. Mon cœur se révolte et saigne en pensant à ces choses...

Je vois que vous êtes convaincue de la vérité de la doctrine de la re-naissance, c'est peut-être vrai, et vous avez le droit d'y croire, ne serait-ce que pour vous consoler des angoisses de cette pauvre vie qui est la nôtre. Je sais seulement que je ne sais pas ; que je ne peux croire à aucune des croyances religieuses que mon esprit a examinées. Cependant je suis un grand mystique et je ne puis vivre sans une foi. Je peux me moquer de tout le mal, adorer tout le bien, accepter n'importe quelle destinée que les impondérables veulent bien

m'infliger. Tout en employant ma volonté et mon pouvoir à soutenir ce qui me semble juste...

*Hiver 1923.*  
Prison de Charlestown.

CHÈRE MADAME EVANS,

Quand l'heure pendant laquelle nous pouvons recevoir une visite est passée, il me semble que j'ai plus de choses à dire que je n'en ai dites, aussi il arrive que je pense longuement à ce qui n'a pas été dit. Il est sûr que les grandes causes de la révolution russe sont d'origine externe, d'autres ont des origines naturelles qui dépassent la puissance de l'homme, mais quelques-unes doivent être de la nature de tous ces actes humains qui constituent une révolution. Je crois, je suis presque sûr que l'on organise un immense sabotage contre le nouvel ordre. Maintenant la seule manière d'être victorieux est d'éliminer la cause des actes hostiles à la révolution. La confiance du peuple russe en un violent châtement exercé contre le reste du monde par une nouvelle force constitutionnelle est une folie qui mène à un abîme. Le meilleur résultat d'une révolution, je veux dire ce progrès intellectuel et moral que toute vraie révolution doit opérer, sera ainsi compromis.

Mais on peut dire ainsi beaucoup de choses.

et je sais que le travail du critique est toujours le plus facile : aussi je reviens au vieux refrain : Moralité. On appelle moral tout ce qui est favorable à la conservation de la vie, au bonheur de l'individu et de la race, et tout cela est appelé vertu et justice. C'est pourquoi je ne peux croire à ces philosophes, qui parlant de morale, parlent de catégories, de révélation, de principes abstraits, etc.

Pour moi, le sentiment moral vient des instincts les plus profonds de chaque être vivant. Je veux dire l'instinct de la conservation et du bonheur, qui aussitôt que l'intelligence intervient, fait naître un troisième instinct, l'amour de la race. Aussitôt qu'une créature intelligente commence une vie sociale, elle est obligée à des devoirs sociaux : de là, la notion de ce qui est juste et de ce qui est injuste, de ce qui est bon, et de ce qui est mauvais. C'est ainsi que nous pouvons dire que la morale, comme tout ce que fait l'homme, a été faite dans le but de conserver la vie et d'acquiescer le bonheur. C'est pourquoi celui qui a dit que la nature fondamentale de la morale ne change pas, a raison, et c'est pour cela que l'on rompt toute relation morale avec les choses ou les personnes dès que l'on ne croit plus à leur bonté et à leur justice. Et c'est pourquoi toute idée nouvelle qui marque un progrès a en elle une morale supérieure.

La parole de Kropotkine dans sa « Morale Anarchiste » : « Faites pour les autres ce que vous désireriez que les autres fissent pour

vous dans les mêmes circonstances, peut être la base de la morale. Naturellement, beaucoup de camarades l'ont critiquée, mais mon modeste moi le croit bien près de la raison. Rien de nouveau en cela, sauf une petite modification qui non seulement commande de ne pas faire les choses injustes, mais qui commande aussi de faire le bien. Et cela est un progrès. Toute personne normale doit en convenir.

Les troubles et les difficultés commencent quand la valeur morale des institutions actuelles, de notre contrat social, de nos coutumes, est mise en discussion. Et il y a encore plus de complications quand nous pensons aux détails de la vie, à ce qu'elle a de relatif ou d'absolu, parce que nous sommes tous des individus, et, ce qui est plus important, des créatures déterminées, conduites dans la vie par l'influence de notre vie personnelle au milieu d'un conflit perpétuel entre le cœur et l'esprit.

Mais nous avons des instincts pour nous conduire, et une intelligence qui les sert et après tout, une nature foncièrement uniforme. Ce serait assez si les hommes n'étaient susceptibles de dégénérescence dès qu'ils abandonnent leur naturelle manière de vivre. Nous sommes là en face d'un gigantesque problème ; ce n'est pas une lettre, mais un livre qui serait nécessaire pour le résoudre ou plutôt pour l'examiner.

Avant de finir, je me pose une question et j'y réponds. Qu'est-ce que le bien et qu'est-ce

que le mal ? Depuis les plus grands flambeaux jusqu'aux derniers vagabonds qui sont sur la terre, l'idée est « Tout ce qui m'aide est bon, tout le reste est mauvais. » C'est ce que Gorki disait à propos de la morale du sauvage « : Si je prends la femme de mon voisin, c'est bien, si mon voisin prend ma femme, c'est mal. » Pour être juste, il y a des tas de principes moraux qui sont abstraitement vrais mais qui sont faussés dans leur application.

L'anarchiste va plus loin et dit : « Tout ce qui m'aide sans blesser les autres est bon, tout ce qui aide les autres sans me blesser est bon aussi ; tout le reste est mauvais. Il rêve à sa liberté dans la liberté de tous, à son bonheur dans le bonheur de tous, à son bien-être dans le bien-être universel. Je suis avec lui.

Bon, je vois que j'ai été très incomplet et très inexact, mais je n'ai pas de prétentions. Tout cela vient de mon désir de dire ce que je pense et de m'exercer à parler anglais. J'ai commencé à lire la Bible !

*Hiver 1923.*  
Prison de Charlestown.

CHÈRE MADAME EVANS,

Dans mon idée, les malheurs humains causés par les fautes humaines, ne sont pas dûs tellement au manque de sens moral qu'à la mau-

vaise application qu'on en fait. Le sentiment de la justice, faussé, peut devenir une source d'injustices.

Les croisades, par exemple, ont été rendues possibles par l'exploitation du sentiment religieux et de l'amour de la liberté qui est propre aux individus et aux collectivités. Parmi les humbles instruments de l'Inquisition, beaucoup croyaient être justes envers leurs victimes, torturant les corps pour sauver les âmes.

Même aujourd'hui, il y a des gens parmi les simples pour justifier le châtement comme nécessaire pour arrêter les crimes. Parmi les gens soi-disant cultivés, il en est pour afficher cette opinion, mais ils ne sont pas de bonne foi. Ce sujet est infini et me donne envie d'écrire quelque chose. Votre idée du gouvernement est celle de tous les braves gens qui ont la foi. Je suis pour les villes libres directement administrées par les citoyens.

Après avoir lu beaucoup de critiques des gouvernements, les œuvres de Spencer, de Stirner, Kropotkin, Reclus, Bovio et bien d'autres, j'ai très envie de lire les critiques qui ont été faites par les philosophes anciens, Grecs ou Romains ou Chinois. Mais après avoir beaucoup réfléchi, je crois que leurs critiques ne doivent pas beaucoup différer de celles d'aujourd'hui.

Hier soir j'ai lu un chapitre de la Psychologie de William James. J'ai vu tout de suite que j'avais affaire à quelqu'un de réellement

grand. Il parle avec simplicité, comme Reclus et les autres. J'apprendrai beaucoup en le lisant. Je sens en moi comme une fièvre d'apprendre.

M. A. Brisbane toujours m'inquiète. Il y a quelque temps, j'ai lu dans un livre de culture physique, que être assis était une habitude malsaine et que plus on se tenait debout et mieux cela valait. Comme je veux me bien porter j'ai mis cet avis en pratique. Mais aujourd'hui M. Brisbane me dit que plus on vit couché, mieux cela vaut. Aussi je ne sais plus maintenant ce qu'il faut que je fasse pour me bien porter. Jusqu'à maintenant j'avais l'habitude de lire debout, souvent appuyé au mur comme un éléphant, à partir de maintenant, peut-être m'assiérai-je. Naturellement, le meilleur moyen d'empêcher un homme d'être malade, c'est de le tuer pendant qu'il se porte bien.

2 Décembre 1923.  
Prison de Charlestown.

MON CHER BRINIS,

Voilà bien longtemps que j'ai envie de vous écrire, mais beaucoup de petites choses ont jusqu'à maintenant détourné mon attention. Aussi j'espère que vous me pardonneriez mon long silence. J'ai reçu vos lettres et plus tard

les deux belles cartes postales qui m'ont fait grand plaisir.

Je suis heureux de vous dire que j'ai rapporté une bonne impression de la dernière audience, et surtout de M. Thompson et de M. Hamilton. M. Thompson a une intelligence vive et pénétrante, une merveilleuse éloquence. En peu de mots il a détruit toute cette sophistique compliquée, tous ces enchevêtrements qui font que la vérité paraît mensonge et le mensonge vérité, et que M. Katzmann et son digne successeur, M. Williams avaient édifiés. Au moins j'ai eu la satisfaction morale de voir tous ces fabricateurs démasqués et appelés menteurs, comme ils le méritent. Aussitôt que j'ai vu MM. Thompson et Hill au travail et la différence qu'il y avait entre eux et les autres, j'ai réalisé la principale raison de notre condamnation. M. Katzmann, aidé par Thayer, peut toujours, quand il lui plaît, dans une affaire de cette nature, tromper douze braves gens des Comtés de Norfolk ou de Plymouth et les amener à trouver coupable un innocent — si parmi ses défenseurs, ce dernier n'a pas des hommes qui n'ont pas peur et qui sont capables d'analyser les mensonges et le peu de solidité de l'enquête pour les faire voir aux jurés. Si nous avions eu M. Thompson lors du premier jugement, il y a longtemps que nous aurions pris le large. Et j'espère que, de quelque manière que cette farce finisse, cette amère expérience n'aura pas été vécue en vain.

M. Hamilton semble être compétent. Il a découvert qu'une des photographies officielles était un peu plus petite que les autres et que une autre série de photographies avait été prise dans une lumière très oblique de sorte que l'ombre noire et étroite du côté opposé pouvait très bien être prise pour une déchirure. M. Hamilton est sûr de ses affirmations et de ses mesures et il nous a fortement parlé de confiance et de victoire.

Mais de tout cela, M. Thayer peut user indiscrètement à cause de son pouvoir discrétionnaire, et il peut répondre ce qu'il veut. Aussi nous ne pouvons pas garder un optimisme excessif, après la conduite de cet homme pendant les deux jugements...

Je n'aime pas rabaisser un homme, et je serais plus que content, heureux, si Thayer, agissant loyalement, m'obligeait à changer d'opinion. Mais jusqu'à présent je n'ai pas eu de raisons de le faire.

Je vais très bien et je suis fort. Je travaille dehors, je lis, j'écris et j'étudie comme toujours. Je chante aussi.

J'ai vu beaucoup d'amis et je leur ai parlé, je suis confiant et décidé à vaincre.

Aussi, mes amis, soyez joyeux et gardez courage. J'aime ceux qui sont courageux — ceux qui savent bannir les idées sombres et tristes. Savoir que mes amis et ceux que j'aime sont braves est la pensée la plus douce à mon âme.

Tous mes cordiaux sentiments à mes amis

et à leur famille — aux gens de Plymouth. Baisers pour les petits et tout un wagon de bonnes pensées pour vous tous.

De tout cœur à vous.

7 Janvier 1924.  
Prison de Charlestown.

CHÈRE CAMARADE BLACKWELL,

Votre première lettre de 1924 m'a apporté fierté et bonheur. Merci et bonne santé et victoire pour vous, pour tout 1924 et pour beaucoup d'autres années, car vous méritez la vie et sa bonté et nous avons besoin de vous. Quand vous parlez de Mazzini vous étincelez de vie. Je suis fier d'être né dans le pays où il est né. La nature ne connaît pas les frontières artificielles et les divisions qui ont été faites par la stupidité et l'avidité des hommes. La nature confère ses dons librement à toutes les créatures. Même en intelligence les hommes se valent. Mais les humbles sont tenus dans l'ignorance des vertus des autres peuples et sont empoisonnés d'absurde orgueil par ceux qui spéculent sur le patriotisme. Nous enfants du cœur, citoyens et membres de toutes les nations et de la Race — nous devons travailler pour éclairer les plus humbles unités de la Race. Les frontières tomberont...

Je vous suis très reconnaissant de la belle carte postale. Je ne suis jamais las de la re-

garder. Elle me rappelle mon pays natal. Le vieux berger à cheveux blancs me fait penser à mon grand-père. Il lui ressemblait. Et à chaque fois que je regarde ce paysage mon cœur s'épanouit...

24 Janvier 1924.  
Prison de Charlestown.

CHÈRE CAMARADE BLACKWELL,

J'ai bien reçu votre lettre du 19. Après j'ai reçu une copie du pamphlet du notre chère amie Evans avec le commentaire que vous avez écrit sur Sacco et Vanzetti et pour lequel je vous remercie beaucoup. Tous les mots de votre récit sont vrais. Cela sonne amer, parce que c'est amer, et nous devons nous comporter héroïquement avec la Vérité, seule Libératrice. Je ne me rappelle pas si j'ai écrit que je me rappelle l'époque où les patrons avaient l'habitude de cracher sur les pieds de ceux qui cherchaient du travail. C'était le temps où il fallait se présenter chemise déboutonnée, parce qu'on voulait voir comment vous étiez, on voulait voir le poil sur la poitrine de l'ouvrier et bien me valut d'être un Latin à la poitrine poilue. Ils vous disaient « vous êtes trop petit, vous êtes trop vieux... » C'est ainsi que les choses deviennent plus mauvaises au lieu de devenir meilleures. On fait croire aux sots que le feu détruit. Le feu purifie et représente la vie — il ne détruit pas.

J'écris une lettre au juge Thayer. La première partie qui a trait au premier jugement est prête en Anglais et en Italien. C'est écrit pour le monde. La seconde partie se rapportera au jugement de Dedham. Elle paraîtra vulgaire et sacrilège parce que elle exprime la vérité qui doit être exprimée entièrement pour être elle-même. Peu m'importe, je dédaigne la vulgarité de la prudence et je juge profane la sainteté officielle dont la malédiction a pesé sur les siècles passés et qui est la condamnation à mort de l'humanité. S'il y a encore de la vie et si quelque chose de bon subsiste encore, c'est en dépit de ces soi-disant prudence et sainteté. Et je ne crains pas les conséquences de ce que je dis. Je suis dans leurs mains — ils peuvent me crucifier si cela les arrange. C'est dans les conditions où je suis que je choisis mon terrain et que je prends mes responsabilités — pour si épouvantables qu'elles soient.

Chaque phrase de ma lettre est une hache ou une massue, quand ce n'est pas une épée, mais elle exprime toujours la vérité. Il semble que ce soit ma destinée de lutter toujours contre les torts, les erreurs, les injustices, les demi-vérités plus fatales que l'erreur complète.

Un jour, un de mes amis, anarchiste-syndicaliste m'écrivit une lettre sur l'anarchie et sur le syndicalisme. De là mes essais sous forme épistolaire sur les Syndicats et le Syndicalisme. Sept lettres sur le sujet sont déjà

publiées. Trois ou quatre seront écrites pour conclure l'argumentation. Mon ami a été ébranlé, son cœur a été déchiré — écris, écris, je pense à tes idées et quand tu viendras nous nous battons. Et mes camarades aussi ont dit : « Écris, écris, en dépit de tout ce qui a été dit, les syndicalistes n'ont pas encore dit ce qu'ils sont et beaucoup de ceux qui s'appellent anarchistes ne savent pas ce que le mot anarchie veut dire ». Mais croyez-moi, camarade Blackwell, ce n'est que l'amitié qui remue mes lèvres — qui me fait parler.

Lénine est mort. Je suis convaincu, que, sans le vouloir il a ruiné la révolution russe. Il a tué et emprisonné beaucoup de mes camarades. Et cependant il a beaucoup souffert, travaillé héroïquement pour ce qu'il croyait être le bien et la vérité et j'ai senti mes yeux pleins de larmes en lisant le récit de sa mort et de ses funérailles. Quant aux scribes prostitués du système capitaliste, qui faussent et dénaturent les faits et la vérité, qui jettent la boue de leur âme misérable sur la pureté de mon grand adversaire, je ne peux que rugir avec un geste muet tout mon dégoût et tout mon mépris pour eux.

Maintenant je m'arrête parce que je veux écrire à ma sœur ce soir.

27 Février 1924.  
Prison de Charlestown.

CHÈRE CAMARADE BLACKWELL,

Votre lettre du 23 m'est arrivée. Vous avez raison. Il est inutile que j'attende aucun bon résultat de cette lettre au juge. Je n'ai jamais attendu de lui autre chose que, quelques dix milles volts divisés en petites doses, quelques mètres de planche de mauvaise qualité et un trou de quatre pieds sur sept et huit.

J'essaie en vain de penser à lui avec sympathie et de juger ses actes avec le plus de compréhension possible, il n'y a que moi et moi seul qui le vois comme un petit tyran orgueilleux et borné, se croyant juste et croyant nécessaire et bonne sa fonction sociale qui est si évidemment injuste et inutile. C'est un bigot, donc il est cruel. Au temps de notre arrestation et de notre jugement, ses pairs voyaient rouge et lui voyait plus rouge encore que ses pairs. Il était prêt à nous exécuter, même avant le jugement, car il hait à mort tout ce qui est subversif et il croit qu'il est devenu juge à la Cour suprême pour nous avoir éliminé par la voie légale. Car il sait que les serviteurs du capital sont toujours récompensés par leurs patrons quand ils ont crucifié quelque cœur rebelle ou aimant.

Je ne sais pas si sa conduite pendant le procès

a été déterminée par ses préjugés, sa haine ou son ignorance ou s'il nous a consciemment assassinés en forgeant des détails faux, en simulant et en jouant un double jeu, etc. Je sais qu'il l'a fait. Je sais que maintenant il préférerait ne pas nous accorder un nouveau jugement, bien qu'il ne puisse pas faire autrement. Et c'est pourquoi il tarde tant à répondre.

Et, si j'ai tort ; si, d'après son propre standard, il est juste, s'il a le désir d'être juste (jusqu'à présent il est très injuste), dans ce cas il peut être blessé par ma lettre mais aussi, éclairé. Et s'il n'est pas capable de pardonner l'âpreté défensive d'un homme à qui il a fait un tort infini, alors, je ne voudrais pas même soumettre un moineau à son arbitre. Une lutte séculaire contre toutes les formes de l'exploitation, de l'oppression et de la fraude nous apprend que « le loup mange celui qui se rend semblable au mouton ».

Je crois, sans en être sûr, qu'il n'y a pas de pamphlet en italien qui traite avec détails de l'affaire. C'est la seconde cause de ma lettre, et la troisième raison est de dire ce que personne autre que moi ne peut dire — le silence serait lâche — et de traiter l'affaire selon mes critères propres. Cela peut me nuire, mais aidera la Cause. D'ailleurs si cela amène une condamnation à mort, j'aime mieux être brûlé une fois pour toutes — et je sais que ceux qui sont en haut de l'échelle, sur le dos et sur la tête des esclaves, sont contre moi...

Il n'y a nul esprit de sacrifice dans ce que je

fais. Je constate simplement que je suis dans des mains impitoyables, et je fais de mon mieux pour dire à mon ennemi qu'il a tort. Dans un sens cela aide la Cause. La grande, pas la petite. Mon seul espoir est dans la solidarité des amis, des camarades et des travailleurs.

Après avoir dépensé 200.000 dollars, nous sommes encore au commencement. Le travail des hommes de loi est inutile devant la loi.

Tout cela n'a été utile que parce que les faits ont été apportés devant le jugement du Peuple qui en a pris conscience. C'est pourquoi nous ne sommes pas rôtis, Nick et moi.

L'Autorité, le Pouvoir, les Privilèges ne dureraient pas un jour sur la terre si ceux qui les possèdent et ceux qui se prostituent à eux, ne réprimaient sans merci et sans recours tous les efforts des rebelles vers la liberté.

J'ai horreur de la violence inutile. Je donnerais mon sang pour éviter l'effusion du sang, mais ni les abîmes, ni la terre, ni les cieux n'ont une loi qui condamne la légitime défense. Toutes les femmes ne sont pas résignées à mettre au monde un criminel, un idiot ou un lâche de plus. Et il y a encore des hommes. Et si on nous oblige à la tragédie, qui sait, qui sait si parler maintenant n'est pas mon devoir ?

Le champion de la vie et de la liberté ne doit pas plier devant la mort. La lutte pour la liberté entre l'opresseur et l'opprimé continuera après la vie, après la tombe. Je sais ce qu'ils ont fait et ce qu'ils font tous les jours, à moi et à des

centaines de cœurs aimants et révoltés. Et je sais qu'ils sont et qu'ils seront toujours prêts à agir contre nous. Je sais les millions de jeunes gens qu'ils ont tué, les vierges qu'ils ont frappées au cœur, les millions de femmes dont ils ont fait des veuves, les millions de bâtards qu'ils ont laissés aux miasmes du taudis ou qu'ils ont élevés pour le fratricide. Je sais les vieux parents qu'ils ont tués en leur brisant le cœur, et tous les enfants qu'ils ont fait et qu'ils font mourir de faim, et les hôpitaux et les maisons de fous pleins de leurs victimes, et les jeunes criminels, victimes irresponsables et presque obligés au crime, qu'ils exécutent sans pitié ou qu'ils enterrent vivants. Ils n'ont jamais eu de pitié pour nos enfants, nos femmes, nos chers vieux parents, et ils n'en auront jamais.

La douleur de leurs victimes torture ma chair et mon esprit. Pour ce qui est de moi je leur pardonnerais, mais je ne le peux pas, car je serais traître à ma race. Jusqu'à ce que aucun homme ne soit plus exploité ou opprimé par un autre homme, nous n'abaisserons pas l'étendard de la liberté.

Ne sont-ils pas prêts à faire pour nos camarades ce qu'ils font pour nous ? Ne sont-ils pas plus décidés que jamais à broyer le travailleur pour avoir plus d'or ? Ne préparent-ils pas une plus grande guerre ?

Je crierai vengeance — je peux vous dire que je mourrais heureux de la main du bourreau si je savais que je serais vengé. Je veux dire « œil pour œil, dent pour dent », et plus, puisque, pour

vaincre, il faut que, pour chacun de nous, tombent cent de nos ennemis.

La seule vengeance qui m'apaiserait c'est l'avènement de la liberté, la grande délivrance qui profiterait à mes amis et aussi à mes ennemis. Tous. Mais jusque-là, la lutte continue, jusqu'à la lutte corps à corps ; jusque-là, la lutte est notre droit, notre devoir inéluctable. Car, c'est l'un ou l'autre. Ou nous devons continuer et vaincre, ou nous devons demander un armistice. Et qui nous l'accordera ? Puisque l'ennemi n'a ni pitié, ni scrupules, lui demander grâce c'est l'encourager à massacrer nos camarades, lui accorder l'immunité pour ses crimes contre nous ; ce serait un matricide.

Plus je vis, plus je souffre, plus j'apprends, plus je suis disposé à pardonner, à être généreux, plus je crois que la violence en tant que violence, ne peut pas résoudre le problème de la vie. Et plus j'aime et plus j'apprends que « le droit de tous à la violence ne va pas d'accord avec la liberté, mais il commence quand la liberté finit ». L'esclave a le droit et le devoir de se révolter contre son maître. Mon but suprême, le but de l'Anarchiste est « éliminer complètement la violence des relations humaines ». Pour que ce soit possible, il faut obtenir la justice et la liberté. Ce que nous avons maintenant en est le contraire, parce que à travers toutes sortes d'erreurs, des hommes sont devenus des tyrans et des fraudeurs, des exploités d'autres hommes croyant gagner par là, le bien-être pour eux, pour leur famille, pour leur caste. Entre la

tyrannie et la servitude nous avons perdu notre capacité d'êtres libres et nous faisons notre vie à jamais misérable, nous détruisant nous-mêmes.

Puisque « la liberté seule ou la lutte pour la liberté peuvent être l'école de la liberté » et puisque ma défense est ma défense propre et celle de ma race, pourquoi n'userai-je pas de la vérité pour me défendre ? Il m'est infiniment doux — conscience de ma supériorité, de ma droiture, — de savoir que je peux juger, et que l'avenir s'inclinera devant moi, le condamné et maudira mes juges.

Eh bien, voilà que j'ai dit beaucoup de choses, et des choses que je crois vraies. Mais il y a sûrement dans ce que je dis quelques erreurs, qui possède la vérité absolue ou absolument relative ? Ainsi votre point de vue peut être juste, et je sais d'ailleurs que vous parlez uniquement dans mon intérêt.

La sagesse ne comprend pas seulement l'intelligence, mais aussi quelques autres facultés, parmi lesquelles la discrimination et le sens de la mesure sont éminents. Je vais essayer d'être sage !!! Je vais réfléchir et réfléchir à tout cela.

Ce mois-ci je n'ai pas eu de visites et peu de courrier. J'ai attendu en vain M. Moore et compagnie. M<sup>me</sup> Evans et M<sup>me</sup> V. Mac Méchan... Tout de même, quelquefois, dans ma solitude, je me dis que le monde oublie peu à peu ce fils qu'il a et qui est enterré vivant. Mais je porterai ma croix. Il y a ceux qui ne m'oublieront jamais...

P. S. — Je commence à étudier l'arithmétique et je trouve que mon esprit travaille selon la même méthode. Un esprit mathématique alors ? Je le demande, puisque depuis 47 ans personne d'autre ne s'en est aperçu et le seul qui l'a vu craint de me faire du tort.

4 Mai 1924.  
Prison de Charlestown.

CHÈRE CAMARADE BLACKWELL

Merci pour vos compliments. Je vais tâcher de les mériter toujours davantage, je les ai communiqués à mon professeur. Et merci pour les chutes du Niagara — et pour votre foi en la destinée humaine.

La chute a transporté dans ma cellule une idée de l'immense terreur sacrée qu'inspire la Nature et a fait résonner un écho dans mon âme ; et votre foi nourrit ma foi — maintenant que l'huile de la vie est loin de ma lampe...

1<sup>er</sup> Juin 1924.  
Prison de Charlestown.

CHÈRE CAMARADE BLACKWELL,

Je vous demande pardon d'avoir tardé si longtemps à vous écrire.

J'ai lu la revue sur Mexico, et je voudrais

vous dire bien des choses. Mais je ne peux pas le faire maintenant parce que je suis fatigué, que je n'ai pas beaucoup de temps, car il est tard et j'ai deux autres lettres à écrire. Mais je vous écrirai bientôt longuement.

Très probablement je commencerai à jeûner demain, de manière à obtenir du juge une réponse définitive aussi vite que possible. Je ne veux pas que cette nouvelle vous fasse souffrir. J'ai mes raisons, j'ai profondément réfléchi. Je peux jeûner sans souffrir et je vous assure que je suis calme et maître de moi.

Dans ma prochaine lettre je vous dirai les raisons de mon acte. Je vais très bien et j'espère que vous allez bien aussi, de même que votre cousine et tous les braves gens.

4 Juin 1924.  
Prison de Charlestown.

CHÈRE CAMARADE BLACKWELL,

Comme j'ai maintenant du temps libre, je vais vous écrire et essayer de vous dire un peu de tout ce que je pense au sujet de beaucoup de choses. Comme toujours, je vais grommeler.

J'ai lu le plus important article sur Mexico et je l'ai lu avec tout le sérieux, l'attention, toutes les facultés d'analyse que je possède. J'aime ce qui est écrit par le Mexicain et je n'aime pas ce qui est écrit par l'Américain. Je préfère « l'Émancipation réelle des Mexicains » par un auteur

mexicain, parce que c'est plus sincère et plus près de la vérité. Je le préfère à ce que dit l'auteur américain. Cette publication est faite pour la propagande communiste, dans le but d'arriver à la prise du pouvoir et de gagner la sympathie des Américains d'esprit large, à la cause communiste au Mexique...

Cette manière de fausser la vérité n'est pas bonne pour le peuple, elle ne fait pas son éducation, ne forme pas son caractère et sa conscience. Elle sert simplement à préparer des sacrifices sanglants, à faire tomber le peuple d'une tyrannie sous une autre.

Les communistes veulent la puissance, et cela explique tout : la ruine de la révolution. Mais pour en revenir à Mexico et au « Survey Graphic », dans l'ensemble je reste optimiste. L'humanité fait sortir quelquefois le bien du mal et le mal du bien. Et sûrement cette revue contient des parties de bonne foi, de bonne volonté, et des portions de vérité, j'y ai vu une chose importante. C'est que, à travers cette terrible besogne, les Mexicains gagnent la confiance en eux et apprennent à se suffire. Car j'avais laissé ce peuple que j'aime tant<sup>1</sup>, en emportant un doute comme une épine dans mon cœur. Je pensais : le Mexique dépendra des États-Unis, donc, une émancipation réelle ne sera possible pour lui que quand l'actuel régime américain sera détruit et réduit en cendres

1. Vanzetti était allé à Mexico en 1917 et 1918 pour éviter la mobilisation.

et cela demandera un terrible turbin, car les États-Unis sont la forteresse, comme ils seront le dernier asile et enfin le tombeau de la Capitalisation. Pauvres Mexicains.

Mais maintenant je sais que le Mexique devient capable de se suffire. Non pas par les mérites des seuls révolutionnaires, comme ils le croient, ni par la volonté de cette providence, le gouvernement Obregon, comme les manitous socialistes veulent qu'on le croie. — Non, le Mexique devient tel, parce que c'est dans sa nature, parce que c'est le but vers lequel tendent tous les individus et toutes les collectivités.

20 Juillet 1924.  
Prison de Charlestown.

CHÈRE AMIE MADAME JACK,

Je vous supplie d'être forte et de bravement résister au chagrin. Quand on essaie d'apprécier ce désagréable incident — on voit clairement qu'il ne peut pas être blessant, parce que il est causé par la souffrance et non par l'ingratitude ou par des sentiments ou des pensées hostiles<sup>1</sup>. Et, Seigneur ! combien le pauvre Nick mérite d'indulgence et de sympathie même dans ses erreurs. Etre prisonnier est pour un amant un

1. Sacco avait refusé de voir M<sup>me</sup> Jack. Il était, pour un moment, hostile à ses « philanthropiques amis ». Pus tard, il s'excusa.

martyre indicible — c'est pourquoi on doit comprendre certains mots et certains actes et les excuser, car dans un cas pareil, ils indiquent souvent le contraire de ce qu'ils semblent révéler. J'espère que, à mesure que les chaleurs passeront, Nick se sentira mieux et il reprendra son attitude de sympathie pour vous et pour ceux qui le méritent si bien.

Non, ce qu'il croit n'est pas vrai, mais c'est justifié par les apparences et par les résultats. Pourtant, il est certainement réconforté par l'affection de ses amis, même s'il semble ne pas la sentir et ne pas s'en apercevoir.

Quant à l'affaire, je préfère ne pas en parler, car malgré tout le bien que je pourrais en dire — je suis fatigué et dégoûté. Mais je veux gagner, soldat de la Liberté, je gagnerai ou je mourrai.

P.-S. — Chère amie, celui qui s'humilie s'élève. Dans un certain sens je comprends vos sentiments, — mais quel est celui qui doit être le plus compréhensif et le plus reconnaissant ? Celui qui a toujours reçu ou vous qui avez toujours donné ? Lequel des deux vaut le mieux ? Vivre toujours entouré du confort matériel comporte sa punition, car cela affaiblit — mais ce n'est pas un démerite pour celui qui n'en a jamais abusé — et il est vrai que vous n'en avez jamais abusé — Tandis que être riche et être pour la liberté des autres, c'est le plus grand des mérites, car ayant la fortune, on peut avoir une liberté excessive. Honneur à vous — tandis que tant de pauvres sont esclaves d'eux-mêmes, ou forment la garde des privilèges et de la tyrannie — hon-

neur à vous qui êtes du parti de la Liberté.

Laissez-moi dire que nous ne devons pas seulement protester contre ce misérable régime qui nous est imposé. Nous devons le détruire. Détruire, annihiler tout le mal qu'il contient — pour rendre à la vie latente ses atomes pour de nouvelles manifestations...

15 Septembre 1924.  
Prison de Charlestown.

CHÈRE CAMARADE BLACKWELL,

Je vous ai écrit il y a à peu près deux semaines, et je n'ai pas encore de réponse. Je suis un peu inquiet de votre silence, car il peut signifier que vous êtes malade. Mais j'espère de tout mon cœur qu'il n'en est rien.

Je crois que Moore a abandonné la défense mais je n'en suis pas sûr. Si c'est vrai, c'est peut-être mieux pour nous. Mais je n'ai plus la permission d'envoyer ou de recevoir de correspondance. C'est une pénible obligation qui me prive des seules manifestations de vie dont je n'étais pas encore privé. Je ne sais pas la moindre chose sur l'affaire, sauf des bavardages qui ne comptent pas.

Je suis fatigué, fatigué, fatigué. Je me demande si continuer à vivre comme je le fais par amour de la vie, n'est pas pure lâcheté plutôt que sagesse ou héroïsme. Et dans ma conscience grandit l'idée d'une sanction morale : mourir et

tuer pour la liberté. Je suis prêt, et je puis me tromper, mais il est sûr que je ne mourrai pas comme un ver de terre ou comme un poulet.

Mon cœur est le tabernacle dans lequel vit ma mère, et c'était une courageuse femme. Si j'ai jamais une bonne heure je vous parlerai d'elle. Pas maintenant, maintenant, c'est impossible.

L'Italie verse des larmes de sang, saigne son meilleur sang. Les crimes des fascistes, celui qu'ils ont commis contre Matteoti vivant et contre Matteoti mort, ont précipité les événements, la Némésis historique.

Laissez-moi vous parler de l'Italie dont le destin m'intéresse plus que le mien propre.

... En gros, l'Italie est coupée en deux partis : fascisme et antifascisme. Mais la situation est plus compliquée, en réalité, qu'elle ne le paraît.

« L'opposition » est composée des Libéraux, Démocrates, Démon-socialistes, les trois différents partis socialistes, des Républicains, des Communistes et des Anarchistes, et des Populistes (catholiques).

Le fascisme a de son côté le Pape, le Roi, les financiers, les industriels et le capitalisme rural.

Les libéraux qui ont aidé à la formation du fascisme sont hésitants. Les Démocrates sont fermement antifascistes, les républicains sont hésitants et les anarchistes sont fermes ; mais les réformistes seraient prêt à trahir de nouveau si seulement Mussolini voulait avoir l'élégance de leur donner la moitié de l'assiette au beurre.

Mais il y a plus et pire : les socialistes effraient

les libéraux, les démocrates et les républicains, tandis qu'ils craignent les communistes qui les craignent et qui craignent les libéraux, les démocrates et les anarchistes. Et les anarchistes se méfient de tous les autres.

Regardons de l'autre côté : Le roi déteste le pape et le pape déteste le roi. Mais le danger commun a fait leur alliance. Le roi qui a l'armée et l'administration, déteste le fascisme de Mussolini, mais il doit le soutenir, sinon il finira dans le grand égoût de Rome. Mussolini et les plus intelligents de ses chefs de bande voudraient bien la paix et proposeraient bien à certains de leurs adversaires de partager l'assiette au beurre, mais la terrible condition du peuple, la violence journalière des bandits fascistes ne permettent aucune normalisation et Mussolini est pratiquement l'esclave des capitalistes qu'il a asservi, et obligé de suivre les flots de l'écume de son propre parti ; il faut qu'il obéisse sous peine de mort. Mussolini sera fatalement assassiné, plus probablement par ses amis que par ses ennemis. La Nemésis historique, cynique, comme il la mérite.

Et le peuple italien, les grandes masses des champs, la marine, la boutique, l'école ? Les plus humbles sont les meilleurs. Les masses a-politiques, qui rendent la vie possible, sont naturellement bien douées, relativement bonnes, entièrement bonnes dans tout ce qui survit en elles de primordial. Mais elles ont été diminuées, brutalisées, corrompues par des centaines d'années d'esclavage, de servilité, de travail abrutis-

sant, de vie sordide et de pauvreté, d'indicible souffrance, d'ignorance et pire que tout, par les honneurs. Mais, malgré toute cette honte et cette horreur, ce sont les seuls qui regardent les étoiles et non la boue. D'ailleurs, ils ne sont pas coupables. Les coupables sont l'Église, la monarchie, le capitalisme, le militarisme, la bureaucratie et les mauvais bergers, jaunes, roses, rouges, écarlates, démagogues et politiciens.

Le prolétariat politique est très homogène : mazzinien, démo-social, socialiste, communiste et anarchiste.

Les mazziniens et les anarchistes sont la meilleure race, et ils sont sûrement supérieurs aux masses grises, sans conscience et sans idéal, mais ils sont peu nombreux. Les autres ont été domestiqués par leurs leaders, « beaucoup de nourriture, peu de travail », mon ventre devient le centre du monde, sécurité d'abord, conquête graduelle, fatalisme historique et la cuirasse fasciste par-dessus tout.

Ajoutez qu'ils veulent le pouvoir, qu'ils sont serviles et embourgeoisés. Cependant ils ont pu livrer d'héroïques batailles, et seraient capables de grandes actions si seulement les vers voulaient bien manger tout vivants leurs leaders. Gigi Damiani a admirablement peint ces choses dans *Le Problème de la Liberté*.

Ainsi, la situation de l'Italie est équivoque, comique, mais, par-dessus tout, tragique. Et nul digne fils de bonne mère ne peut la considérer sans tristesse et sans angoisse. Il y a la mort partout, et pire que la mort. La tâche est

gigantesque et les hommes sont des nains et des pygmées.

Que sera l'avenir ? Larmes de sang, crimes, dégénérescences, épidémies, folie et mort — ou bien la vie libérée, reconquise à travers un terrible torrent de sang, à travers le feu et par des sacrifices héroïques. Telle est la vérité. Dure, même pour l'imagination. Républicains, démocrates et socialistes ont un programme. Rétablissement des garanties constitutionnelles : liberté de la presse, de la parole, d'association, annulation des élections anciennes et nouvelles élections, abolition de la milice fasciste.

Les communistes sont pour « le pouvoir pour nous », quel qu'en soit le nom. Et ils jouent les Don Quichotte. Vous accorderez que les pauvres anarchistes détestés, méprisés, injuriés, exécrés, ont un dur turbin pour tracer la voie droite dans ce maquis (droite suivant notre criterium).

Les gens, en général, ne sont pas encore capables de liberté. D'autres sont opposés à la liberté, en sorte qu'il serait impossible d'établir un ordre anarchiste après la défaite du fascisme. D'autre part, il y a des régions où presque toute la population est anarchiste. D'ailleurs la première obligation actuellement est d'écraser le fascisme et c'est une tâche qui demande la coopération de tous les partis adverses.

*(Non terminée.)*

13 Novembre 1924.  
Prison de Charlestown.

CHÈRE CAMARADE BLACKWELL,

J'ai vu dans la « Notizia » que vous alliez parler quelque part à Boston dans un meeting tenu pour Sacco et pour moi.

Quel travail et quels soucis, quelle peine, se donnent quelques-uns pour plaider une cause dont la grande masse se soucie peu ou point, que les puissants détestent, et pour trouver de l'argent pour payer l'inutile travail des fripons. Quand je pense à tout cela, à tout ce qui est arrivé, à tout ce qui est à présent, et à ce que je suis, je méprise les mots. Et le sens de ce silence est une chose qui ne peut s'exprimer.

Je me rappelle toujours que ma promesse de vous écrire sur « l'incohérence » n'est pas encore remplie. C'est que d'abord j'ai peu de temps à ma disposition. Ensuite je me trouve rarement dans cette disposition d'esprit qui fait que l'on consent à exprimer un peu de soi-même. Quand on est mourant, ou quand on est tué peu à peu, comme je le suis, les heureux moments de l'expression personnelle deviennent de plus en plus rares et de plus en plus faibles, aussi, même quand on a du temps, il devient impossible de faire ainsi lentement ce qui ne peut être réalisé que très vite. Pourtant j'essaierai quelque jour.

Je vais à l'école maintenant et je lis beaucoup

de journaux et quelques livres. Aussi je vais très bien et je suis fort, mais mon moi profond est assombri par ce qui va arriver. Jadis j'ai coupé des arbres avec un sentiment de sympathie pour eux, et presque avec une sorte de remords ; aujourd'hui, quand je pense à ma hache, une frénésie me prend à l'idée que je pourrais éprouver une joie folle en la faisant retomber sur le cou et sur le dos de ces mangeurs d'hommes, sur le cou de ceux qui semblent avoir le mal dans leur tête et sur le dos de ceux qui semblent avoir le mal dans leur cœur. Tant mieux pour eux s'ils arrivent à me libérer brisé et broyé de corps et d'âme, ombre d'homme, haillon humain — et encore mieux pour eux s'ils me mettent à la porte bien cloué entre six planches de mauvais bois.

Cependant je suis encore bien portant et assez fort, je vais à l'école, je lis beaucoup de journaux et quelques livres, j'écris un peu pour l'affaire et pour la Grande Affaire, je fais des plans pour détruire un monde.

Je sais que nos camarades combattent, travaillent, préparent, et que des jours différents sont proches. La « Pensée et Volonté » et la « Foi » sont simplement sublimes. Malatesta est un saint.

... Ainsi pendant que l'espoir est encore vivant en moi, le désespoir devient tout puissant et il est bon comme la pure haine est bonne. Ce sont des choses providentielles. Et puisque j'ai atteint ce point, je m'y arrêterai, temporairement. J'espère que vous allez bien ; je vous envoie mes

sentiments et mes vœux pour vous et votre cousine.

*Décembre 1924.*  
Prison de Charlestown.

CHÈRE MADAME EVANS,

Pour l'eau liquide, être libre c'est couler du haut relatif au bas relatif, ou vice-versa quand l'eau est à l'état de vapeur. Pour le feu, la liberté c'est de s'élever et de se répandre. En résumé la liberté c'est pour toute chose dans l'univers : Suivre sa tendance naturelle — et réaliser ses propres vertus, ses qualités, ses facultés.

... C'est mon idée de la liberté...

Permettez-moi de vous prouver la vérité de cette idée de liberté en l'appliquant à Nick et à moi. Ai-je une maîtresse ? Non, mais j'aimerais bien en avoir une. N'ai-je pas par nature l'instinct, la faculté et par conséquent le droit d'aimer ? Naturellement oui, mais il vaudrait mieux que je ne les aie pas, car les ayant, sans le pouvoir de les exercer ils ne sont plus que de risibles instruments de torture.

Nick a-t-il une femme ? Oui, et une bonne femme, mais comme il n'est pas libre, il est obligé de penser ou bien qu'elle se console avec un autre, ou bien qu'elle souffre l'agonie indicible à laquelle est réduite une femme qui pleure son amour vivant.

Ai-je des enfants ? Eh — j'aimerais avoir ou

engendrer des enfants. Est-ce que Nick a des enfants — oui, et ce que son cœur éprouve quand il pense à eux, il est seul à le savoir.

Oh ! le vert bienheureux de la terre libre et sauvage ! Oh ! la vaste étendue bleue des océans, le parfum des fleurs et la douceur des fruits. Les lacs qui reflètent le ciel — les torrents qui chantent, les ruisseaux qui parlent. Oh ! les vallées, les montagnes, les Alpes terribles ! Oh ! l'aube mystique, les roses de l'aurore, la gloire de midi. Oh ! le coucher du soleil et le crépuscule. — Oh ! les suprêmes extases et les mystères de la nuit étoilée, créature céleste de l'éternité.

Tout cela existe actuellement, mais non pas pour nous qui sommes enchaînés — et justement et simplement parce que, étant enchaînés nous n'avons pas la liberté d'user de nos naturels moyens de locomotion pour aller de nos cellules jusqu'à l'horizon libre — sous le soleil pendant le jour, sous les étoiles pendant la nuit.

*17 Février 1925.*  
Bridgewater, Hôpital des Criminels fous.

CHÈRE CAMARADE BLACKWELL,

Ce silence forcé m'a été très dur, pendant quelque temps je n'ai pu obtenir de papier, et après j'ai dû employer mes lettres hebdomadaires à répondre à ma famille ou pour d'autres choses urgentes. Ceci est une lettre spéciale que

j'ai demandé à écrire après avoir reçu votre chère carte de « Valentine ». Il semble vraiment que tout le monde ait cessé de m'écrire depuis que je suis ici, car excepté un peu de courrier adressé à Charlestown et que j'ai reçu pendant les premières semaines de ma nouvelle résidence (qui n'a rien de royal) je n'ai reçu qu'une lettre de M<sup>me</sup> M. qui me promettait une visite, mais qui n'est pas encore venue ; quelques autres lettres d'une famille amie et votre lettre et votre carte.

Je n'ai pas répondu à ceux qui m'ont envoyé leurs vœux pour Noël et le Nouvel An. Je n'ai pas pu répondre non plus à la dernière et si cordiale lettre de notre grand Eugène Debs. Et pourtant — je me connais bien — j'ai un si intense désir de lui dire mes idées sur la situation de l'Italie et sur bien d'autres choses. A vous aussi je voudrais vous dire bien des choses. On ne me permet pas d'avoir du papier et d'écrire. Cette oisiveté intellectuelle complète et forcée m'est très douloureuse, maintenant surtout que tant d'idées tourbillonnent dans ma tête et tant de sentiments dans tout mon être me donnent un tel désir de m'exprimer — surtout à cause de la compréhension que j'ai de la nature et des besoins de notre temps.

Il y a quelques jours j'ai lu dans une revue quelques lettres d'Élisée Reclus, écrites pendant qu'il était emprisonné pour une manifestation du 1<sup>er</sup> mai à Paris. Ces belles lettres quoique courtes et familières expriment le génie de leur auteur. Je voudrais bien les traduire en anglais !

Les visites sont permises ici tous les jours,

alors j'ai vu beaucoup d'amis et leurs enfants et on m'a apporté quelquefois de la cuisine italienne. Festin pour le cœur comme pour l'estomac. Ils font pour moi ce que Caserio, l'assassin de Carnot faisait pour ceux qui étaient plus pauvres que lui : boulanger et anarchiste, il dépensait tout son argent pour leur donner du pain et des livres, « le pain de l'esprit », comme disait ce héros.

J'espère que je pourrai tenir bientôt la promesse que je vous ai faite au sujet de ma mère et je vous écrirai des choses qui vous intéresseront...

4 Avril 1925.  
Bridgewater, Hôpital des Fous.

CHÈRE CAMARADE DONOVAN,

Cette feuille de papier suffit à vous dire que j'ai reçu les deux exemplaires de *la Nation*, que vous me promettiez dans votre lettre du 30 mars. Grand merci, camarade Donovan, pour les journaux et plus encore pour votre lettre qui a été pour moi comme un rayon de soleil...

Alors, vous étudiez la langue de Dante et vous m'écrivez dans l'« Idioma gentil sonante e puro » du « Bel paese dove il si suona » ? Très bien. Je suis fier de vous féliciter. Il y a des choses dans la littérature italienne qui sont dignes d'être lues, étudiées et pesées par tous les esprits de bonne volonté — sans parler des révolutionnaires. De cela nous parlerons plus tard.

De Dostoievski je n'ai lu que quelques lettres inédites et publiées par le numéro de juin 1924 de la *Culture*. Aussi je voudrais bien lire ses *Pauvres gens*. Après je voudrais lire ses *Prisons*. Et je suppose que cela suffirait à me donner une idée de l'esprit et de l'âme de ce grand écrivain. Après je demanderai les *Mémoires* de Barkman dans la traduction italienne. J'ai déjà lu deux fois *Mes Prisons* de Sylvio Pellico, que vous devez connaître. Je crois que j'aurai quelque chose à dire plus tard, sur la question, et c'est pourquoi je veux savoir ce que les autres en ont dit. Je voudrais aussi demander à mes amis de me commander quelques-uns des livres, très intéressants et à cinq « cents » chacun, que j'ai vu annoncés dans *La Nation*. Pour le moment j'ai à lire *Résurrection* de Léon Tolstoï et un volume de poésies américaines. *La Nation* est excellente, c'est une diversion et un bon exercice intellectuel pour moi.

Vous parlez d'exercices physiques. J'en fais un peu tous les jours. Aujourd'hui j'ai joué à la balle dans la cour. Mais j'ai besoin d'en faire plus et j'en ferai. Mais pas pour m'empêcher de grossir. Seigneur Dieu, non ! Une ardente vie de travail et de révolte ne m'a laissé, depuis mon arrestation, que la peau et les os — et je m'estime bien heureux d'avoir sauvé le tout des vers pendant ces cinq années de particulières réjouissances...

6 Avril 1925.  
Bridgewater, Hôpital des Fous.

CHÈRE CAMARADE BLACKWELL.

Cette semaine j'ai demandé la permission d'écrire une lettre spéciale et grâce à cette autorisation je peux enfin vous écrire.

Comme je vous l'ai dit, Eugène Debs m'a écrit aussi et je lui ai répondu, mais je suis assez pessimiste au sujet de l'affaire, et je suis persuadé qu'ils feront tout ce qu'ils pourront contre nous. Très probablement vous savez que la discussion de l'affaire a été remise à l'automne prochain. Hier j'ai eu la visite de M. Williams et il m'a expliqué les causes de ce nouveau délai : le juge a été opéré, la promotion de Williams, un nouvel attorney de district, etc. Je n'ai pas le moindre espoir, ni la moindre confiance dans ces lois et dans ces marchands de loi — vous savez en quoi je crois et j'espère.

Le progrès de mon écriture est dû à la table confortable que j'avais à l'hôpital et sur laquelle je pouvais écrire. Quelque chose meurt en moi peu à peu, et ce qui reste est tout à fait ce qu'il faut. Je commence à croire une parole de la Bible : « Le tyran doit être poignardé », et je suis en train d'élaborer une philosophie pour moi et pour des millions de gens, la philosophie de la nouvelle révolution réellement active ; c'est ce que Victor Hugo appelait « Le Dieu des Révolutions ».

Un camarade me disait : « Malheur à celui qui à l'heure de la vengeance parlerait de pardon et de pitié. Ses camarades après ce qu'ils ont souffert des fascistes, le tueraient. Pour moi, les fascistes ne m'ont ni tué, ni battu, parce que, ceux de ma ville étaient honteux et effrayés, et parce que j'ai fui devant les autres. Mais j'ai vu ma femme et mes enfants pleurer de faim. Je suis plus offensé que s'ils m'avaient tué. »

Enrico Malatesta est contre la vengeance inutile ou non nécessaire, et il peut avoir raison.

Pour moi, j'ai souffert ces jours derniers d'une terrible sensation de brûlure interne et j'ai dit que j'avais, et il se peut que j'aie, ou que je n'aie pas, un ulcère à l'estomac. Si j'en ai un, tant mieux, pourtant je lutterai contre lui. Si je n'en ai pas, tant mieux encore.

10 Avril 1925.  
Hôpital des Criminels Fous de Bridgewater,

CHÈRE AMIE MRS MAUDE PETTYJOHN,

... Même avant d'arriver ici, j'effrayais tout le monde ; méfiance des médecins et des infirmiers qui ont leur turbin, qui l'aiment et qui nous prennent moi et mes amis pour de dangereux criminels. Plus ils sont haut placés, plus ils sont ânes.

Il s'en est suivi que j'ai été isolé pendant cinq semaines, après on m'a permis d'aller dans la salle où il est défendu de parler et où tous les

yeux me surveillaient. Quelques jours après on m'a admis à la table commune, couteaux et fourchettes retirés de la circulation, et patients obligés de se servir de leurs doigts comme outils. Pendant ce temps, chaque fois qu'il faisait beau, les autres malades étaient obligés de sortir dans la cour, tandis que je devais rester dedans. Il y a cinq ans que je suis privé de tout ce qui fait que la vie vaut d'être vécue. Le soleil et le grand air dont on a tant besoin après cinq ans d'ombre et d'atmosphère confinée. Aussi je donnais des coups de pied dans toutes les portes ; j'exige tout ce à quoi j'ai droit, et j'ai droit à une heure de grand air. L'État qui nous encage si splendidement ne peut-il nous accorder aucun droit ?

Pendant ce temps je m'aperçus des passe-droits et de tous les abus et je commençai à me révolter et à protester. S'il n'y avait que moi, ils m'auraient fait mourir entre ces murs pour cette affaire. Pourtant après mes protestations, on me permit d'aller dans la cour, une fois par jour, de grand matin, quand il n'y avait personne, et accompagné d'une grande suite. Ainsi en trois mois, je suis allé sept fois dans la cour et une fois seulement, la dernière, je suis resté pendant une heure. Je nettoyait les planchers, aidais les autres à enlever la poussière, arrosais les plantes, en sorte que le principal assistant déclara aux docteurs que j'étais « son meilleur malade ». Et cependant ils continuèrent à me surveiller, à craindre, à se méfier de moi, à tel point que l'assistant principal me dit que je devrais bien écrire en anglais mes lettres à ma sœur (à qui je

répondais en vers). Après ils commencèrent à m'envoyer deux fois par jour dans la cour où je commençai à jouer à la balle. La couleur revint à mes joues et le feu dans mes yeux, et il advint alors qu'un robuste malade Italien fut conduit ici. Les infirmiers recommencèrent à trembler. Puis un détestable lundi, il y a trois semaines, je fus obligé de me déshabiller, de prendre un bain, de changer d'habits et d'aller dans une autre partie de l'institution où l'on garde les plus dangereux. Là je ne peux voir qu'un peu de ciel, les murs et une cour toute nue. Je sors deux fois par jour. Une heure le matin et une heure et demie l'après-midi, le reste du temps dans ma chambre. Je demandai au directeur les raisons de ce changement. Il ne me répondit pas un seul mot d'explication, mais me dit : « Oh ! ici, nous mettons les gens au pas ! » Et il rit de si bon cœur ! Ils essaient aussi de faire toutes sortes de difficultés et de disputes à ceux qui viennent me voir afin de les rebuter. Et je n'ai le droit d'envoyer qu'une lettre par semaine, je ne sais pas quand je pourrai vous envoyer celle-ci. Excusez-moi. La prochaine fois je vous en dirai plus long. Espérant que la présente vous trouvera en bonne humeur et bonne santé, je vous envoie pour votre famille et pour nos amis mes meilleurs sentiments.

16 Avril 1925.  
Bridgewater. Hôpital des Fous.

CHÈRE CAMARADE BLACKWELL,

J'ai mordu ma langue jusqu'à maintenant pour ne pas vous dire quelque chose qui vous fera de la peine. Ils m'ont fait sortir de l'hôpital pour me mettre dans l'aile nord-est, la pire, celle des plus dangereux ou des punis. Pendant que les autres ont tout le jour le soleil et le grand air dans de vastes cours, nous avons une heure de cour le matin et une l'après-midi et notre cour est étroite et privée de soleil, on ne voit rien qu'un peu de ciel. La porte de ma chambre est ouverte tout le jour — j'ai une chaise et des livres. Mais je ne sors pas parce que les autres ne sortent pas.

Ils ne peuvent pas dire que je suis un fou dangereux, ni que j'ai mérité d'être puni. Alors ils disent que, dans une lettre à ma sœur je lui ai dit « je souhaite de sortir bientôt, de devenir vite riche et de retourner en Italie ». J'ai dit que ce n'était pas vrai, et ne sachant pas dans quel but ils disaient cela, je croyais les avoir convaincus. Mais il y a deux semaines, M. Thompson est venu et ils lui ont dit la même chose et qu'ils ne pouvaient me donner plus de liberté parce que j'étais un homme dangereux. Après cela j'ai été déclaré par les autorités de la Prison « prisonnier modèle, le meilleur de tous, et d'après ma conduite ici, exemplaire.

Ils me croient coupable ; ils croient que mes principes ne sont qu'aberration et insanité, ils croient que mes amis (les camarades et les Italiens) sont des archi-criminels, ils croient — et me disent — que en ce qui nous concerne, les Américains sont des sots. Mais ce qui est pis, ils me demandent si je crois en Dieu, à la « loi d'or », si les meurtriers ne doivent pas être punis. S'ils ne me clouent pas entre six planches je leur répondrai.

P.-S. — Pourtant, ils ne sont pas naturellement méchants, ils laissent ma porte ouverte et me donnent deux tasses de lait par jour et la permission d'avoir des livres. Ce sont des privilèges que peu de malades ont. J'ai honte pour eux et mon cœur saigne, mais si je ne peux rien pour eux, je peux quelque chose pour moi et je m'efforce d'être juste, d'apprécier ce qu'on me donne.

11 Mai 1925.  
Bridgewater. Hôpital des Fous.

CHÈRE CAMARADE BLACKWELL,

J'avais lu dans les journaux le vigoureux plaidoyer que notre Eugène Debs avait fait pour nous, mais pourtant votre lettre m'a rempli les yeux de larmes. Oh ! que j'aurais voulu être avec vous, près du grand vieil homme si jeune, pour l'honorer. Je l'aime comme j'aime mon père et mes maîtres...

Qu'il a dû être heureux de la réception que

vous lui avez faite. Un de mes amis qui ne le connaissait pas encore, m'a parlé de lui, pleurant presque. Je serai heureux toute ma vie de l'avoir connu, d'avoir eu son amitié ; il est si supérieur ! Mais je m'étonne de son optimisme et du vôtre. Notre chère et noble M<sup>me</sup> Evans m'a aussi écrit une lettre toute vibrante d'optimisme. Je ne peux pas comprendre d'où et de quand vous tirez les raisons de cet optimisme.

C'est peut-être la conséquence de mon emprisonnement — mais le monde me paraît sombre et tragique. Je vous parlerai de cela dans une autre lettre après avoir reçu le compte rendu des paroles du Maître, dont vous me parlez et que je désire tant.

J'ai une lettre pour lui dans laquelle je dis que « ils essaient de me briser moralement et physiquement, en sorte que, s'ils ne parviennent pas à me tuer ou à me garder en prison jusqu'à ma mort, ils puissent faire de moi une ruine vivante ». Je lui dis aussi que, au pire, je ferai aussi ma petite révolution avant la fin du livre — c'est-à-dire que je m'en irai, mais en claquant les portes. J'ai été près de déchirer ma lettre ensuite, en pensant à la peine que ces mots feraient au maître. Mais j'avais pensé et senti ce que je disais et je lui dois la vérité comme à vous. Mort pour mort, je pense que les temps sont venus d'emmener avec nous quelques ennemis, quelques fripouilles — je dirai même le plus que nous pourrons. C'est ma raison qui parle ainsi et non mon cœur. Je déteste encore le sang maintenant comme toujours.

Oui, mes douleurs d'estomac ont disparu et je me porte très bien, si bien que je pense à écrire un traité de sociologie que je n'ai pas encore commencé parce que je veux en parler avec quelques amis.

10 Juin 1925.  
Prison de Charlestown.

CHÈRE CAMARADE BLACKWELL,

... Je vous ai parlé avec pessimisme de l'optimisme des autres, à cause de l'optimisme du camarade Debs et des grandes lettres optimistes que M<sup>me</sup> Evans m'envoie d'Angleterre. Mais nous n'avons pas encore discuté la question tous deux.

C'est peut-être la prison, les gaz qui s'exhalent de la peinture, et ma conviction d'être condamné d'une manière dérisoire qui me rendent de caractère rude et difficile — mais je ne peux m'empêcher de me hérissier quand j'entends vibrer une note optimiste dans le sombre concert que fait ce monde fou. Cela malgré mon désir et mon goût de l'optimisme et de la foi chez les gens. C'est parce que je suis un volontaire, pour qui la foi seule signifie forte vie et ferme volonté. Vous dites que l'Histoire marque un progrès ininterrompu. Cette opinion est partagée par la plupart de nos camarades et par beaucoup de savants et de penseurs. Je la mets en doute...

Un beau matin, un jeune bandit, condamné à vie et qui a une femme et deux enfants, a regardé par la fenêtre de notre atelier et m'a dit : « Que ce monde sera devenu merveilleusement bon dans 5.000 ans, s'il existe encore ! » — « Oui, peut-être, 5.000 fois meilleur, ou 5.000 fois pire. Cela dépend des gens, de leur volonté, de leurs actes, de leur intelligence. » Je lui fis cette réponse et cette explication parce que j'avais compris tout de suite qu'il pensait que le monde deviendrait bon par force — je veux dire fatalement.

Mais assez de ces pauvres théories. J'ai la foi et je suis optimiste... Cependant il n'est rien de mauvais comme ces sentiments s'ils sont fondés sur de vaines apparences, ils ne produisent qu'erreurs, illusions, paralysie...

18 Juin 1925.  
Prison de Charlestown.

Bon, bon — j'avais pensé que c'était impossible ; la publication d'un livre si directement et si réellement radical que *La Paix et la Guerre* de Proudhon, dans ce libre pays. Maintenant que votre lettre me prouve le contraire je m'excuse avec plaisir de mon jugement téméraire et faux. Et bien, je le traduirai et un camarade américain, qui est instruit, corrigera la traduction et la publiera. J'ai appris que la première seulement des lettres que j'avais écrites de Bridgewater à ma famille, était arrivée. De

même une lettre concernant la traduction a été gardée par l'administration, sans un mot d'avertissement. Peut-être l'administration a-t-elle décidé qu'elle ferait aussi bien de faire elle-même la traduction.

Kropotkine a pu écrire des souvenirs intéressants parce qu'il a pu échapper à ses géôliers. Je ne vois pas comment les stupides circonstances dans lesquelles nous sommes pourrions inspirer et fortifier les révolutionnaires et les prisonniers futurs. C'est vraiment si stupide qu'on ne peut pas en parler. On m'a déclaré deux fois coupable de deux crimes dont je suis innocent au sens le plus complet du mot...

Mais si je leur faisais payer cher ma vie, si au lieu de me laisser tuer ou rôti comme une bête, je préférerais mourir magnifiquement dans une révolte ouverte et héroïque, cela signifierait quelque chose, cela pourrait inspirer et créer. L'ennemi réfléchirait un instant avant d'en encager d'autres sur ceux qui sont déjà encagés. Ce serait le moyen le plus vieux, mais toujours le meilleur, d'enseigner, l'exemple est plus grand que tous les discours. Si on généralisait, la méthode délivrerait le monde de tous les tyrans et de toutes les fripouilles qui les suivent.

Quand l'espoir de la liberté a fui pour jamais, il vaut mieux la mort que les chaînes, la mort vaut mieux pour le prisonnier et pour ceux qui l'aiment, car pleurer un vivant est la plus crucifiante des douleurs. Je dis cela avec calme.

Aussi, ne vous en faites pas — tous les espoirs

n'ont pas encore fui — je me rends compte des possibilités. Et je suis très bien, capable d'une longue résistance et de grands exploits. Et je ris...

21 Juillet 1925.  
Prison de Charlestown.

CHÈRE CAMARADE BLACKWELL,

Je viens de lire votre lettre du 18 qui arrive à l'instant... Le Comité de Défense vient de publier un compte rendu financier et on m'a demandé d'écrire une lettre en notre nom à tous les deux, pour être imprimée à la première page. En 1923 un compte rendu semblable a été publié par le comité avec une lettre écrite par moi, signée par nous deux et qui avait été hautement appréciée par les camarades et par les lecteurs. Les camarades savent mon état actuel. Le venin est dans mon cœur et le feu est dans ma tête parce que je vois la réalité assez clairement pour me rendre compte que notre affaire et notre destin ne sont plus qu'une mauvaise plaisanterie tragique. Aussi bien mes camarades ont fait ce qu'ils ont pu pour m'engager à traduire seulement en anglais la première lettre pour la faire imprimer en tête du nouveau compte rendu.

... Cette lettre date de trois ans, elle a été écrite quand l'affaire et nous étions en meilleur état. Je ne suis pas aussi confiant que j'étais alors.

J'ai pensé et repensé, essayé et re-essayé d'ajouter un exposé des faits et une confession, mais je n'ai pas réussi, et ce matin, j'ai décidé de ne faire rien d'autre que traduire la lettre. Maintenant votre lettre fait que je suis tenté d'ajouter quelque chose. Nous verrons...

Voici une autre histoire désagréable. Il y a seulement trois semaines, j'ai reçu mes livres de Bridgewater en assez mauvais état. Cependant je n'ai pas reçu tout ce que j'avais laissé dans ma chambre. De là une lettre de moi avec une liste des objets laissés au médecin-chef. Ce soir la réponse arrive. « Cher Monsieur. J'ai demandé à M. Tallman de rechercher soigneusement tous objets que vous pourriez avoir laissés à l'Institution et jusqu'à maintenant nous n'avons retrouvé aucun de vos livres. M. Tallman affirme qu'il est sûr que tout a été emballé et renvoyé à la prison. Si l'on retrouve plus tard quelque chose, je serai très heureux de vous le renvoyer comme vous le demandez. Bien sincèrement. »

Voilà. On m'a fait sortir de ma chambre sans me dire qu'on me ramenait en prison. On m'a dit : « Si vous avez des provisions ici, emportez-les avec vous. » Comme j'étais dans la plus désagréable partie de l'institution, j'ai cru que l'on allait simplement me changer de place. On m'a conduit au magasin et en voyant mon vieux costume j'ai compris qu'on allait me ramener ici et j'ai dit à l'infirmier : « J'ai laissé des livres et beaucoup de choses dans ma chambre. » Il m'a répondu : « Ça ne fait rien, on vous enverra tout, votre chambre est déjà

fermée à clef ». Cela on l'avait fait exprès, car il est absolument impossible de le faire involontairement. Si personne n'avait occupé ma chambre les objets y seraient et auraient été trouvés. Si ma chambre a été occupée, en changeant les draps, et lavant le plancher, etc., comme on fait toujours dans ce cas, on aurait trouvé les livres. Voici la liste de ceux que j'ai perdus : 1° Une Divine Comédie qui m'a été donnée par un ami et camarade qui est parti et que sans doute je ne reverrai jamais. La reliure seule m'avait coûté 2 dollars avant la guerre. 2° les Essais de W. Emerson, donnés par un très bon ami. 3° les Méditations, de Marc-Aurèle, donnés par une âme généreuse. 4° Pensées sur la Nature. 5° Amitié, de Thoreau. Ce sont les seuls que je me rappelle maintenant. De plus j'avais laissé d'autres choses : une pipe de valeur que m'avait donnée un camarade, des brosses, des peignes, etc. Que faire ? Écrire à M. Thompson. C'est inutile. Ils ont raison et moi j'ai tort. Aussi je me console en me disant qu'ils m'ont fait pire quand j'étais entre leurs mains et que cette fâcheuse perte n'est que peu de chose pour celui à qui on a, comme à moi, volé tout ce qui vaut la peine de vivre, et à qui on volera bientôt sa propre vie. Et c'est tout...

Je pense que M<sup>me</sup> O. T. est un peu trop optimiste. Pendant ce temps nous sommes lentement exécutés depuis cinq ans et, malgré tout, un quart de notre exécution est déjà un fait, un fait irréparable. Je ne comprends pas si M<sup>me</sup> T. entend par « nous sauver », obtenir la

commutation de la peine de mort en celle de prison à vie, ou si elle pense que, s'il ne convient pas à l'État de nous tuer il nous libèrera. Droit de grâce. C'est ce qui a été longuement prémédité par nos assassins qui pensent en être quittes avec tout le monde en nous tuant en vingt ans au lieu de nous tuer en huit ou douze minutes. C'est ce que j'attends. Cela tuera mon père d'abord, moi ensuite. Signer cela serait pire pour moi que les trois convulsions de la chaise électrique. Il faut que je sache ce que Nick pense de cette signature. Si je n'avais pas mon père et si j'étais seul dans l'affaire je ne signerais pas le recours — peut-être ne le signerai-je pas. Je ne sais pas ce que je ferai.

Je ne peux pas parler de ma mère, avec les idées de meurtre que j'ai dans la tête. Tout ce que je peux dire, c'est que je suis bien heureux qu'elle soit morte avant mon arrestation. Il me semble que je ne pourrai plus jamais parler d'elle.

22 Juillet 1925.  
Prison de Charlestown.

CHÈRE CAMARADE BLACKWELL,

Depuis hier soir jusqu'à ce soir, j'ai relu plusieurs fois votre lettre, me demandant si je la comprenais ou si je ne la comprenais pas du tout... Il faut que j'éclaircisse cela.

Voici notre affaire. On nous a jugés coupables

de meurtre du premier degré, entraînant la peine de mort. Si la Cour suprême refuse un nouveau jugement, la sentence sera exécutée. La grâce peut être obtenue, mais avec quelles conséquences ? Je pense que vous voulez dire la grâce accordée par le gouverneur. Si c'est cela, et dans notre cas, le résultat sera que le gouverneur commuera notre peine (mort) en une peine d'emprisonnement à vie — et comme cela sera déjà une grâce, tout espoir de grâce pour l'avenir sera détruit. Si vous pensez comme moi, vos mots veulent dire : « Vous ne serez pas exécutés, mais emprisonnés à vie. » Et si M<sup>me</sup> O. T. pense aussi la même chose, ses mots : « Je suis certaine qu'ils seront sauvés » signifient sauvés de l'exécution et non de la prison perpétuelle.

Comme vous voyez, je suis obligé de comprendre ainsi, parce que je ne vois pas d'autre procédure de grâce. S'il y a en une autre, un autre droit de l'exécutif que j'ignore, alors vos mots peuvent avoir un autre sens.

D'ailleurs, c'est ainsi que l'on parle de notre affaire : pas la chaise électrique, mais la prison à vie. L'État sait tout cela, naturellement, et quand il sera bien sûr de satisfaire tout le monde et d'écarter tout danger par cette commutation, sûrement il refusera un nouveau jugement et nous sauvera à jamais en nous laissant en prison. Et, pensez-y, accepter la grâce serait la même chose que se reconnaître coupables. Et cela après cinq ans de lutte, après avoir dépensé 300.000 dollars, fait trois protestations mon-

diales ; après que nos camarades ont sacrifié pour nous sang et liberté, après tout ce qui est pour nous, après ceci enfin : nous sommes innocents. Nous avons dit souvent que nous voulions la mort ou la liberté.

Je vous en prie, camarade Blackwell, faites tout ce que vous pourrez dans ce sens ; dites à tout le monde que nous préférons la mort à la prison. — Qu'il ne faut pas dire un mot, ni donner un centime, ni remuer un doigt pour nous obtenir autre chose que la mort ou la liberté.

22 Juillet 1925.  
Prison de Charlestown.

CHÈRE CAMARADE M. DONOVAN,

Merci beaucoup pour la bonne idée que vous avez eue en m'envoyant un portrait de John Larkin... Nick sera aussi heureux que moi de l'avoir...

J'ai compris tout de suite pourquoi votre lettre n'était pas signée, mais la petite note m'a fait voir quelque chose : je vous ai vu à la machine à écrire, lisant la lettre, tout à fait satisfaite, la fermant, allant à la poste, mettant la lettre et — oh ! Seigneur, Seigneur ! j'ai oublié de la signer. J'ai vu votre nez surtout. M'avez-vous entendu rire ? Bon, bon....

Hier j'ai reçu aussi une lettre d'Alice S. Blackwell. Elle dit : « Je crois aussi qu'il est impos-

sible que vous soyez exécutés, même si on ne peut obtenir un nouveau jugement. J'ai bon espoir si le pire advient, nous obtiendrons toujours la grâce », et elle cite la lettre d'une amie. « Je ne suis pas très inquiète pour Sacco et Vanzetti, parce que je suis persuadée que trop de gens dans le Massachussets n'accepteraient jamais la honte de cette exécution. Je sais qu'il a fallu, qu'il faudra un dur travail pour les sauver, mais je suis certaine qu'ils seront sauvés. Même la bourgeoisie se montrerait et s'ameuterait plutôt que de les laisser tuer au nom du Capitalisme. »

Il me semble que toutes deux veulent dire : « ils seront sauvés de la chaise électrique, — le gouverneur commuera leur sentence en emprisonnement à vie. » Et je suis très ennuyé qu'une pareille lettre me soit arrivée par la voie officielle.

Car tout le monde dit cela et si les camarades et les chefs commencent à le dire — montrant ainsi que ce résultat les satisferait — on nous refusera sûrement un nouveau jugement. Je le lui ai écrit.

... Maintenant, avant de finir, laissez-moi vous donner quelques conseils à propos des voyages et du mal de mer. J'ai oublié de vous les donner quand vous êtes venue. Mangez beaucoup d'ail. C'est bon contre le mal de mer. Munissez-vous d'une grande bande de toile que vous enroulerez autour de votre abdomen, sur la peau, comme une ceinture. C'est pour empêcher les mouvements des intestins qui produisent le mal de

mer. Que votre estomac soit aussi net que possible au moment du départ — mangez quelque légume ou des oignons avec de l'huile d'olive chaque matin avant de déjeuner et prenez du café chaud après. C'est excellent. Et par-dessus tout, reposez-vous et soyez de bonne humeur.

Je serais trop heureux si je pouvais accepter votre cordiale invitation. J'aime la campagne, j'en ai besoin et je suis sûr que j'aimerais votre père et votre sœur comme je vous aime. Mais les chances sont petites et se rapetissent tous les jours...

15 Septembre 1925.  
Prison de Charlestown.

CHÈRE CAMARADE BLACKWELL,

Je réponds de nouveau à vos trois dernières lettres de manière à vous exprimer plus complètement mes idées sur l'affaire.

L'affaire de Tresca et celle de Debs étaient différentes de la mienne — ils étaient condamnés à un certain temps de prison — je le serai à mort. Dans leur cas, la « grâce de l'exécutif » signifiait d'une manière ou d'une autre liberté. Dans mon cas cela signifie emprisonnement à vie comme M. Thompson me le disait le 26 août. D'ailleurs je le savais auparavant. Il y a cinq condamnés à vie ici dont la sentence a été commuée par le gouverneur.

En fait le gouverneur peut nous libérer s'il le

veut. Mais pourquoi voudrait-il ? Comment attendre la clémence de celui qui me refusa la justice ? Mes ennemis : le juge, le procureur, mes premiers avocats, la Cour suprême, honorent le gouverneur, son conseil, la Chambre de commerce, la C<sup>1</sup><sup>e</sup> Plymouth Cordage. Le gouverneur et le président lui-même, sont de la même bande, tous dans la même danse. Cela admis, tout ce qui est arrivé jusqu'à maintenant prouve qu'ils veulent nous garder en prison toute notre vie, par conséquent ils rejettent l'appel. Je ne prétends pas être infailible, connaître les secrets du cœur et de la conscience des autres, mais j'ai une certaine expérience et j'ai le nez fin.

Pourquoi le juge président aurait-il refusé un nouveau jugement si ses partenaires avaient l'intention de nous libérer ? Croyez-vous que c'est uniquement pour nous ennuyer ou pour faire dépenser de l'argent à l'État ? Comment la cour suprême accorderait-elle un nouveau jugement, si la bande a ordonné au juge président de le refuser ?

Je déteste de me leurrer de sottes espérances : Je préfère regarder la vérité, toute nue et toute crue, pour si horrible qu'elle soit. Ne pas craindre la réalité, ne pas reculer devant elle, c'est la règle que je me suis donné. Penser et ne pas être écrasé par mes pensées, c'est ce que j'aime.

Vous souhaitez que je supporte aussi bien que possible mon emprisonnement — et vous nommez ceux, hommes et femmes qui ont passé ou qui passent sous cette machine à broyer de

la prison ou de l'exil (la prison est aussi l'exil, et pire), et qui se sont gardés sains moralement et intellectuellement.

Mais cela aussi je veux le regarder en face et le voir tel que c'est — même épouvantable — c'est assez pour moi si je peux supporter ce spectacle, si je ne plie pas et si je ne deviens pas lâche. Il y a des épreuves qui mettent en pièces la chair et l'esprit. La prison en est une.

Vous me parlez de Ricardo F. Magon qui, ayant passé beaucoup d'années exilé ou en prison garda sa foi, son courage et son optimisme jusqu'au bout. Jusqu'au bout, car jeune et fort comme il était, il est mort en prison, peut-être tué par ses geôliers parce qu'il était indomptable et enchaîné, et depuis sa mort, le monde va de plus en plus mal.

Eugène Debs fut libéré juste à temps pour se soigner et pour recouvrer la santé, quelques autres mois de prison et nous l'aurions perdu. Bakounine, ce splendide géant, est mort à 62 ans tué par la prison, l'exil, et la lutte. Je me demande si, sans les souffrances de la prison et de l'exil, Catherine Breshkovski aurait appelé les nations capitalistes à l'invasion de la Russie et à l'écrasement de la Révolution.

Des centaines, des milliers d'hommes et de femmes d'élite ont été broyés par des geôliers mercenaires, par la prison et par l'échafaud. Je tuerais tous les geôliers du monde pour sauver la vie d'un Debs ou d'un Magon. Nous luttons pour faire triompher une cause et non pour nous faire écraser par des geôliers, nous ne

gagnerons jamais si nous ne les battons pas d'abord. Ce sont des mercenaires, nous sommes des idéalistes ; un homme libre ou un rebelle doit-il leur permettre de faire de lui ce qu'ils veulent !...

Oui, si j'avais renié ma foi ou si j'avais dégénéré, j'aurais maintenant des privilèges et je pourrais espérer la liberté. Mais je préfère la prison et la mort à la liberté achetée à ce prix-là.

Je voudrais répondre à tous les arguments de votre lettre, et vous dire bien d'autres choses. Mais ma lettre est déjà assez longue. Aussi je la termine affectueusement avec mes meilleurs sentiments pour vous et votre cousine.

P.-S. — Je pourrai bientôt, j'espère, vous parler de ma mère... Votre dernière lettre m'a fait rire et je ne peux m'empêcher de rire chaque fois que j'y pense. Je vous en prie, soignez vos yeux.

18 Septembre 1925.  
Prison de Charlestown.

MADAME L. N. RUSSEL,

Comme j'espère avoir bientôt une occasion de faire partir cette lettre je me suis décidé ce soir à vous écrire.

Mes ancêtres étaient fermiers, mon grand-père était agriculteur et vendait les produits de son travail. Mon père est lui-même propriétaire, jardinier, c'est un très intelligent cultivateur.

J'ai hérité de leur passion pour la terre. Mais je n'ai ni expérience ni capacités parce que j'ai quitté la maison à treize ans pour apprendre à être pâtissier, confiseur et liquoriste. Je n'ai jamais travaillé la terre que d'une manière insignifiante dans notre jardin quand j'étais enfant et plus tard, pendant quelques semaines dans la ferme d'une famille américaine.

Mon père possède un très beau jardin et une assez grande quantité de terres qui sont parmi les meilleures et les mieux situées de la ville. La ville s'étend au pied de belles montagnes.

La récolte qui rapporte le plus dans le pays est celle du foin et, naturellement les terres à prairies sont celles qui ont le plus de valeur. D'habitude il y a trois coupes de foin, mais quand l'été est pluvieux il y en a quatre. En conséquence nous avons beaucoup de bœufs et de vaches. Les plus grandes fermes ont des troupeaux de 300 vaches. Plusieurs autres en ont plus de 100, beaucoup en ont 10, 20, 30, 80 ou 100. Et ainsi il y a beaucoup de produits de laiterie. Il y a une fabrique de fromage suisse qui produit tous les jours des tonnes de fromage et qui élève des quantités de porcs.

À l'automne, les tourmentes de neige chassent les montagnards de la montagne et ils descendent dans la vallée. Jeunes gens, femmes et enfants arrivent avec de grands troupeaux de vaches et de moutons, ils transportent leurs meubles dans des charrettes traînées par des mules. Ils logent dans les fermes et font paître leurs troupeaux dans les prairies (après 3 ou

4 coupes de fourrage) jusqu'à Noël. Alors les lourdes chutes de neige enveloppent la vallée dans un lourd manteau blanc et ils commencent à nourrir leurs bêtes avec le foin de la ferme. Il n'y a que les vieux qui restent dans la montagne, bloqués pour des mois dans leurs maisons par de grands murs de neige.

Tout cela vous prouve que les fermes doivent être très grandes dans ma vallée natale, et en fait elles le sont, bien que les fermiers ne vivent pas aussi confortablement que les fermiers américains. Loin de là. Chez nous, il y avait une famille de métayers composée de trois frères et d'une sœur, tous célibataires et qui vivaient dans une seule grande pièce. Les pauvres gens étaient très propres et très convenables et malgré leur pauvreté la sœur tenait très bien leur unique pièce. Deux des frères dormaient dans l'étable pendant l'hiver, dans le grenier à foin pendant l'été. Beaucoup de paysans font cela.

Après le foin, la récolte la plus importante est celle du blé, puis le maïs, puis le trèfle. On cultive aussi des haricots, etc. On emploie le système de culture alternée. Enfin il y a beaucoup de vers à soie (travail pénible pour les femmes) et il y a dans tous les champs des rangées de mûriers. Les champs et les prairies sont bordés d'arbres.

Au mois de mai pour couper le premier foin, en juin pour cueillir les feuilles de mûrier, en juillet pour faire la moisson, des centaines de jeunes montagnards descendent dans la vallée — en groupes nombreux — dans leurs charrettes

attelées de mules. Quand ils approchent des villages ils commencent à chanter et ils les traversent chantant en chœur leurs grossières chansons, à pleine gorge, et avec des voix de stentor. Ils vont d'abord au bas de la vallée où la moisson est mûre la première. Le soir sur la place du marché ils discutent avec les fermiers, les conditions du travail. A trois heures du matin ils sont dans les champs prêts au terrible travail. Le soleil providentiel frappe le sol humide de la vallée, mais le soleil fatal frappe aussi sans pitié les crânes de ces pauvres créatures courbées sur les sillons et qui voient rouge et qui suent du sang, pour donner du pain à ceux qui le méritent et aussi — hélas — à ceux qui ne le méritent pas.

Tous les ans quelques-uns de ces hommes tombent dans les sillons, pour toujours. Ils sont allés à la mort en chantant. Les gens de la vallée, surtout les femmes ont peur des montagnards. Autrefois ils ont pu être dangereux. Ce sont des hommes d'une force étonnante, qui portent des faucilles brillantes et acérées. Mais actuellement la peur de mes gens n'est plus fondée que sur des légendes. Je sais tout ce qui s'est passé dans la ville depuis vingt ans, il n'y a pas eu un seul enlèvement ni un seul crime dans ces vingt ans. Cependant mon père m'a raconté qu'il avait vu des choses de ce genre quand il était jeune et que mon grand-père louait des montagnards. Une fois dix d'entre eux allèrent dans le grenier à foin et commencèrent à fumer. C'était un petit jeu qui aurait pu finir par l'incendie de la ferme.

Mon grand-père, eh bien, mon grand-père les chassa.

Pour en revenir aux fermes, vous voyez d'après ce que je vous dis, qu'elles sont grandes. Mais il y en a aussi de petites et il y a des fermiers qui vivent à la ville.

Sauf les olives, oranges, citrons et les fruits tropicaux, tous les fruits mûrissent dans mon pays : pommes, poires, cerises, raisins, prunes, figues, pêches, fraises, etc. Les montagnes voisines ne sont que vergers, vignes et bois de châtaigniers ou de noisetiers. Cassis, groseilles, champignons y poussent admirablement. Chaque ferme a un verger, cultivé par les femmes. Les femmes travaillent très dur par là, à côté du ménage, elles soignent le jardin, élèvent les vers à soie, aident au champ quand il y a presse pour la fenaison ou pour la moisson, élèvent des porcs, et des centaines de poulets, et font encore du travail de laiterie.

Eh bien ? ne vous ai-je pas conté une longue histoire ? Je ne sais pourquoi, en relisant votre lettre j'ai été pris d'un vif désir de vous parler de ma vallée, de mes compatriotes, et de ma ville natale. Je sais que leur âme est mon âme. Il y a six ans que je suis en prison et je peux être atteint de la psychose du prisonnier... C'est pourquoi je vous demande de pardonner cette longue lettre à bâtons rompus qui vous parle du pays et de gens si éloignés. Je porte tout cela dans mon cœur, et je voudrais vous parler encore de ma vallée natale,

de la ville et des gens et de ma famille. Mais assez pour aujourd'hui. Si c'est possible je vous écrirai encore car il y a dans votre lettre des arguments de grande importance sur lesquels je voudrais vous donner mon opinion, même si elle est faible ou erronée.

De tout cœur je vous salue ainsi que M. Russell, et je vous souhaite paix et santé.

25 Septembre 1925.  
Prison de Charlestown.

CHÈRE CAMARADE DONOVAN,

Je viens de recevoir et de lire votre bonne lettre du 25. Bonne lettre, mais aussi avec d'autres qualités qui me font vous admirer et vous remercier. Je parierais ma tête que vous êtes Irlandaise autant que cosmopolite.

Oui, notre dernière entrevue a été courte et triste. Le temps a beaucoup d'influence sur nous — je m'en apercevais particulièrement même quand je vivais d'une manière plus normale qu'aujourd'hui. Mais maintenant, dans cette atmosphère et ces conditions spéciales, le temps a sur moi une influence encore plus forte. Quand le temps est lourd, les exhalaisons gazeuses flottent plus bas dans notre atelier et persistent plus longtemps, elles s'accablent autour de nous et nous abrutissent. La journée était sombre et humide quand vous êtes venue me voir et j'étais tout simplement

incapable de penser, de me rappeler, de parler. Quand vous êtes partie j'en ai été triste pour vous, triste et honteux pour moi. Mais après je me suis consolé en me disant que c'était pire pour moi que pour vous. Voilà un beau morceau de philosophie. Je sais que vous avez compris et pardonné...

Je m'arrête maintenant de peur que vous me traitiez de bavard. Vos bons vœux ont été les bienvenus. Je fais ce que fit le Galiléen avec les pains et les poissons — j'en remplis sept corbeilles et je vous les renvoie. Mia buona Maria Donovan. Je vous salue de grand cœur. Arrivederci.

27 Octobre 1925.  
Prison de Charlestown.

CHÈRE CAMARADE BLACKWELL,

... Oui j'ai dû avaler des choses si amères « qu'elles l'étaient un peu plus que la mort ». Cela m'a réduit à n'être plus qu'un squelette d'amertume ambulante. Et ce n'est pas une affaire du passé. Il y a six ans que toutes mes soifs sont apaisées avec du fiel et du vinaigre, et ce qui est pire, je crois que je n'ai pas encore vécu le plus mauvais. Car je connais assez la tête et le cœur de mes assassins pour ne pas nourrir d'espairs creux. Ma dignité s'y oppose et d'ailleurs je ne sens pas le besoin d'entretenir des illusions. Je suis encore assez un homme pour regarder droit dans les yeux la réalité noire

et angoissante et la tragédie de ma vie. Et je voudrais que ce jeu mortel finisse, n'importe comment, tout de suite.

Maintenant il faut pourtant que je vous félicite de votre victoire (sur la maladie) et que je laisse là mes lamentations. Malgré tout, je peux boire à votre santé, même après le fiel et le vinaigre et de tout cœur je vous dis que vos fleurs et vos souhaits ont été les bienvenus. Je bois au triomphe de votre vie qui est une noble vie. Même un nihiliste, s'il vous connaissait boirait comme moi, s'il est vrai que « dans son geste de mort il n'y a qu'un grand rêve de vie »...

Hier j'ai reçu un portrait de Beltrando Brini qui était avec moi à la pêche le jour et à l'heure de l'affaire de Bridgewater. Il a témoigné au premier procès, occupant la place pendant deux heures le premier jour et une heure le lendemain. Je suis fier de lui car il est mon fils spirituel et il marche très bien. A 12 ans il a acheté un violon avec l'argent qu'il avait gagné en cueillant des prunelles. Il a fait partie d'une société de musiciens pendant deux ans. L'année dernière il a passé ses examens de sortie de l'école supérieure avec un bon rang et cette année il entre à Harvard. Il enseigne le violon à onze élèves à Plymouth. C'est un splendide enfant du peuple... Et maintenant trois hurras pour vous et mes vœux les plus cordiaux.

13 Novembre 1925.  
Prison de Charlestown.

CHÈRE CAMARADE BLACKWELL,

... Vous me dites à moi, anarchiste, que vous blâmez miss H. parce qu'elle déteste la politique et qu'elle ne vote jamais. Vous savez bien que cela ne fera qu'ajouter à mon admiration et à ma gratitude pour elle. Je ne pense pas que vous m'ayiez écrit cela dans la pensée que j'approuverais votre blâme, il faudrait pour cela que vous croyiez que toutes mes idées ont changé. Et je ne vois aucune raison pour que vous le croyiez. Je sais que vous faites tout ce que vous pouvez pour moi. Et alors je pense que vous m'avez dit cela exprès pour me faire discuter et m'obliger à oublier mes soucis personnels et tout ce qui m'environne. Ainsi vous l'avez dit pour me faire du bien et c'est très bon de votre part. Mais je ne veux pas discuter nos opinions différentes sur votes et scrutins, parce que j'ai beaucoup d'autres choses à vous dire et je sais que vous connaissez très bien mes raisons. Ce sont celles d'hommes tels que Bakounine, Kropotkine, Proudhon, Malatesta, Emerson, Shelley, Will. Goodwin, Reclus, Galléani, Tolstoï, Spenser, et aussi le Christ ; je les nomme pour l'amour de ma belle anarchie et non par vanité — et, pardonnez-moi. Maintenant, parlons de l'espoir, des espérances, de l'espérance. Un paradoxe

de Damiani dit : « Il n'y a pas de foi sans désespoir, et il n'y a pas de désespoir qui n'espère jusqu'au bout ». C'est vrai je crois. Il est plus que logique, il est fatal que mes amis et mes camarades espèrent ma libération. C'est humain, cela les honore, et cela me prouve leur amitié. L'espoir serait la dernière grâce, s'il n'y avait pas le désespoir. Notre différence est celle de personnes différentes par leur condition, leurs natures, leurs fois, psychologiquement différentes.

Pour moi, ma vie et ma liberté sont dans les mains de mes ennemis qui peuvent faire de nous ce qu'ils veulent, parce que nous accorder ou nous refuser un nouveau jugement dépend absolument de leur arbitraire. Où sont, et quelles sont au monde les raisons qui peuvent raisonnablement nous faire croire qu'ils accorderont un nouveau jugement ? Tout ce qui nous a été ou nous est favorable — pouvant obliger nos ennemis à nous accorder, malgré eux un nouveau jugement — tout cela a fait ou fait faillite. Aussi tout espoir est contraire à la raison, à la connaissance, à la réalité, aux faits, à l'expérience, à tout critère et à toute logique. L'espoir du condamné. Nos ennemis savent très bien qu'un autre jugement nous libérerait et c'est pourquoi ils ne l'accorderont pas ; à moins qu'ils ne veuillent nous libérer, J'espère, mais en moi et en d'autres qu'eux.

Oui, je suis déçu déjà, sans avoir besoin d'attendre d'autres offenses. Et comment ne

serai-je pas déçu ? Il faudrait être fou ou vaincu, tandis que je me sens l'âme d'un vainqueur. Il y a des gens qui ont enlevé le pain à la bouche de leurs enfants pour nous venir en aide. D'autres ont consacré à notre affaire toutes leurs énergies ; ou a fait tort à d'autres prisonniers, la même grande cause a souffert à cause de nous, nous sommes enchaînés, tous ceux que nous aimons sont dans l'affliction, l'affaire est perdue. Nous n'étions pas venus pour être battus, mais pour gagner la victoire, pour détruire un monde de crimes et de misères et pour rebâtir un nouveau monde avec ses atomes enfin libérés. Je suis déçu, mais non pas écrasé. Je ne suis pas encore un crapaud, ni un renégat. Et je peux porter mon fardeau jusqu'au bout, et c'est cela seul qui compte...

Une bonne communiste m'écrit de Milwaukee : Nous célébrons le septième anniversaire de la Révolution Russe, et vous aussi, je pense. » Comment lui dire que, à la seule pensée de cette faillite toutes les blessures de mon cœur se rouvrent et toute l'angoisse de mon âme se lève. Comment le lui dire sans la heurter et sans la blesser ? Ah ! ma passion pour la vérité ! Quelle croix ! J'en suis heureux cependant et je la porte d'un cœur courageux. J'adore la liberté, c'est mon dieu et la Vérité est l'arche de la libération.

5 Décembre 1925.  
Prison de Charlestown.

CHÈRE CAMARADE BLACKWELL,

Je viens de lire votre lettre du 3. Merci pour l'« Unité » tant attendue.

Oui je ris de voir comment on blanchit au plâtre fin les assassins de Matteoti. Il y a longtemps que pour mes camarades c'est une plaisanterie tragique. L'un d'eux m'a dit : « Non seulement le gouvernement les acquittera, mais ils seront félicités, et on dira que le seul vrai coupable dans ce crime atroce, c'est la victime. En fait s'il ne s'était pas laissé assassiner, ses assassins ne seraient pas des assassins. Et puisque le crime de Matteoti est tellement anti-national et que sa famille a un patrimoine visible, nous conseillons à l'État fasciste de prélever une forte amende sur la fortune du martyr. »

Les tyrans et leurs seïdes suppriment la justice par le fer et par le feu. Et l'esprit de liberté demande le fer et le feu. C'est pour cela que Mazzini disait aux Italiens de faire des poignards avec les croix de fer qui sont sur la tombe de leurs pères...

5 Décembre 1925.  
Prison de Charlestown.

CHÈRE CAMARADE DONOVAN,

... Vous dites que mon désir de liberté est un désir chrétien. C'est possible, mais je connais tant de chrétiens qui se sont parjurés pour me faire encager, qui seraient si heureux de me voir grillé, qui jouissent si profondément de me savoir en prison, qui sont si brutes envers les petits criminels et si serviles envers les grands criminels, que je ne sais pas si ce mot de chrétien convient bien. Je connais des chrétiens de profession qui ont écrit et qui font les pires saletés pour m'envoyer à la chaise électrique. La nuit dernière, je vous ai écrit dix pages sur la question, puis j'ai décidé de ne pas les envoyer. Aussi ce matin 30 Décembre, je vous écris en hâte cette lettre.

J'espère que vous allez bien et que je vous verrai bientôt. Et maintenant, chère Camarade, je vous souhaite de tout mon cœur santé et vigueur pour combattre joyeusement la Bataille Héroïque de la Vie, je vous souhaite de Surmonter et d'Abattre les Peines, la Douleur, la Fatigue avec la Flamme de la Force et du Courage. Savoir souffrir est le seul vrai héroïsme.

30 Janvier 1926.  
Prison de Charlestown.

CHÈRE CAMARADE BLACKWELL,

... Je regrette que vous n'ayez pas entendu toute l'argumentation de M. Thompson. Il a été vraiment merveilleux. M<sup>me</sup> Evans est du même avis, mais elle ajoute, et elle n'a pas tort. « Je le croirai quand je le verrai ». Pourtant, après le travail de M. Thompson, nous refuser un autre jugement démontrerait seulement et d'une manière irréfutable que l'on veut condamner les accusés. Ce serait une dangereuse réponse que l'on ferait à la conscience du monde. Cela pourrait changer Job en Samson et le mouton prolétarien en lion redoutable. Il y aurait une explosion. Fatalement. D'ailleurs, je ne crois pas les cinq capables d'une pareille monstruosité...

8 Février.  
Prison de Charlestown.

CHER M. THOMPSON,

Votre lettre du 25 Janvier m'est bien arrivée et je vous demande pardon de n'avoir pas répondu plus tôt. Je suis très heureux que la petite boîte à bijoux vous plaise, mais votre lettre vaut cent fois plus que cette bagatelle

si jolie et si artistique qu'elle soit. Même si la boîte était pleine des plus précieux bijoux, votre lettre vaudrait encore cent fois plus. On peut acheter des bijoux, mais ce que contient votre lettre on ne pourrait l'acheter pour tout l'or du monde. C'est très bon et très grand de votre part M. Thompson, et c'est très bon et très grand pour moi. Laissez-moi vous exprimer ma reconnaissance et mon admiration.

Je sens bien que le travail que vous faites pour nous n'est pas payé ce qu'il vaut, c'est ce qui prouve le mieux la noblesse du sentiment et de l'impulsion qui vous ont mis du parti des deux misérables. Je comprends bien cela. Et j'espère comprendre un peu la magnifique bataille, si savante et si courageuse que vous livrez pour nous, aux prix de votre paix, de votre repos, de votre intérêt...

*13 Mai 1926.*  
Prison de Charlestown.

CHÈRE CAMARADE BLACKWELL,

Votre lettre m'est arrivée ce soir comme je revenais de l'école, ayant obtenu la permission de rester dans ma chambre. Je l'avais demandée non pas parce que je suis écrasé de chagrin à cause du refus de la Cour Suprême, mais parce que j'espère voir M. Thompson demain et je veux faire mon travail.

Votre lettre m'a réconforté, elle montre combien vous êtes bonne pour nous en cette heure sombre de défaite.

Oui j'avais prophétisé facilement : et cela n'a rien d'étonnant — après mes précédentes expériences de ce que sont justice, lois et ceux qui les administrent. Hier nous avons reçu le dernier coup. C'est fini. Nous sommes condamnés, aucun doute n'est plus possible. J'en suis bien triste pour moi, c'est cruel d'être insulté, humilié, diminué, emprisonné, condamné après des accusations infâmantes, pour des crimes dont je suis absolument innocent, au sens le plus complet du mot. Mais plus que pour moi-même je suis triste pour mon père, mes sœurs et mes frères, et pour la pauvre Rosa et ses deux enfants.

Mes amis et M. Thompson étaient si optimistes et si confiants dans la décision de la Cour Suprême que j'avais fini par me laisser influencer et j'ai été assez sot pour écrire des lettres encourageantes et des mots d'espoir à ma famille. La nouvelle du refus sera d'autant plus triste pour eux qu'ils ont espéré ma liberté et ma réhabilitation. Hier soir, je voulais leur écrire, mais je n'ai pas pu. Je ne sais que leur dire.

M. Thompson est venu hier, et trois camarades aujourd'hui. M. Thompson a de nouvelles preuves à présenter à la Cour Suprême et il pourrait faire appel devant la Cour Suprême Fédérale. Mais à quoi bon ? Nous récolterons seulement de nouveaux affronts et de

nouveaux refus. Tandis que si nous abandonnons la lutte, la chaise électrique sera vite prête. Je voudrais épargner à mes amis et à mes camarades d'autres dépenses et d'autres inquiétudes, car tout cela sera en vain, je le sais, — et d'autre part, je déteste l'idée d'abandonner la lutte et de me livrer à l'exécuteur.

On a commencé à faire marcher le moteur électrique de la prison. Il y en a un spécial pour l'électrocution, car la Compagnie Électrique Edison a refusé de fournir le courant pour cela. Ma nouvelle chambre, qui est bien meilleure que la première (je peux écrire sur la table) est très près du moteur. Je les entends maintenant le préparant pour une exécution, peut-être pour la mienne — et ce bruit déchire tout mon être. On doit le préparer pour Madderos ou pour les condamnés de l'affaire de Waltham... (Non, j'ai enfreint le règlement et j'ai interrogé l'autre prisonnier de la cellule à côté. Il me dit que le moteur fonctionne chaque nuit et que nous ne l'entendions pas auparavant parce que les fenêtres étaient fermées).

Je n'attends plus rien de bon de la soi-disant justice humaine... Naturellement, ce résultat mortel ne diminue pas ma gratitude et mon affection pour ceux qui ont été si bons pour moi pendant que je montais les pentes de ce Golgotha. Ils ont fait, vous avez fait pour moi, beaucoup plus que je ne mérite et la mort seule tuera ma reconnaissance pour eux et pour vous. Si je dois mourir pour un

crime que je n'ai pas commis, je mourrai sûr que mon sang et mon innocence seront vengés plus tard.

15 Mai 1926.  
Prison de Charlestown.

MA CHÈRE AMIE (VIRGINIA MAC MECHAN).

... Maintenant tout est perdu. C'était notre dernière chance d'obtenir justice. Nous sommes dans les mains de nos ennemis. Nos amis nous demandent ce qu'il faut faire. Nick, le pauvre Nick qui était si calme et si confiant veut que l'on abandonne toute défense légale. Il ne veut plus rien faire. Je suis d'accord avec lui sur l'inutilité de la défense légale pour nous faire rendre justice. Mais pourquoi nous rendrions nous de nous-mêmes à l'ennemi avant d'avoir épuisé tous les moyens de défense ? Je ne crois pas que les braves gens de ce monde veuillent permettre à nos bourreaux de nous cuire comme deux coqs de bruyère sur la chaise électrique — et, en conséquence, je crois que la défense légale doit être poursuivie jusqu'au bout...

Je pense que vous avez vu ou que vous verrez M. Thompson. Il vous a dit ou vous dira ses intentions. C'est sûrement un homme de grand cœur et de vaste intelligence, et si sincère. Il travaille dur pour nous — il a bâti un chef-d'œuvre de science judiciaire pour

nous. Mais il a trouvé tout son monde contre lui dès qu'il a assumé la défense des deux pauvres Christs. Cependant je lui fais confiance et j'espère en lui.

Cette lettre est remplie d'amers raisonnements, ma chère amie. Et cependant, il y a encore une grande force dans mes poumons, dans mon ventre, dans ma colonne vertébrale. Et c'est là qu'est notre âme et non dans le crâne. Je suis heureux et fier de votre foi en notre innocence. La vérité est que, non seulement je n'ai pas commis les deux crimes pour lesquels j'ai été condamné, mais encore dans toute mon existence je n'ai jamais volé un sou, ni versé une goutte de sang humain — excepté mon propre sang en travaillant dur.

Mais j'ai été guidé par mon tempérament vers un idéal de liberté et de justice pour tous — et c'est là le pire de tous mes crimes. Pour cela et pour la conscience de cela j'ai renoncé à une vie d'aise et de confort, à la fortune, aux ambitions, aux biens et aux honneurs, même aux joies de l'amour — c'est cela qui fait de moi un terrible criminel aux yeux de mes juges, un criminel capable de tous les crimes. En fait je me suis condamné moi-même au dur travail, à la pauvreté, aux dangers, à la persécution. Si j'avais renié mes principes au moment de mon arrestation je ne serais pas maintenant sur le seuil de la maison de la mort. Je ne m'exalte, ni ne me plains. J'ai suivi ma vocation et ma conscience est calme, je ne regrette rien, si ce n'est l'indi-

cible agonie que souffrent ceux qui m'aiment. Et c'est étrange, je ne peux même pas haïr mes meurtriers et ceux qui m'ont diffamé. Je les plains. Mais oh ! comme ils doivent haïr, comme ils ont peur, comme ils sont malheureux !...

... P. S. — M. Thompson me dit que le juge Thayer nous croit coupables et que les Américains moyens dont la volonté fait loi pensent beaucoup de mal de nous, que nous sommes coupables et que nous avons été jugés de bonne foi. C'est très naturel qu'ils soient ainsi contre nous et que au contraire ils soient pour les putains et les criminels qui ont témoigné contre nous, pour le jury pour les juges, pour le bourreau. Je le comprends parce que j'ai été l'un d'eux, j'ai pensé comme eux et j'en ai honte. Mais pour ce qui est de Thayer — c'est une autre affaire.

24 Mai 1926.  
Prison de Charlestown.

CHÈRE MARY (DONOVAN),

Pensant à ce que vous m'avez dit hier, il m'est revenu en tête la nuit dernière que M<sup>me</sup> C. de Plymouth fait brûler une lampe depuis six ans chez elle, pour que ses saints, ses bons dieux et ses madones lui accordent la grâce de ma libération.

Le 15 avril 1920, à l'heure même où le vol

de Braintree était commis j'étais sur la côte du Nord Plymouth causant avec M. C. qui réparait son bateau. Avant de le retrouver sur la côte, j'étais allé le chercher chez lui où je vis M<sup>me</sup> C. et leur fils. Ils me dirent qu'il était sur la côte préparant son canot automobile pour partir. J'y allai, et j'y étais pendant que l'on commettait le vol et toute la famille C. est sûre de mon innocence. Et ils font brûler une lampe pour obtenir ma liberté. Je suis sûr qu'il y en a beaucoup qui font de même...

13 Juin 1926.

CHÈRE CAMARADE BLACKWELL,

Mardi dernier M<sup>me</sup> Evans est venue et elle m'a apporté un numéro de la « New Republic » qui contenait un éditorial sur notre affaire et un splendide éditorial. Oh ! si tous ceux qui écrivent sur nous étaient aussi capables et aussi intelligents, notre situation serait bien meilleure. L'indolence, l'incapacité, l'inexactitude de ceux qui écrivent en notre faveur volontairement ou non, m'ont souvent dégoûté et quelquefois m'ont indigné et mis en colère. Je suis fâché de dire que les écrits des conservateurs ou des libéraux ont montré plus de compétence, plus de sens de la mesure et des responsabilités que ceux des camarades qui sont plus près de nous. Les articles de

notre Eugène Debs et ceux de la « Foi » de Rome sont les meilleurs, et quelques-uns de bons ont été écrits par nos amis. Pourtant, nos camarades font parfois des erreurs grossières et des sottises. Cela altère la vérité et fait que le sérieux de l'affaire disparaît en même temps que la confiance des lecteurs intelligents et impartiaux. Quel contraste avec l'habileté parfaite et superfine de nos ennemis. J'ai parlé de tout cela et je l'ai regretté avec un des rédacteurs des « Masses » qui était ici il y a quelques jours.

Pendant, quelques semaines j'ai reçu « Le Nouveau Monde » journal antifasciste de New-York soutenu par l'Union des syndicats des tailleurs et édité par un ancien député italien Vincenzo Vacirca, socialiste unitaire. Il faut bien que je le dise même si cela me déchire le cœur. Si nous ne sommes pas capable de faire du meilleur travail, nous sommes condamnés à être perpétuellement vaincus — nous ne saurons même pas profiter de la plus complète victoire dans une révolution qui aura été causée par d'autres forces historiques que les nôtres. L'anti-fascisme porte en lui-même, endémique, le fascisme. Il est aussi équivoque que l'anti-cléricalisme qui combat le clergé à coup de révélations pornographiques sur les péchés des prêtres, ou par une histoire de la philosophie fausse et unilatérale qui n'est qu'une interprétation de partisan de l'histoire de l'Église. Équivoque, comme cet athéisme qui s'affirme avec des bravades blasphématoires,

avec un dogme sur la création de l'univers, avec une ignorance éclatante de la nature humaine et avec une philosophie pour sots. Je pourrais continuer ainsi longtemps...

7 Octobre 1926.  
Prison de Charlestown.

CHÈRE AMIE <sup>1</sup>,

Votre lettre du 1<sup>er</sup> octobre m'est arrivée avant-hier. Je vous remercie de tout ce que vous faites pour nous et je suis content que le petit porte-plume vous ait fait plaisir.

Votre lettre exprime vos espoirs et votre optimisme au sujet de notre affaire. Je voudrais bien que vous ayez raison, mais je ne peux pas partager vos espérances. Je connais trop notre plus terrible et plus mortel ennemi Thayer, mon expérience, ce qu'il a dit et ce qu'il a fait pendant la dernière audience, le délai pendant lequel il nous a fait attendre une décision, le fait que nous ne savons rien de ce qui se passe, tout me prouve qu'ils vont nous condamner.

J'aurais déjà commencé une grève de la faim et j'en aurais donné avis officiel, si M. Thompson ne s'y était fortement opposé en employant des arguments et des raisons qui sont pour moi comme une sentence de mort. Il a fait des merveilles pour nous défendre et je ne vou-

1. M<sup>me</sup> M. O'Sullivan, de Kansas City.

drais le contrarier dans une chose si importante. Naturellement, tous ses arguments, ses raisons et ses preuves n'obligeront pas nos ennemis à nous rendre justice. Il n'y a que le tonnerre d'une agitation et d'une protestation puissante, mondiale qui puisse amener l'ennemi à nous libérer. En Europe on ne peut pas la faire, en Amérique on ne la fait pas — expliquer pourquoi me ferait devenir fou.

Vous parlez de fermes et de blé. Mon Père a beaucoup de bonnes terres et un magnifique jardin. Dans mon pays on cultive le blé, le maïs, les betteraves à sucre, on élève les vers à soie, mais les prairies sont la culture qui rend le plus, c'est la principale ressource de la région.

Quant à notre jardin, il faudrait un poète de première grandeur pour en parler, tant il est beau, inexprimablement beau... Nous avons des figuiers, des cerisiers, des pommiers, des poiriers, des abricotiers, des pruniers, des pêchers, de la rhubarbe et trois grandes rangées de vigne, deux de raisins noirs et une de raisin blanc. On plante un tiers en pommes de terre et c'est assez pour notre consommation et pour en vendre quelques sacs. Un autre tiers est planté en maïs et là aussi nous en produisons plus qu'il ne nous faut par an. L'autre tiers est planté en légumes : oignons, ail, piments rouges et jaunes, carottes, épinards, choux, rhubarbe, anis, tomates, persil, asperges, concombres. Nous avons assez de fruits et de légumes pour en vendre.

Et les oiseaux chanteurs qui sont là : les merles noirs au bec d'or et au gosier d'or, les loriots et les rouge-gorges, les rossignols sans rivaux, les rossignols surtout ! Et je pense pourtant que la merveille des merveilles du jardin, ce sont les bords de ses sentiers. Des centaines de feuilles d'herbe, et de fleurs sauvages témoignent du génie tout puissant de l'architecte universel, elles reflètent le ciel, le soleil, la lune, les étoiles, toutes les lumières et toutes les couleurs. Il y a tout un peuple de myosotis et de pâquerettes sauvages. Les violettes bleues et parfumées réussissent bien, les chapeaux de Vénus sont luxuriants, les primevères sont à l'avant garde. Et les bleuets se dressent, sobres et bleu-foncés en face du ciel bleu clair... Et le trèfle blanc et rouge, et toutes les autres fleurs parfumées et sauvages, dont je ne sais pas le nom, bien-aimées du ciel et dont le ciel nous fait présent.

Je voudrais que vous voyiez les frelons royaux veloutés et lumineux pillant le calice des fleurs, et les honnêtes et vertueuses abeilles... le frelon, le rouge, le blanc, les myosotis, les papillons des haies, les diverses armées de sauterelles, les rouges coccinelles, le grillon des prairies. Chacun de vos pas fait monter du sol un nuage couleur d'arc-en-ciel fait de milliers de ces créatures qui s'élèvent avec un grand bourdonnement d'ailes vibrantes. Voilà, je vous ai dit quelque chose de mon pays natal...

18 Novembre 1926.  
Boston.

CHER M. LAERY Jr,<sup>1</sup>

J'ai bien reçu votre lettre du 26 octobre, et bien que ce soit une réponse je me sens obligé de vous répondre, quand ce ne serait que pour vous dire que je comprends et apprécie le grand bien que font, pour Sacco et pour moi, votre travail et le travail du « Monde de New-York ». Je veux aussi vous dire que votre méthode et celle de M. Thompson sont les seules qui puissent obtenir quelques bons résultats — étant donné que les U. S. W. sont ce qu'ils sont et que la situation européenne est désespérée...

Je tiendrai ou ne tiendrai pas compte de vos conseils — non que je ne reconnaisse leur justesse. Mais il se pourrait que je me désintéresse de tout ce qui peut m'arriver, que je choisisse l'audace et la défaite, être un vaincu, mais demeurer une ombre formidable.

Vous faites allusion à l'impatience de mes amis qui n'auraient plus confiance en M. Thompson. J'en ai été surpris car je n'avais jamais entendu parler d'une pareille chose. Je sup-

1. John J. Leary. L'un des reporters du *Monde* de New-York. M<sup>e</sup> Leary avait passé quelques semaines dans la Nouvelle-Angleterre enquêtant sur l'affaire et préparant une série d'articles pour *le Monde*.

pose que vous l'aurez vu dans le « Boston Advertiser », car il me semble savoir qu'il a publié une chose de ce genre. Vous savez que ce journal et le « Boston Américan » sont d'une cruauté sadique à notre égard...

Nous sommes tous persuadés que M. Thompson est le meilleur des défenseurs. Notre pessimisme est relatif seulement au système.

Dans l'espoir d'avoir éclairci un malentendu, je vous prie d'excuser ma prolixité.

*11 Décembre 1926.*  
Prison de Charlestown.

MA CHÈRE AMIE  
(MADAME MAUDE PETTYJOHN),

Notre I. B. m'avait dit que j'allais recevoir une lettre de vous... J'en ai été heureux car il y a longtemps que je n'avais pas eu de vos nouvelles et j'attendais impatientement votre lettre parce que j'aime votre manière d'écrire. Finalement je l'ai reçue il y a quelques jours, et maintenant j'essaie de vous écrire.

Oui, j'essaie... ! Car il y a tant d'intelligence dans votre lettre, tant de foi solide, tant d'allusions à des choses vastes et profondes que je ne connais pas, que je ne sais par où commencer mon argumentation. Auparavant cependant je veux vous remercier pour la bonté de votre lettre et pour le plaisir qu'elle m'a fait, et à nous tous.

A vrai dire, je ne suis pas occupé à écrire, mais à essayer d'écrire. Car l'enchantement de la prison commence à faire son œuvre aussi sur moi, et comment ! Il semble que mon intelligence augmente, tandis que mon pouvoir d'expression diminue. En fait, c'est une expérience, mais une expérience qui mine la vie jusqu'à en atteindre le centre et la source. Aussi tant que la conscience et la mémoire ne sont pas affaiblis, on peut comprendre quelque chose — mais pour s'exprimer de son mieux, il faut être dans le meilleur état possible. Or après une pareille expérience on n'est pas dans le meilleur état possible, par conséquent on ne peut plus s'exprimer de son mieux. Voilà les raisons pour lesquelles je suis si occupé à essayer d'écrire, et pour lesquelles j'écris si peu. Quelquefois mon esprit est transporté, quelquefois il est vide. Le plus souvent je ne peux pas exprimer mes pensées. Souvent je travaille dur pour écrire ce que je veux et puis, en le relisant je m'aperçois que je n'ai pas dit ce que je pensais et je déchire ce que j'ai écrit en petits morceaux. Souvent je me sens paresseux, indolent, mauvais et cynique, me demandant pourquoi écrire et si c'est utile. Si j'écris encore, c'est pour mon plaisir quand j'en ai envie. Au moins il me le semble. —

Le pire de ce drame intérieur ce n'est pas seulement l'expression — c'est que j'en viens à douter de mes propres pensées, de mes opinions, de mes sentiments, de ma foi, de mon idéal. Je ne suis sûr de rien, je ne sais rien.

Quand je pense à une chose et que j'essaie de la comprendre, je vois que, dans le temps, dans le lieu, dans la matière où est cette chose, elle est, avant et après reliée à tant d'autres choses, que, si je suis tous les rapports qui dépendent d'elle, je la vois disparaître dans l'océan de l'inconnu et j'y disparaissais avec elle.

19 Décembre 1926.  
Prison de Charlestown.

CHÈRE CAMARADE DONOVAN,

Tout en écoutant la féroce musique du vent, si fort et si froid, qui souffle par ce clair matin, je pense que vous avez été bien bonne de venir me voir pendant que dure cette vague de froid...

Vous méritez vraiment une meilleure lettre que celle que je vais vous écrire avec tant de bonne volonté. Je vais vous faire le tableau de notre vie de tous les jours.

1) A six heures du matin, la cloche sonne une première fois. Nous pouvons nous lever et même allumer la pipe avant de nous habiller. De six à sept nous faisons ce que nous voulons dans notre cellule.

2) Sept heures. Seconde cloche. Nous devons être prêts à aller chercher notre petit déjeuner au guichet de la cuisine et nous revenons dans notre cellule.

3) Huit heures. Troisième cloche. Notre cellule doit être propre et rangée et nous devons être prêts à partir. Une aile après l'autre (les occupants) s'en va en rang vider le baquet dans la fosse qui est contre le mur en face de l'entrepôt. De là, en rang de nouveau, mais deux à deux, nous allons à l'atelier.

4) 11 h. 45, un coup de sifflet nous dit de quitter l'atelier de nous mettre en rang dans la cour, puis d'aller à la cuisine prendre notre déjeuner et le porter dans nos cellules.

5) Là nous devons rester debout sur la porte tenant un de ses barreaux, jusqu'à ce que le surveillant nous ait comptés et ait fermé notre porte à clef. Jusqu'à une heure nous sommes libres dans nos cellules.

6) A une heure, une autre cloche. La cellule doit être en ordre, nous allons à l'atelier, toujours en rang.

7) 3 h. 20, un coup de sifflet nous dit que le travail de la journée est fini, nous sommes déjà prêts pour la « cour », nous restons dans l'atelier pour jouer ou causer un moment.

8) 3 h. 35, un coup de sifflet nous dit d'aller dans la cour, le signal général est donné par la cloche de la cour dans laquelle on peut parler, jouer, plaisanter.

9) 4 h. 10, la cloche de la cour sonne, nous nous mettons en rang, allons à la cuisine, prenons notre souper et rentrons dans notre cellule. Après que les portes sont fermées à clef, nous pouvons manger ou non, et jusqu'à neuf heures nous pouvons disposer de notre

temps pour fumer, écrire, lire, marcher, penser, jurer, etc.

Il y a une école du soir, volontaire et non obligatoire. Quelques prisonniers y vont deux ou trois fois par semaine, d'autres pas du tout. Elle dure une heure et demie.

10) 8 h. 55, la dernière cloche du jour, la lumière s'éteint et nous devons aller au lit.

Voilà notre emploi du temps. L'heure de la « cour » est changée plusieurs fois par an, selon le soleil. En été nous restons plus longtemps dans la cour, bien que nous travaillions plus tard.

Maintenant, le Dimanche. A six heures la première cloche, à sept le déjeuner, après nous pouvons aller au premier service, catholique, ou au second service, protestant, ou nous restons dans nos cellules. Le dernier service se termine après onze heures plus ou moins tard, selon la longueur du sermon, et tout le monde va à la cuisine, d'où nous revenons dans nos cellules à 11 h. 45. L'après-midi il y a quelquefois le service de Christian Science, et une fois par mois le service méthodiste. Il y a aussi service juif.

Comme vous voyez la seule chose que l'état n'économise pas, c'est « l'entraînement » religieux — et l'État est diablement sage. En général nous avons cinéma tous les autres dimanches...

21 Décembre 1926.  
Prison de Charlestown.

CHÈRE AMIE MADAME EVANS,

Ce soir en rentrant dans ma cellule j'ai trouvé un petit paquet sur ma petite table : un regard sur l'adresse, je vois votre écriture et je comprends que c'est votre cadeau de Noël. J'aime la cravate, et plus encore les beaux « Essais », d'Emerson.

Oui, j'aurai moins mauvaise mine avec la cravate, et je me délecterai de nouveau à lire la « Politique », la « Nature » et les « Réformateurs de la Nouvelle Angleterre », d'Emerson ; si exquise ment anarchistes. Dans le dernier, on voit le pauvre Emerson suer les sept chemises proverbiales pour dissiper les préjugés, le brouillard intellectuel, l'ignorance, la bigoterie, de gens qui posent au Sauveur et pour montrer leur effrayante inconscience.

Oui, oui, vous m'avez fait un beau cadeau, chère M<sup>me</sup> Evans, je l'apprécie beaucoup et j'en suis très heureux et je vous remercie.

Naturellement je vous souhaite un joyeux Noël et une bonne année parce que c'est le moment, je voudrais faire que tous les jours soient heureux pour vous.

J'espère que vous allez bien et je vous souhaite tout ce qu'il y a de bon dans la vie.

28 Décembre 1926.  
Prison de Charlestown.

CHÈRE AMIE MADAME JACK,

Vos deux belles cartes me sont arrivées, celle qui représente votre petite maison et celle sur laquelle il y a les fleurs de mon pays, les montagnes et les sommets, elles font la joie de mes yeux et de mon cœur.

Merci pour les nouvelles de Nick, de Rosi et des enfants, je suis toujours heureux d'en avoir, ainsi que de vous tous. Pauvre Nick et pauvre Rosi, leur croix est lourde en vérité. Même les enfants souffrent.

Mais il faut rester brave, brave, brave. Je vais bien et je regarde la vie sans peur...

J'espère que vous allez bien et je vous envoie mes meilleurs vœux pour la nouvelle année qui est à la porte...

10 Janvier 1927.  
Prison de Charlestown.

CHÈRE CAMARADE BLACKWELL,

Je pense avoir répondu à votre carte de Joyeux Noël. Cette année j'ai reçu beaucoup de cadeaux et un tas de correspondance et d'argent pour Noël et pour le Nouvel An.

Après j'ai reçu « La Vie de Debs », et puis les « Essais sur la Révolte » de Jack London...

A l'occasion des six derniers Noël, nous avons toujours eu une séance de cinéma, et un bon dîner, après quoi nous sommes restés enfermés dans nos cellules jusqu'au matin. C'était mon sixième Noël Infernal en prison. J'ai regardé derrière moi, le passé est assez triste, pensai-je, mais le pire est encore dans l'avenir. Ce fut un Noël plein d'amères pensées.

Le matin du jour de l'an la Compagnie Clive vint jouer pour nous la comédie « A Pile of Money ». Ce fut très amusant. M. Clive vient une fois par an nous distraire, c'est bien bon de sa part. Après la comédie nous avons eu toute une heure de cour. Puis un bon dîner avec un pudding au riz et nous avons été enfermés jusqu'au lendemain matin. Maintenant, pensai-je, commence ma septième année de prison pour deux crimes dont je suis entièrement innocent. Combien d'années ai-je encore à traîner avec mes chaînes avant que la mort vienne me délivrer ? Ce fut une sombre enquête je vous assure.

Je sais parfaitement que dans quatre mois, le Massachussets sera prêt à me brûler. Je sais que les magistrats d'abord, l'État ensuite peuvent faire de moi ce qu'ils veulent quand je me mets en pensée à leur place, je suis embarrassé et ne sais que choisir : lui donner la vie ou l'électrocuter ? Tout considéré, il y a beaucoup de raisons pour et contre. « L'électrocuter » est peut-être peu sûr, quoique cela

nous débarrasserait, lui « donner la vie », cela aussi a des inconvénients. Mais je suis sûr que le Massachussets est bien décidé à me tuer, d'une manière ou d'une autre.

Tout espoir de réhabilitation et de liberté a été tué en moi par les paroles et par les actes de ces assassins du Massachussets qui ont une robe noire et un sang glacé. Le premier jour de 1927, j'ai souhaité de pouvoir en sortir cette année vivant ou mort, peu importe. Et j'espère de toutes mes forces que mon vœu se réalisera. En disant cela, je ne pense pas au suicide.

Je regarde très souvent autour de moi pour regarder, pour contempler et étudier le monde et l'humanité. C'est un spectacle répugnant et qui brise le cœur. On ne sait si l'on doit aimer ou haïr, sympathiser ou mépriser. Les choses vont de mal en pis. Guerre en Chine, au Nicaragua, révolution à Java, au Mexique, au Brésil, les Balkans sur le pied de guerre ; la France et l'Italie mobilisant l'une contre l'autre ; l'Angleterre, les États-Unis, la France, le Japon font une course folle aux armements, l'Amérique du Sud et les États-Unis sont en danger de guerre. L'Italie est sous la dictature fasciste et la Russie sous la dictature bolchevique, les scandales, la corruption, les crimes, les maladies, la dégénérescence, les convoitises, les haines, l'inconscience, les préjugés et la folie balaient la terre. Je me demande comment tout cela finira. Il n'y a qu'un système, une philosophie qui me permette de

voir les causes de cette tragédie universelle et les remèdes possibles que peut lui apporter la volonté humaine. C'est la « Philosophie de la Misère », de Proudhon.

... La destinée de l'homme sur la terre est la pauvreté. Vivre de peu, travailler dur, apprendre toujours, être passionné pour la justice et la philosophie, supporter et s'abstenir, telle est notre destinée. Il y a la guerre parce que nous ne sommes pas assez héroïques pour mener une vie qui ne nécessiterait pas la guerre.

... Dans les trente premières minutes du 6 Janvier, l'État de Massachussets a tué trois hommes sur la chaise électrique...

Coolidge a fait son « cheval de Troie » politique avec sa fausse renommée de bon briseur de grève.

Fuller, pour être président, nous brûlera tous ; tous les sept. Je voudrais que vous lisiez son « Pourquoi je crois à la peine capitale », publié dans le « Succès » de décembre 1926. Vous y verrez qu'il se vante d'avoir libéré le Massachussets de la criminalité et qu'il espère apparaître comme un sauveur par le mérite des exécutions futures.

Le 5 Janvier, j'ai su que les trois hommes allaient être tués immédiatement après minuit. Les acteurs et les témoins de l'exécution ont l'habitude de manger après, dans la maison du gardien, alors, on avait fait cuire trois jambons dans notre cuisine et on les avait portés chez le gardien le 5 Janvier. Ainsi nous savions. J'essayai de rester éveillé cette nuit-

là pour assister à l'exécution de ma cellule. Mais je me suis endormi malgré moi, et à mon réveil on m'a dit le triple assassinat. Trois paires d'yeux pour une paire d'yeux, trois vies pour une vie. Le Massachussets, Fuller, qui prêche aux enfants la « règle d'or » et le sermon sur la montagne, appliquent ici la coutume pré-mosaïque. Quel chapitre je pourrais écrire, — et peut-être l'écrirai-je — sur ce triple meurtre consommé de sang-froid.

Mais il faut être fou ou sans vergogne pour se vanter d'avoir sauvé le Massachussets des criminels, quand la criminalité n'a jamais été si largement répandue, si audacieuse et si terrible, que maintenant. Deux jours après à Quincy (Mass.) deux enfants, des filles de 13 et 15 ans ont dévalisé une femme. A Middleborough un condamné a tranché la tête d'un garde. Puis il y a eu la bataille des contrebandiers de l'alcool. Voilà quelques-uns des crimes de toute nature qui ont été commis dans cet état après cette triple exécution — cinq jours.

Maintenant, après cela, tout le monde dit que c'est le tour de Sacco et de Vanzetti. Beaucoup de mes compagnons de prison en étaient heureux et j'aurais voulu que vous voyiez comment ils me regardaient le jour qui a suivi l'exécution. Ceux qui m'aiment n'ont pas le courage de me regarder en face. Je suis persuadé que Fuller a refusé de commuer la peine des assassins de Car barn et celle du nègre que l'on avait électrocuté auparavant pour ne pas donner de raisons et de prétextes aux amis

qui demanderaient notre grâce. Alors premièrement, le nègre a été exécuté, puis les trois jeunes gens l'ont été; Madieros le sera le 5, Jerry le Polonais le 6, puis ce sera notre tour. Total 8 hommes brûlés.

Jerry a été condamné sans preuve. Deux jours après, deux jeunes gens ont tué et dévalisé un épicier. Ainsi nous avons trois nouveaux candidats à la chaise électrique. Quelqu'un a dit que si Fuller croyait à notre innocence, il ferait tout pour nous sauver. Mais je vois que Fuller ne veut pas se laisser convaincre, et qui peut convaincre un homme qui refuse de se laisser convaincre? Il faut qu'ils nous tuent pour sauver l'honneur et la dignité de leur république. Mais par amour de soi-même, Fuller pourrait nous « grâcier », s'il estimait que c'est bon pour lui — sinon, non.

Telle est mon opinion, dénuée de toute charité, voilà ce que je crois et ce que j'attends. Je suis tout prêt à reconnaître mon tort, si j'ai tort, — et à m'en excuser.

Il y a deux semaines, la camarade Donovan est venue et m'a dit que vous désiriez que je vous parle de ma mère. Oui, je sais. Je suis loin d'être en état de parler de ma mère, et je ne serais pas satisfait de ce que j'écris, même si je l'écrivais en tercets et avec le génie de Dante. Pourtant j'ai décidé que je vous parlerais d'elle, en témoignage de mon affection et de ma gratitude pour vous — ce sera mon cadeau de nouvel an. Acceptez le de bon cœur.

23 Mars 1927.  
Prison de Charlestown.

CHÈRE AMIE MADAME CODMAN,

... Je suis heureux de vous connaître personnellement ainsi que M<sup>me</sup> Winslow et de savoir que vous ne me détestez pas, vos visites sont toujours une joie pour moi.

Oui, M<sup>me</sup> Codman, il aurait bien mieux valu que Nick travaillât. Comme je vous le disais, quelquefois j'éprouve de l'irritation à travailler pour le profit de gens qui me traitent comme je suis traité, et pour les aises de gens qui méritent plutôt d'être écrasés par les automobiles que d'être transportés par elles. Pourtant je me conforme aux règles et je suis raisonnable parce que je vois que, après tout, travailler vaut mieux que ne rien faire pour ma propre petite personne.

Vous louez notre patience et notre courage. Bon, j'aime bien être loué un peu — c'est peut-être parce que j'ai été tellement blâmé — mais, chère M<sup>me</sup> Codman, être, est suivant ma compréhension, quelque chose de supérieur à ce que je suis. J'existe, non pas parce que je l'ai choisi ou voulu, mais parce que j'ai été mis au monde par un pouvoir transcendant — qu'importe ce qu'il est.

Vouloir ? Oui vouloir aussi demande une condition — car j'ai été, et j'ai vu d'autres

que moi, dans un tel état que leur faculté de vouloir était temporairement ou définitivement détruite...

24 Mars 1927.  
Prison de Charlestown.

CHER CAMARADE ABBOT,

... On me dit que, en Europe et en Amérique du Sud l'agitation est générale et intense. Il semble aussi que nos amis américains ou nos amis d'Amérique ont l'intention de quitter le monde des mots et des cérémonies pragmatiques pour entrer dans l'action pratique. Et, vraiment, il est temps, car si la moitié de ce qui a été fait dans chacune des autres nations avait été fait ici, nous serions libres maintenant et nous travaillerions à faire relâcher les autres.

Vous avez plus que raison, ami Abbot, quand vous dites que les mots, les mots seuls, et tant de mots sont souvent un anachronisme ridicule, un discrédit et une honte. Mais que peut-on faire contre des murs dont les briques sont en — cherchez une métaphore.

Et cela parce que, dans telles circonstances, les mots ne sont pas l'écho de l'action — d'abord le mouvement, ensuite la pensée — mais les signes d'un manque de volonté. Les mots ne sont alors que des sons creux qui dissimulent la conscience du néant, des échos, vaine prétention — dans ce cas, les mots naturellement valent

moins pour une cause que le silence, le silence qui peut être éloquent.

Quant à l'appel, je me suis toujours attendu à un refus de la part des sept supérieurs « justes glaçons »<sup>1</sup> du Massachussets et le délai prolongé me paraît de mauvais augure ; mais, naturellement je peux avoir tort...

29 Mars 1927.  
Prison de Charlestown.

CHER AMI BENTON,

Merci pour le magnifique livre *Fleurs de Résurrection*. Mais laissez-moi vous remercier encore plus pour vos bonnes paroles, votre sympathie et votre souvenir. J'ai regardé bien des fois les magnifiques fleurs, les papillons, les bourgeons, les feuilles et les oiseaux, j'étais comme en extase. J'ai toujours éprouvé les joies les plus profondes de ma vie en contemplant les beautés de la nature, en méditant sur les merveilles et les mystères de la Nature.

Parmi les manifestations de la Nature, celle qui m'est la plus chère c'est l'homme, avec ses misères et son orgueil, ses gloires et ses hontes, sa petitesse et sa grandeur. Aussi vous pouvez imaginer ce que représente pour moi la solidarité humaine — surtout maintenant que je n'ai plus

1. Jeu de mots sur « justes, juges », que Vanzetti écrit Just-ices.

aucun confort matériel — et combien je suis reconnaissant à ceux qui me réconfortent avec leur bonté.

J'ai appris avec plaisir que vous viviez en pleine campagne. Je l'aime, j'aime la solitude, j'aime les éléments. Vivre libre dans la verdure et au soleil sous un vaste ciel a toujours été mon rêve.

J'aime mes camarades, et j'ai beaucoup de raisons de ne pas vous oublier. C'est triste de ne pas pouvoir écrire plus souvent et plus longuement. Nous travaillons six jours par semaine et je vais à l'école trois soirées par semaine. Rappelez-vous que vos lettres sont toujours une bénédiction pour moi. Mes sentiments cordiaux pour vous et pour tous les donneurs de pain qui sont autour de vous.

3 Avril 1927.  
Prison de Charlestown.

CHÈRE MADAME WINSLOW,

Votre lettre du 1<sup>er</sup> avril m'est arrivée hier et m'a fait le plus vif plaisir.

Quand vous êtes venue me voir avec M<sup>me</sup> Codman j'étais peut-être plus amer que triste, mais j'ai pu vous paraître plus triste qu'amer parce qu'on a déjà écrasé et exprimé de moi le meilleur de ma vie, aussi je n'ai plus assez de force vitale pour amener à la surface ce que je pense au fond de moi-même. Pour peu que l'on m'écrase encore

et qu'on me tienne sous le pressoir je deviendrai si doux et si suave que l'on pourra faire mon autopsie sans que je manifeste. C'est ce qui arrivera si les juges suprêmes du Massachussets refusent comme je le crois d'ordonner un nouveau jugement... Pendant ce temps je pense qu'ils réussiront à tuer Rosette avant Nick et peut-être aussi mon père.

Il me semble que vous me preniez, M<sup>me</sup> Codman et vous pour un homme sage et instruit. J'avoue que jadis j'ai cru que je savais beaucoup de choses et que, même maintenant, malgré mon humilité, je crois comprendre certaines vérités primitives et fondamentales si simples que tout le monde devrait les connaître — mais tout le monde ne les connaît pas.

Les questions qui touchent à la nature humaine ou à la Révolution, comme celles dont nous avons parlé ensemble sont vraiment au delà de la compréhension humaine. Qu'est-ce que l'objectivité ? Si j'avais le temps et le courage j'aimerais écrire un essai pour définir le sujet et réfuter les erreurs nouvelles.

Il y a un quart de siècle que je lutte pour désapprendre et ré-apprendre, pour dé-croire et re-croire, pour nier et pour ré-affirmer. Avec peu d'école et beaucoup d'expériences (bien interprétées) je suis devenu un philosophe de la grande route, cosmopolite et ambulant, broyant et brûlant un monde en moi-même tout en créant un autre nouveau et meilleur. En attendant je suis en train de subir le pire du plus mauvais.

6 Avril 1927.  
Charlestown Prison.

CHÈRE MADAME WINSLOW,

J'avais prédit ce qui arrive — et pour cela je n'ai pas eu besoin d'être un prophète ou un fils de prophète. Je suis maintenant enfermé dans une cellule de l'aile de Cherry Hill, antichambre de la maison-de-la-mort, et j'attends mon destin. Samedi prochain la sentence sera prononcée ; et alors nous serons exécutés le plus tôt possible car, comme M. Wilbur l'a dit publiquement, il y a quelques mois « plus tôt Sacco et Vanzetti subiront le châtement suprême, plus tôt finira l'agitation. » Est-ce lui qui aura dit vrai, ou votre dernière lettre ? Je voudrais bien garder des illusions, mais je ne peux pas. Mais pendant ces heures noires j'ai du plaisir à vous exprimer la gratitude de Nick et la mienne pour toute votre bonté. Soyez brave et calme.

11 Avril 1927.  
Prison de Dedham.

CHÈRE CAMARADE MARY (DONOVAN),

J'ai lu votre lettre juste avant d'aller devant les juges et, en arrivant j'ai regardé partout mais je ne vous ai pas vue. Non, je n'ai pas été

étonné de votre absence car j'ai compris qu'on n'avait pas voulu vous laisser entrer. Rosa et M<sup>me</sup> Evans sont venues il y a un moment et nous ont apporté un joli bouton de rose, une plante en fleurs, des fruits et des gâteaux. On leur a permis une demi-heure de conversation avec chacun de nous. Maintenant, voyez-vous, on vous laissera venir plus tôt que vous ne pensiez... Et, je vous en prie, quand vous viendrez, ne vous préoccupez pas de rien apporter. Nous avons plus qu'il ne nous faut...

Tâchez d'être brave et forte. Je sais que tout ceci est pour vous plus lourd et plus cruel que l'on ne peut dire, mais il faut être brave, il faut calmer votre cœur et votre esprit de manière à n'être pas submergée par la tristesse et le désespoir et à pouvoir affronter le jugement. Nous verrons ce que nous pouvons faire. Mais maintenant, tâchez seulement d'être calme, de vous calmer et de préserver votre santé pour être prête pour le témoignage.

D'une certaine manière je suis mieux ici, il y a plus d'air et de lumière et on nous permet à Nick et à moi de nous promener ensemble dans la cour. Et je me porte très bien. Il ne faut pas augmenter votre peine en pensant que je souffre, car je ne souffre pas, et ce serait une grande satisfaction pour moi si je savais que vous ne souffrez pas et que vous ne vous désespérez pas pour moi, car je ne sais que trop que tout ceci est pire pour vous que pour moi. Il n'y a pas de doute, ils sont décidés à nous cuire, mais nous sommes encore crus, et, comme vous dites

« tout n'est pas encore dit ». Aussi, chère camarade, soyez brave, calme, ne désespérez pas et faites de votre mieux pour aller aussi bien que possible, car je le saurai et cela me sera d'un grand secours.

13 Avril 1927.  
Prison de Dedham.

CHÈRE AMIE, MADAME WINSLOW,

Juste un mot pour vous dire combien m'est bonne et chère votre lettre du 11.

Oui, oui, ce que j'ai dit samedi<sup>1</sup>, je l'avais sur le cœur il me semble depuis une éternité. Mais ce n'était qu'une partie du tout — j'aurais parlé pendant des jours.

Vos paroles sont sages et sensées — mais notre cas est exceptionnel et je n'ai pas d'espoir. Tout le mérite de ce qui arrivera, si ce n'est pas ce que j'attends, sera pour vous et pour vos amis...

14 Avril 1927.  
Prison de Dedham.

CHÈRE CAMARADE MARY (DONOVAN),

Aujourd'hui j'ai écrit, écrit, écrit, tout le temps. Maintenant il est tard et je suis fatigué. Pourtant il faut que je vous écrive.

1. Le 9 avril 1927, jour où Sacco & Vanzetti furent condamnés à mort à Dedham par le juge Thayer.

Ce que je veux vous dire, maintenant et toujours, c'est d'être brave et calme et maîtresse de vous. Oui, cela seulement, et ce que je ne sais comment dire. Je sais que vous avez perdu votre emploi<sup>1</sup>. Encore une autre de leurs belles choses. Maintenant vous travaillez nuit et jour pour nous sauver Nick et moi. Rappelez-vous qu'il faut vous reposer, vous reposer au moins pour les besoins de la cause. Au revoir, tous mes sentiments et ceux de Nick.

18 Avril 1927.  
Prison de Dedham.

CHÈRE MADAME CERISE JACK,

... J'ai reçu dernièrement fleurs et amitiés de votre part et de votre chère Betty et tout cela est beau et bon pour moi. J'ai placé vos fleurs dans un verre d'eau sur ma fenêtre et elles sont encore magnifiques. Et j'ai placé vos paroles vivantes dans mon cœur, pour les nourrir de mon sang le plus rouge et des plus blanches fleurs de mon âme.

*P. S.* — Je pense que vous avez essayé de me voir et que vous n'avez pas réussi. Mais le mérite vous en reste et je vous salue de nouveau en espérant qu'une autre occasion sera meilleure.

1. Mary Donovan avait été révoquée en mars 1927. Elle était inspectrice du travail et appartenait au Bureau du Travail et Industrie du Massachussets.

19 Avril 1927.

CHÈRE MADAME EVANS,

J'ai beaucoup pensé à vous, et aujourd'hui je vous écris quelques mots. Vos plantes sont grandes. Les géraniums ont d'autres boutons et ils sont en pleine fleur. J'ai remarqué que l'aubépine boit une grande quantité d'eau ; quand je lis près de ma fenêtre, je suis dans un jardin. Chère Madame Evans, vous êtes trop bonne pour nous, je ne serais pas étonné si nos ennemis devenaient enragés à voir votre bonté pour nous. Oh, pendant que j'y pense, je vous en prie, ne nous envoyez pas tant de choses, quelques fruits seulement, mais très peu.

Je vous salue de tout mon cœur.

19 Avril 1927.  
Prison de Dedham.

CHÈRE MADAME WINSLOW,

Oh ! votre aubépine est charmante et parfumée et acceptée de grand cœur. Elle me rappelle Plymouth et les bois, les bois que j'aime tant. C'est la fleur des bois. Je vous remercie bien sincèrement.

Quelle sottise et quelle injustice de ne pas vous laisser entrer ! Cela semble impossible ! J'en ai

été fâché pour vous et pour moi. Espérons que je vous verrai encore avant de mourir.

En attendant, gardez tout votre courage, chère Madame Winslow.

25 Avril 1927.  
Prison de Dedham.

MA CHÈRE AMIE (M<sup>me</sup> VIRGINIE MAC  
MECHAN).

J'avais deviné, avant de lire votre dernière bonne lettre, tous les efforts que vous aviez fait pour me voir, et votre échec. Et même avant j'avais pensé à demander à M. Thompson de vous amener ici avec lui. Je le ferai cette fois. D'ailleurs, M. Thompson, qui a d'autres affaires, car il doit gagner sa vie, ne vient ici que si c'est strictement nécessaire, et généralement il amène quelqu'un d'autre avec lui, soit pour nous le faire connaître, soit pour les besoins de la défense. Si vous vouliez venir avec lui dans ces conditions, cela vaudrait mieux que rien, mais j'aurais à peine le temps de vous regarder et nous aurions à peine le temps de nous parler. Rosy et M<sup>me</sup> Evans sont les seules qui viennent sans être accompagnées. Cette semaine M<sup>me</sup> Evans ne peut pas venir, et s'il plaît à M. le Sheriff de laisser venir quelqu'un à sa place, tant mieux, si cela lui déplaît, il n'y a rien à faire et encore moins à dire. Mais je ferai ce que je pourrai pour que vous puissiez venir.

Je suis heureux de savoir ce que vous pensez au sujet de la demande de grâce. Nous avons d'abord refusé de signer la formule habituelle pour les raisons que vous exposez. Mais M. Thompson nous a dit qu'il ne pouvait rien faire sans notre recours en grâce, nous avons demandé à le rédiger dans une forme particulière. Il y a quelques jours on l'a sténographié sous la réserve que nous le modifierions et corrigerions à notre gré. Jusqu'à maintenant nous n'avons pas encore reçu les épreuves et je ne sais que penser de ce délai. Cependant on nous a expliqué que « grâce » ne signifie pas en ce cas « pardon d'un crime », parce que on peut la demander et l'obtenir sous tous les prétextes, « irrégularités de procédure » ou « innocence », car c'est un pouvoir de l'exécutif destiné justement à corriger les erreurs judiciaires. Oui nous avons insisté pour avoir une formule spéciale... D'ailleurs je ne sais pas encore ce que nous ferons à ce sujet. Mais je suis persuadé que, signer ou ne pas signer ne fera pas la moindre différence quant au résultat final. Ce que les autorités feront pour ou contre nous — elles le feront sans aucune considération pour nous — mais en considérant l'intérêt des autres et le leur propre.

J'ai un accès de vantardise : Voltaire était brillant et aigu, mais dans ma pétition je serai plus profond.

Oui, chère amie, on me permet de fumer, et je fume comme un Turc. Les fruits et les bonbons sont permis, et nous avons des fruits. Ma

fenêtre ici est remplie de vases, c'est un vacarme de bienheureuses couleurs et de belles formes. Un géranium, une tulipe de M<sup>me</sup> Evans. Des fleurs blanches, des œillets roses, des branches de fleurs de pêcher rosées, des fleurs jaunes de M<sup>me</sup> Jack et un bouquet d'aubépine de M<sup>me</sup> Winslow. Je sais que vous aimeriez m'envoyer quelque chose et j'aurais du plaisir à recevoir quelque chose de vous. Mais je n'aime pas les bons, je peux acheter du tabac, ne m'envoyez pas de fruits car nous en avons beaucoup : eh bien, envoyez-moi quelques fleurs, de l'aubépine si vous pouvez...

*Clair matin, 27 Avril 1927*  
Prison de Dedham.

CHÈRE CAMARADE MARY DONOVAN,

Je sais que vous vous usez à travailler pour nous — cependant comme il y a longtemps que je n'ai reçu de vos lettres, je crains que vous m'ayiez écrit et que votre missive ne me soit pas arrivée — perdue...

On nous permet la *Notizia* et *Il Corriere* et nous recevons tous les jours les coupures du *Herald* ou le numéro entier. Je suis attentivement les informations et je trouve souvent votre nom. Il est plus difficile de trouver un hall pour nous dans Boston, que dans le Sahara. N'est-ce pas ? Je trouve que c'est éloquent.

L'activité que déploient pour la défense les intellectuels, la classe moyenne, les personna-

lités marquantes et le clergé est vraiment plus grande que je n'aurais cru. Elle est plus grande il me semble que la protestation de la défense prolétarienne ou unioniste.

Je ne vous dis rien de notre pétition au gouverneur parce que vous savez tout... Je suis parfaitement convaincu que la faire ou non n'amènera pas la moindre différence pour le résultat final. Car l'exécutif se soucie comme d'une guigne de ce que nous pouvons faire. Mais toutes choses bien considérées je la signerai, si elle est, comme je le veux, un beau discours anarchiste. Mais Nicolas semble décidé à ne pas signer, quelle que soit la forme. Beaucoup de ses idées à ce sujet sont fausses, d'autres unilatérales, ou étroites ou intolérantes. Il dit que si nous signons une pétition, l'agitation tombera tout de suite, l'exécutif nous mènera par le bout du nez comme a fait le judiciaire, et puis nous refusera tout, nous serons alors amenés à signer un nouvel appel et l'affaire ne finira jamais. C'est possible, quoiqu'il semble que cet appel doive être le dernier. Ce que je pense vraiment, c'est qu'il pense vraiment que, une fois l'affaire définitivement terminée, quelque chose arrivera qui nous libérera. C'est une opinion commode, mais je ne peux pas la partager. Il est en faveur d'une déclaration publique que nous ferions sur la question et qui est raisonnable. Mais toutes les opérations et toutes les différences sont annihilées par une chose positive : appel ou non, l'exécutif comme le judiciaire fera ce qu'il lui plaît.

En attendant, il arrive ce que je pensais. Le Gouverneur ne veut pas nommer une commission d'enquête. Il étudiera l'affaire lui-même<sup>1</sup>. Cela signifie beaucoup ou rien, ou bien d'autres choses et en définitive, que le gouverneur peut faire ce qui lui plaît et le justifier comme il lui plaît, car sa méthode ne laissera pas un élément tangible de preuve, ou de contradiction, ou d'objection. Le rapport d'une commission compétente serait tout différent. C'est pourquoi il faut faire tout ce que nous pourrons pour l'obtenir. Nous verrons. Mais après tout, tout dépend des vœux et de la volonté secrète de l'exécutif, car il est en position de les faire triompher de n'importe quelle manière...

Mai 1927.  
Prison de Dedham.

CHÈRE MARY (DONOVAN),

Cette après-midi, Aldino, Amleto, Milio et Rosa sont venus avec M. M. Thompson et Ehrmann pour les dernières corrections et pour la signature de la pétition au gouverneur. Elle est splendide légalement, et passable pour les principes. Cependant Nick a refusé de la signer, malgré toutes les raisons et l'argumentation de tous : Amleto est parti tout seul, pleurant silencieusement. Il y a deux semaines que je discute

1. Le gouverneur Fuller avait écrit quelque temps avant au Comité de Défense, disant qu'il ferait l'enquête tout seul.

cette affaire avec Sacco, comme le marteau discute avec l'enclume. Je suis fatigué et désespéré. Ces sept années ont produit leur effet pour lui, et il semble incapable de raisonner. Ceci me déconcerte complètement car je déteste que nous ne soyons pas d'accord pour des actes publics. J'espère que son émotion le fera changer d'opinion d'ici demain, et que quelque camarade du Comité de Défense reviendra demain et fera un dernier effort pour obtenir sa signature...

Dans un sens Nick a raison, nous avons tous les motifs de défiance, de pessimisme, de mépris en ce qui cerne les appels futurs, après en avoir tant fait en vain. Si la défense avait le droit de porter notre affaire devant l'exécutif sans notre pétition au gouverneur, j'aurais préféré moi aussi ne pas faire personnellement appel à lui, j'ai travaillé dur pour le rédiger et le signer sans erreurs et sans incohérence...

En attendant, soyez brave et courageuse et prenez soin de vous autant que possible. Nous sommes battus, oui, mais pas encore perdus — nous pouvons encore vaincre.

Et maintenant je vais terminer ce long gri-bouillage. Il est maintenant plus de dix heures. Je voudrais que vous soyez en ce moment en train de dormir profondément et paisiblement, mais j'ai peur que vous soyez encore à travailler pour nous. En tout cas je vais me coucher. Je suis très fatigué. J'ai écrit tout ceci, la lumière éteinte, dans la pénombre, et cela m'a donné sommeil. Puissiez-vous le recevoir après un bon repos.

12 Mai 1927.  
Prison de Dedham.

CHÈRE MADAME HENDERSON,

Votre lettre et celle que vous envoyez à ma sœur, les fruits, le fromage et les autres bonnes choses me sont arrivées hier et j'ai tout de suite traduit votre lettre pour ma sœur, heureux en pensant au plaisir qu'elle ferait à ma famille...

J'avais pensé que votre silence était causé par le refus de la Cour suprême et par la sentence de Thayer qui en est la conséquence ; j'avais pensé que cela pouvait vous rendre malade et vous voyez que j'avais raison.

... Tous ceux qui connaissent le gouverneur disent que c'est un homme courageux, honnête et droit, réalisant avec énergie ce qu'il croit juste. Très bien. Mais les gens qui le connaissent et l'aiment sont comme lui et lui ressemblent. Je le connais mieux qu'eux, parce que j'ai été juste ce qu'ils sont maintenant... Maintenant j'ai entièrement changé et c'est pour cela que je peux savoir ce que j'étais alors.

J'ai passé sept ans dans l'enfer de la prison d'état du Massachussets. Parmi les créatures perdues qui peuplent cet enfer, il y a des vertus, de l'intelligence, des expériences inexprimables. Et là, mes compagnons de destin et moi, nous avons lu les paroles de Fuller. « Pourquoi je crois à la peine capitale », publiées dans le maga-

zine *Success* de décembre dernier. Et nous avons compris que ce n'était pas un accident (l'interview). Elle avait été préparée dans un but clair et défini par une des parties au moins (Fuller ou le journaliste) et approuvée par les deux.

Je prévis les exécutions de Madeiros, Jerry, des trois bandits du wagon de grains et de Sacco et de Vanzetti. Le même journal de Boston prit la peine de nous faire comprendre que cette publication, faite au moment où le gouverneur s'embarquait pour l'Europe, devait être prise comme une déclaration de l'attitude qu'il voulait avoir à l'égard de notre affaire, et dont il informait l'Europe. Et nous, les créatures perdues, nous avons pensé : Hélas ! un homme qui dit aller en Europe avec sa vertueuse épouse, pour un « second voyage de noces » — et qui commence par broyer le cœur de trois vieilles mères, en leur prédisant le sort de leurs fils. Ne pouvait-il prendre son bon temps sans rendre plus cruelle auparavant l'agonie de ces trois vieilles mères ?

... Je vous en prie, ne m'en veuillez pas de ce que je vous dis. J'étais sûr que les juges suprêmes nous assassinaient. Ils l'ont fait. Si je vous avais dit ce que je pensais d'eux, mon opinion vous aurait semblé monstrueuse ; vous auriez été blessée et bouleversée. Pourtant j'en étais sûr. D'un homme comme Fuller, dans une affaire qui oppose réaction et révolution, comme la nôtre, et à l'égard de deux anarchistes, — je suis sûr de mon avis.

Il peut nous faire justice — je n'espère rien.

25 Mai 1927.  
Prison de Dedham.

CHÈRE AMIE (MRS S. R. ADAMS),

... Quelques mots maintenant sur la déclaration que vous suggérez et qui aiderait croyez-vous à notre mise en liberté. Nous ne pouvons pas la faire parce que c'est une chose que nous ne comprenons pas et qui est contre notre conscience. Vous pensez et croyez autrement et pour vous, faire ce que vous suggérez ne pourrait être qu'utile et bon. Je ne peux pas vous expliquer pourquoi nous ne comprenons pas les choses de la même façon. Ce serait trop long à expliquer. Mais nous aussi avons une foi, une dignité, une sincérité. Notre foi est maudite, comme toutes les fois anciennes l'ont été pour commencer. Mais nous lui serons fidèles aussi longtemps que nous croirons honnêtement avoir raison. Si Nick et moi avions gardé les vieilles croyances, pratiqué la vieille morale et vécu la vieille vie approuvée par les lois et les églises, nous serions devenus riches aux dépens des pauvres, nous aurions eu des femmes, des chevaux, de l'argent, des honneurs, des enfants, tous les repos, l'abondance, les plaisirs et les joies de la vie. Nous avons renoncé volontairement à toutes les joies de la vie quand nous avions vingt ans. Plus tard nous avons tout sacrifié à notre foi. Et maintenant que nous

sommes vieux, malades, écrasés, près de la mort : maintenant que nous avons enduré trois morts et tout perdu, faudrait-il désertier, renier, être vils, par amour pour notre misérable carcasse ? Jamais, jamais, jamais, chère amie Adams. Nous sommes prêts à souffrir autant que nous avons souffert, à mourir, mais nous resterons des hommes jusqu'au bout. Si au contraire on me prouvait que j'ai tort, alors je changerais. C'est la seule chose qui me ferait changer.

... Nos amis doivent parler très haut pour qu'on les entende, nos ennemis n'ont besoin que de murmurer ou même ils peuvent garder le silence. Ceux qui ne comprennent pas cela peuvent se laisser tromper par les apparences et par le bruit. Le Gouverneur a refusé de nommer une commission pour faire une enquête complète, publique sur les faits de l'affaire — c'est la seule chose qui aurait pu me venger et me libérer — on n'a pas voulu. Alors ce sera la chaise électrique ou la prison à vie. Si je me trompe tant pis, je vous ferai des excuses avec plaisir. Mais je vois clairement l'avenir.

On m'a dit hier que le Gouverneur a ordonné un compte rendu public de l'affaire. Je ne sais pas quelles sont ses intentions. Mais quoi qu'il advienne, cela peut nous aider. Aussi en suis-je heureux.

10 Juin 1927.  
Prison de Dedham.

A MADAME WINSLOW,

... Vous dites que je n'ai pas de raison de désespérer. Victor Hugo dit que l'Espérance serait la dernière déesse, s'il n'y avait pas le désespoir. Quand un homme a raison de désespérer et qu'il ne désespère point, c'est certainement plus anormal que s'il désespère. De toute manière si on n'est pas capable de lutter avec désespoir ce n'est pas la peine d'entreprendre la lutte.

... Ils nous libéreront ? Je voudrais bien que vous voyiez juste, mais il n'y a aucune raison, aucun précédent, aucun facteur, qui m'autorise à le croire. Il y a presque sept ans j'ai compris que l'état de Massachussetts ferait de son mieux pour nous tuer et que si cette entreprise devenait trop difficile et trop dangereuse l'État nous enterrerait vivants dans la prison de Charlestown, comme l'état de Californie fait avec Mooney dont l'affaire ressemble à la nôtre comme deux gouttes d'eau.

Alors une fois ensevelis dans la prison de Charlestown, nous en sortirons comme nous en sortirons ; ou deux cadavres, ou deux fantômes, mais nous ne serons plus des hommes. J'aime regarder la vérité et la réalité en face, les yeux dans les yeux — ah ! si on me donnait un homme sur dix on verrait quel turbin nous ferions par le monde !

20 Juin 1927.  
Prison de Dedham.

CHÈRE AMIE M<sup>me</sup> WINSLOW,

J'espère vous voir demain et je viens de finir ma lettre de présentation pour vous et pour ma famille.

Maintenant quelques mots au sujet de votre voyage. Votre idée d'aller voir d'abord ma famille, et après celle de Nick — par la ligne de l'Adriatique — est excellente, quand ce ne serait que pour ne pas passer trop brusquement d'un climat froid à un climat chaud.

D'ici Paris, vous savez mieux que moi ce qu'il faut faire. S'il y a un train direct Paris-Turin, c'est parfait. Sinon prenez un billet Paris-Modane, puis de Modane à Turin. A Turin vous prendrez un billet pour ma fameuse métropole, connue dans tout l'univers et dans quelques autres endroits sous le nom de Villafalletto (je vous écrirai les formules).

Et puis quand vous serez arrivée chez moi, aites comme si vous étiez chez vous. Vous serez fatiguée par un long voyage et l'endroit est bon pour se reposer et pour se restaurer. Aller et venir en un jour serait une fatigue insensée et vous n'auriez pas assez de temps pour expliquer les choses à mes parents. D'ailleurs l'interprète peut ne pas y être ou être occupé — tandis que si vous restez quelques jours, vous aurez tout

le temps de vous expliquer et de vous comprendre. Mes sœurs seront très heureuses de vous avoir là-bas — elles aiment tous ceux qui nous aident et en sont fières. Alors faites comme si vous étiez chez vous et ne repartez que quand vous serez bien reposée.

Si, à votre arrivée à Turin, (vous prenez le train pour Villafalletto à la même station) vous avez eu le temps d'aller à l'American Office vous renseigner sur les heures des trains pour aller chez Nick, tant mieux. Sinon vous vous renseignerez à votre retour. Faites ce que vous pourrez pour éviter de passer la nuit à Turin. Si vous ne pouvez faire autrement, rappelez-vous ce que je vous ai dit.

Maintenant, je vous souhaite un bon voyage et vous accompagne de mes vœux et de mes pensées.

Je ne suis pas trop optimiste quant au résultat de l'affaire et il pourrait se faire que je sois hors d'état de vous voir et de vous saluer à votre retour. Quoique il paraisse sûr que le gouverneur retarde la date de l'exécution jusqu'en septembre prochain — je ne vois ni bonté ni justice au bout du chemin, les forces de l'obscurité et de la tyrannie rivalisent âprement pour nous conduire à notre perte.

Mais que votre cœur reste ferme — et, je vous en prie, dites aux miens tout ce que vous avez dans le cœur.

22 Juin 1927.  
Prison de Dedham.

MADAME SARAH ROOT ADAMS,

Merci pour votre bonne réponse du 17 — et pour les « Words of Truth ». Je crois aussi que les juges peuvent être parfois de braves gens, mais pas ceux qui m'ont tué si directement et avec tant de sang-froid. Les juges sont comme sont les juges, et ils seront mauvais aussi longtemps que l'humanité restera divisée en fripons et en fous, et qu'elle aura des juges, des agents, des espions, des bourreaux, des prisons, des gardiens de prison, des procureurs, des soldats, des prostituées, des voleurs, des opprimés et des oppresseurs, des exploités et des exploités — c'est pourquoi nous avons des juges, et vice-versa.

Un homme que j'aime et que j'admire comme un grand homme, Malatesta, a dit « en histoire, toute idée nouvelle qui menace les intérêts établis et qui dérange la paresse intellectuelle, l'ignorance et le faux orgueil de la majorité, a toujours fait lever contre elle trois ennemis redoutables : la calomnie, l'ignorance, et l'erreur. »

Alors, chère madame Adams, je vais essayer d'envoyer un grand message d'amour à tout le monde, aussi loin et aussi haut que je pourrai, puisque je ne peux ni prévenir ni arrêter la « réalisation du mal en action. »

Le gouverneur Fuller n'a pas encore dit s'il

remettait notre exécution, et s'il ne bouge pas davantage pendant ces huit jours nous serons amenés dans la cellule des condamnés à mort à la prison d'État, et bientôt rôtis ou, ou qui sait... Pourtant les choses semblent bien embrouillées, de toute manière.

Nous nous souviendrons de vous avec affection.

22 Juin 1927.  
Prison de Dedham.

CHÈRE, CHÈRE AMIE MADAME EVANS,

Vous êtes bien bonne de m'avoir écrit une si bonne et si belle lettre, malgré les soucis d'une installation d'été. Oh ! cette mer, ce ciel, ces vents du Cap Cod libres et vivants ! Peut-être que je ne verrai jamais plus cela, je ne respirerai jamais plus cela, je ne serai jamais plus ensemble avec tout cela !...

Les deux volumes *Développement de la Civilisation américaine* sont arrivés avec votre lettre... J'ai déjà lu jusqu'à la page 136 du premier volume et j'ai lu presque exclusivement au lit après 9 heures quand la plus proche des deux lampes électriques est éteinte. Je m'assieds alors au pied de mon lit, je mets un édredon contre le mur, une couverture sur les épaules et dans le coin de ma cellule à côté de la fenêtre je savoure cette histoire à la lumière d'une lampe en tâchant d'éviter les barreaux de la fenêtre.

J'aime le style et le tempérament des auteurs et tout à fait leurs critères...

Pourtant je n'y trouve rien jusqu'à maintenant, des aspirations instinctives et intuitives des pauvres, des âmes à peine exprimées mais innombrables, des humbles — à moins que je doive croire que cette âme est la même que celle des maîtres — ce que je ne crois pas.

Il se peut que je sois injuste en jugeant ainsi et que j'aie tort, car je n'ai lu que le commencement. Et ma critique peut être acerbe mais elle n'empêche pas que ce livre ne me fasse un grand plaisir et ne m'apprenne beaucoup de choses. Je lis à la lumière de Proudhon et pour mon esprit des doctrines contraires mais de valeur, sont salutaires. Le seul ennui, c'est que le bourreau de Massachussets ne me laissera pas peut-être le loisir d'achever le livre. Tout le reste est parfait.

... Humblement j'appartiens à ces socialistes antimarxistes qui affirment que les facteurs économiques bien qu'importants ne sont pas les seuls ni les plus grands. Proudhon déclare que la cause première de toutes les guerres, luttes, révolutions est le paupérisme — qui n'est pas la pauvreté ; — que la pauvreté, le travail, la sobriété, l'étude et la solide passion de la philosophie (recherche de la vérité) sont la destinée de l'homme sur la terre. Tandis que nous cherchons la puissance, l'oisiveté, le matérialisme, de là notre misère ; la guerre détruira l'humanité si nous ne sommes pas assez héroïques pour détruire la guerre dans ses causes et dans nous-

mêmes. Et quelles pages il a écrites ! — des pages qui font penser à un Titan — à un front grand comme le dôme maudit de la prison. Je pense que c'est parce qu'il a bu à cette source géniale que Malatesta — merveilleux synthésiste quand on saisit le sens de ses simples phrases — peut dire que « après tout, le problème de la vie est un problème moral ».

Quand ma traduction de *Paix et Guerre* de Proudhon sera publiée par Vanguard, je vous en enverrai un exemplaire si — si — si Fuller me donne son beneplacido au lieu du contraire...

Cette double enquête, est-ce une autre dérision, un autre crachat sur nos faces ? une éponge de vinaigre et d'amertume au bout de la lance ? Le dernier coup entre nos côtes ? Hélas, j'ai été traité par tous si basement, si bestialement que je n'ai plus confiance en personne de l'autre côté de la barricade — tout en sachant que j'ai tort.

La lumière est éteinte, je ferme cette lettre et je vais préparer mon coin pour lire votre *Histoire d'Amérique*. Bonne nuit chère M<sup>me</sup> Evans, et portez-vous bien.

25 Juin 1927.  
Prison de Dedham.

CHER ABBOTT,

... La Défense et le Comité ont demandé une suspension de peine applicable à partir du 1<sup>er</sup> juillet, pour deux raisons :

1<sup>o</sup> pour que la commission ait assez de temps ;  
2<sup>o</sup> pour que nous ne soyions pas amenés à la maison de la mort de la prison d'État le 1<sup>er</sup> juillet. Deux bonnes raisons.

La commission nommée par le gouverneur a commencé à s'occuper de l'affaire il y a à peine quelques jours, et, à moins qu'il n'y ait une suspension nous serons exécutés la seconde ou la troisième semaine du mois prochain.

Est-il humainement possible d'étudier, soigneusement et complètement, en trois semaines, une affaire dont les deux jugements ont duré dix semaines, dont les cinq appels et les deux motions pour un nouveau jugement sont très volumineux et à laquelle ont participé plus de cent personnes.

Alors, si le répit est accordé avant le 1<sup>er</sup> juillet, nous resterons ici jusqu'à ce qu'on nous informe de la décision du gouverneur ou jusque dix jours avant la fin du délai fixé par la suspension. Et ici nous avons au moins de l'air, de la lumière, une bande de terre et de ciel à regarder et la bénédiction quotidienne d'une heure de soleil et d'air libre, et aussi quelques visiteurs par semaine. Mais si la suspension n'est pas accordée avant le 1<sup>er</sup> juillet, ce jour-là nous serons transférés à la maison de la mort de la prison de Charlestown. La maison de la mort est un endroit désagréable par tous les temps, mais sans fenêtres, sans air et sans lumière. C'est un endroit terrible l'été.

Je me rappelle que, un été, un condamné qui attendait l'exécution y fut transporté et on nous

a raconté que les gardiens s'évanouissaient à cause de la chaleur et du manque d'air. Si nous restons ici nous ne souffrirons pas beaucoup jusque dix jours avant l'exécution, si finalement le gouverneur nous condamne. Mais si on nous transfère là-bas le 1<sup>er</sup> juillet, nous commencerons d'agoniser tout de suite à cause de la chaleur et du manque d'air. Et alors si la suspension était accordée nous serions transférés dans l'aile de Cherry Hill où nous on mettrait au secret jusqu'à ce que le gouverneur ait décidé notre sort.

Comme vous voyez, ce qui m'intéresse ce n'est pas la suspension, mais sa date. Si c'est avant le 1<sup>er</sup> juillet, tant mieux, si c'est après, je préfère pas de suspension — car si je dois être exécuté j'aime mieux l'être en juillet qu'en septembre après deux mois de plus de tortures. Il semble probable que le gouverneur accordera une suspension. Il doit en discuter le 28 avec son conseil d'avocats. Mais s'il refuse ou ne dit rien jusqu'au moment où nous serons transférés à la maison de la mort, cela voudra dire qu'il est maintenant décidé à nous envoyer à la chaise électrique ou à nous enterrer vivants dans cette maudite prison d'État et pour cela il veut nous tenir sains et saufs dans la maison de la mort avant d'annoncer sa décision...

Ami Abbot, nous vous demandons, Sacco et moi de faire nos amitiés à tous les camarades que vous rencontrerez, espérant que vous êtes en bonne santé, nous vous envoyons tout ce qu'il y a de bon dans nos cœurs.

17 Juillet 1927.  
Prison de Charlestown.

CHÈRE MADAME EVANS,

J'ai reçu vos bonnes lettres. Je n'ai plus le temps de discuter sur autre chose que sur l'affaire. J'écris un petit livre aux camarades de France, exposant la situation. Aussi longtemps que je pourrai tenir une plume, j'écrirai sur mon assassinat. Je suis un révolutionnaire et chacune de mes paroles doit être un coup. Je ne pardonne à aucun de mes meurtriers. Ce serait trahir mes bien-aimés, mes idées, mes camarades, le meilleur de l'humanité, toutes les générations futures et moi-même.

Quant à la théosophie je ne peux pas y croire. Ce n'est pas de me trouver face à face avec l'inconnu qui m'effraie. Et s'il y a quelque chose après la tombe, je le saurai quand minuit aura sonné le 10 août 1927, peut-être avant. Je ne veux pas échapper aux réalités ou à la vérité — mais les changer en bien en détruisant le mal qu'elles renferment.

Soyez courageuse, chère amie et camarade Madame Evans. Je vous porte dans mon cœur et je vous bénis...

P. S. — Chère Madame Evans.

Rose nous a dit que vous étiez ici aujourd'hui.

Oui, je fais la grève de la faim cette fois — un vrai remède contre l'agitation. Je suis persuadé

que je ne pourrai jamais finir de lire *l'Histoire de la Civilisation américaine*, je n'ai plus le temps de lire. Mais le titre *Barbarie américaine* me fait venir l'eau à la bouche, d'autant plus que je jeûne depuis vendredi soir...

Je continue la grève de la faim parce que je sais que le gouverneur et la commission ont mal traité nos témoins, à tort et ne veulent rien croire de ce qu'ils disent. Ils croient et traitent bien une poignée de criminels, de prostituées et de dégénérés qui ont déposé contre nous.

Je sais que M. Wiggin n'est pas franc avec M. Thompson et que le gouverneur ne veut rien comprendre qui nous soit favorable, parce que c'est la seule manière honnête pour lui de nous tuer et de tranquiliser sa conscience chrétienne. Il est relativement droit, relativement à un monde tortu. Il ne peut pas me comprendre, mais je peux le comprendre car j'ai été comme lui avant de devenir ce que je suis. Nous assassiner, c'est, conformément aux sentiments et aux critères de ses amis et de sa classe, la seule manière de sauver la face de Thayer et des autres valets à robe noire de la ploutocratie, de sauver la réputation de la chère vieille république de Massachusetts, de briser la révolution et de sauver l'Amérique.

Le Czar et tous les tyrans ont payé cher des choses semblables, aucun de mes juges n'échappera à ce qu'il mérite, ou bien ses enfants ou ses petits enfants paieront, mais tout sera payé.

Je m'arrête maintenant parce que je me sens amer.

27 Juillet 1927.  
Prison de Charlestown.

CHÈRE CAMARADE BLACKWELL,

... Vous savez certainement que samedi dernier le gouverneur Fuller m'a interviewé, c'est-à-dire qu'il m'a reçu humainement et je lui ai parlé pendant 96 minutes, il m'a laissé en me promettant de revenir le soir. Mais il dut aller recevoir Lindbergh. M. Thompson est venu à sa place. Il m'a demandé de boire un peu de café, de manière à pouvoir tenir debout et parler au gouverneur quand il reviendrait le lundi. Aussi samedi soir j'ai bu une tasse de café sans sucre, dimanche matin une tasse de café au lait sans sucre, et une demi-tasse de café à midi, alors je me suis arrêté et j'ai écrit tout le jour un résumé de ce que je dirai au gouverneur. Eh bien, ce peu de lait que j'ai pris m'a presque tué. J'ai été empoisonné pendant deux jours, hier je suis arrivé à le vomir. Alors hier soir à neuf heures on m'a conduit dans le bureau du Directeur, le gouverneur étant venu me voir. Si je vis et si je vous revois je vous dirai ce que je lui ai dit ; mais maintenant je vous dirai seulement qu'il me fait l'impression d'être juste, comme vous dites, honnête homme, autant que je puis en juger, sincère, courageux, têtu, mais avec de bonnes intentions au fond et, d'une certaine manière, intelligent. Et j'ai du plaisir à vous

dire qu'il m'a donné une bonne et cordiale poignée de main avant de partir. Je peux me tromper, mais je ne crois pas qu'un homme comme celui-là nous fasse brûler pour une affaire comme la nôtre. La prison à vie pour des innocents, et après sept ans de souffrances inexprimables serait une monstruosité. Je redoute cela — mais tant que l'on vit, on peut combattre pour la justice et pour la liberté, pour la nôtre et pour celle de tous...

4 Août 1927.  
De la Maison de la Mort<sup>1</sup>.

#### AU COMITÉ DE DÉFENSE,

Le gouverneur Alvan T. Fuller est un assassin comme Thayer, Katzmann, les parjures officiels et tous les autres. Il m'a serré la main comme un frère, il m'a fait croire qu'il avait des intentions équitables et qu'il n'avait pas exécuté les trois assassins pour s'enlever tout prétexte de nous sauver.

Maintenant, ignorant ou niant toutes les

1. Cette note fut donnée par Vanzetti au gardien Hendry, qui la passa à l'avocat, puis au Comité de Défense. L'écriture est extrêmement agitée et irrégulière, ne ressemblant pas à son écriture habituelle, et l'orthographe est particulièrement défectueuse. Elle fut écrite immédiatement après que Vanzetti eut appris la décision du gouverneur, qui fut communiquée dans la nuit du 3 août 1927.

preuves de notre innocence, il nous insulte et nous assassine. Nous sommes innocents.

Ceci est la guerre de la ploutocratie contre la liberté, contre le peuple.

Nous mourons pour l'Anarchie. Vive l'Anarchie.

4 Août 1927.  
Prison de Charlestown.

#### CHÈRE MADAME EVANS,

La nuit dernière après 9 heures, Madeiros, Nick et moi avons été conduits de nos cellules de Cherry Hill dans les trois cellules des condamnés à mort. En y allant j'ai pu jeter un coup d'œil sur le ciel étoilé de la nuit — il y avait si longtemps que je ne l'avais vu — et j'ai pensé que c'était mon dernier regard aux étoiles.

Ce matin Rose est venue nous voir et a dû rester entre les barreaux de nos cellules. C'est quelque chose pour une femme.

... Comme vous savez j'ai parlé avec le gouverneur à peu près quatre-vingt-dix minutes en deux interviews.

L'impression qu'il m'a donnée pendant la première, s'est trouvée confirmée ensuite... Il me semble que tout le porte à voir les choses contre nous — en fait il devrait faire un terrible effort contre lui-même pour vaincre ce qui, en lui, est une tendance naturelle hostile à nos personnes, à notre affaire, à nos idées, à notre en-

tourage. Nous sommes à ses antipodes en tout et pour tout, tandis que nos ennemis lui conviennent et le servent en presque toutes choses. Consciemment, subconsciemment et inconsciemment il ne peut pas ne pas être terriblement influencé et prévenu contre nous. Mais il m'a donné l'impression d'être sincère, a fait de grands efforts pour connaître la vérité et n'était pas délibérément contre nous avant d'avoir commencé l'enquête...

S'il nous envoie à la mort, la sincérité de sa conviction importe peu — elle ne nous fait pas coupables — nous sommes et nous resterons innocents, notre exécution sera un assassinat et notre sang criera vengeance. C'est pour ces raisons, pour mon devoir envers mon père, mon frère, ma sœur, mes amis et mes camarades, et envers moi-même que j'ai parlé à cœur ouvert au gouverneur avec autant de clarté et autant de force que j'ai pu.

Maintenant même, tout agonisant que je suis, je lui ai écrit tout ce que je puis me rappeler. J'ai fait ce que j'ai pu.

Mais des hommes normaux n'auraient jamais traité un chien, un serpent ou un scorpion comme on nous a traités et comme on nous traite.

Chère Madame Evans, vous avez été très bonne pour nous. Je vous bénis pour tout ce que vous avez fait pour les nôtres et pour nous. Gardez un cœur courageux.

10 Août 1927.  
Prison de Charlestown.

CHÈRE MADAME EVANS, CHÈRE CAMARADE,

Ceci est seulement pour vous dire au revoir et pour vous bénir de tout ce que vous avez fait pour nous. Notre bien cordial souvenir à tous nos amis.

A vous de grand cœur.

P. S. le 12 Août 1927.

CHÈRE MADAME EVANS,

Je peux vous saluer encore aujourd'hui à cause du courage de ceux qui combattent pour nous.

Comme j'aime leur active résistance à l'action du mal.

Toujours à vous.

12 Août 1927.  
Prison de Charlestown.

CHÈRE MADAME WINSLOW,

Comme je suis encore en vie, j'en profite pour vous envoyer mes meilleurs souvenirs et mes bons vœux.

21 Août 1927.  
Charlestown Prison.

CHÈRE MADAME HENDERSON,

Je vous remercie de tout cœur de ce que vous faites pour ma pauvre sœur Luigia. D'un côté c'est une grande consolation pour moi de l'avoir revue après dix-neuf ans de séparation. Mais depuis que je l'ai vue, mon cœur a perdu un peu de son calme. La pensée qu'elle portera la nouvelle de ma mort à la tombe de notre mère est horrible pour moi — penser à tout ce qu'elle devra voir et supporter révolte tout mon être et bouleverse mon cerveau. Je vous en prie, Madame Henderson, vous avez déjà été si bonne pour ma sœur et pour ma famille, assistez-la pendant ces heures d'angoisse. Je voudrais aussi remercier votre fille et tous ceux qui ont aidé ma sœur et ma famille, Nick et sa famille. Ceci peut être mon dernier au revoir...

Je vous envoie tout ce qu'il y a de bon dans mon cœur.

21 Août 1927.  
De la Maison de la Mort de la Prison d'État du Massachussets.

CHERS AMIS ET CAMARADES DU COMITÉ  
DE DÉFENSE POUR SACCO ET VAN-  
ZETTI,

Après demain à minuit nous serons exécutés,  
à moins que l'exécution ne soit encore empêchée

soit par la Cour Suprême des États-Unis, soit par le gouverneur Alvan T. Fuller.

Nous n'avons aucun espoir. Ce matin, notre brave défenseur et ami Michaël Angelo Musmanno est arrivé de Washington, et nous a dit qu'il reviendrait cet après-midi s'il avait le temps. Rose aussi et Luigia étaient ici ce matin et elles nous avaient promis aussi qu'elles reviendraient cet après-midi. Mais il est à présent 5 h. 1/2 et personne n'est encore venu. Ceci nous fait penser qu'il n'y a pas de bonnes nouvelles à nous annoncer, sinon quelqu'un d'entre vous se serait hâté de venir. Ceci nous dit presque que tous vos efforts ont échoué et que vous employez les quelques heures qui restent en efforts désespérés et sans espoir pour éviter notre exécution. En un mot nous nous sentons perdus ! C'est pourquoi nous avons décidé d'écrire cette lettre pour vous exprimer notre gratitude et notre admiration pour ce que vous avez fait pour notre défense pendant ces sept ans, quatre mois et onze jours de lutte.

Que nous ayions perdu et que nous devions mourir ne diminue pas notre estime et notre reconnaissance pour la grande solidarité que vous avez maintenue avec nous et nos familles.

Amis et camarades, maintenant que la tragédie de ce jugement touche à sa fin, n'ayez tous qu'un même cœur. Deux d'entre vous seulement meurent. Notre idéal vit. Vous, nos camarades, vivez par millions, nous ne sommes pas vaincus. Faites un trésor de nos souffrances, de notre douleur, de nos fautes, de nos défaites, de notre

passion pour les batailles futures et pour la grande émancipation.

N'ayez qu'un seul cœur en cette heure la plus sombre de notre tragédie. Et ayez du cœur.

Saluez pour nous, tous les amis et tous les camarades de toute la terre.

Nous vous embrassons tous, et nous vous envoyons notre suprême au revoir, le cœur plein de tendresse et d'affection. Maintenant et à jamais, longue vie à vous tous, longue vie pour la liberté.

A vous dans la vie et dans la mort.

Bartolomeo VANZETTI,

Nicola SACCO.

21 Août 1927.

De la Maison de la Mort de la Prison d'État du Massachussets.

MON CHER DANTE,

J'espère encore, et nous lutterons jusqu'au dernier moment pour revendiquer notre droit à la liberté et à la vie, mais toutes les forces de l'État et de l'argent et de la réaction sont mortellement contre nous, parce que nous sommes des libertaires et des anarchistes.

Je ne te parlerai que peu de cela parce que tu es encore trop jeune pour comprendre ces choses et bien d'autres sur lesquelles je voudrais raisonner avec toi. Mais si tout va bien, tu grandiras et tu comprendras la situation de ton père

et la mienne, les principes de ton père et les miens, pour lesquels nous allons bientôt être mis à mort.

Je te dis maintenant que tout ce que je sais de ton père, c'est qu'il n'est pas un assassin, mais un des hommes les plus courageux que j'aie jamais vus. Quelque jour tu comprendras ce que je vais te dire. Que ton père a sacrifié tout ce qui est cher et sacré au cœur et à l'âme d'un homme, pour sa foi en la liberté et en la justice pour tous. Ce jour-là, tu seras fier de ton père, et si tu es devenu assez brave tu prendras sa place dans la lutte entre la tyrannie et la liberté et tu vengeras son (notre) nom et notre sang.

S'il nous faut mourir maintenant, tu sauras, quand tu pourras comprendre tout le sens de cette tragédie, combien ton père a été courageux et bon pour toi, pour ta mère et pour moi, pendant ces huit années de lutte, de douleur, de passion, d'angoisse et d'agonie.

A partir de maintenant sois brave et bon pour ta mère, pour Inès, pour Susie — brave et bonne Suzie — et fais tout ce que tu pourras pour les consoler et les aider.

Je voudrais aussi que tu te souviennes de moi comme d'un camarade et d'un ami de ton père, de ta mère, d'Inès, de Susie et de toi, et je t'assure que je n'ai jamais été un criminel, je n'ai jamais commis de vol, ni de meurtre, mais j'ai modestement combattu pour abolir le crime dans l'humanité et pour la liberté de tous.

Rappelle-toi Dante, que si quelqu'un dit

autre chose de ton père et de moi, c'est un menteur qui insulte des morts innocents, qui ont été braves quand ils vivaient. Sache aussi, Dante, et rappelle-toi, que si ton père et moi avons été des lâches, des hypocrites, des apostats, nous n'aurions pas été mis à mort. On n'aurait pas condamné un chien lépreux, on n'aurait pas exécuté un scorpion sur les preuves que l'on a rassemblées contre nous. On aurait accordé un nouveau jugement à un matricide, à un criminel endurci sur les faits que nous avons fait valoir pour obtenir un nouveau jugement.

Rappelle-toi, Dante, rappelle-toi toujours ces choses ; nous ne sommes pas des criminels, on nous a condamnés sur un tissu d'inventions, on nous a refusé un nouveau jugement, et si l'on nous exécute après sept ans, quatre mois, onze jours de souffrances inexprimables, c'est pour les raisons que je t'ai dites, parce que nous étions pour les pauvres et contre l'exploitation et l'oppression de l'homme par l'homme.

Les documents sur notre affaire, que toi et d'autres conserveront, te prouveront que ton père, ta mère, Inès, ma famille et moi, avons été sacrifiés par et pour la Raison d'État de la réaction américaine ploutocratique.

Le jour viendra où tu comprendras le sens atroce des mots ci-dessus, dans toute sa plénitude. Alors tu nous honoreras.

Maintenant, Dante, sois brave et bon toujours. Je t'embrasse.

*P. S.* — Je laisse la copie de la Bible américaine à ta mère car elle aimera la lire et elle te la donnera quand tu seras plus grand et capable de comprendre. Garde-la en souvenir. Elle te dira aussi combien M<sup>me</sup> Gertrude Winslow a été bonne et généreuse avec nous tous. Au revoir, Dante.

BARTOLOMEO.

*22 Août.*

De la cellule des condamnés à mort, prison d'État du Massachusetts.

CHER AMI DANA <sup>1</sup>,

Rosa et ma sœur Luigia sont venues nous voir tout à l'heure et nous ont parlé de votre lettre qu'elles avaient oubliée. Elles nous l'apporteront cet après-midi, si elles reviennent. Mais elle nous ont dit le contenu de la lettre et je vous écris maintenant parce que je pense que rien, ni personne, n'empêchera notre exécution après ce minuit, ainsi il se peut que nous ne voyions pas votre lettre.

Le juge Holmes a rejeté notre appel parce que la Cour suprême s'est prononcée et il ne veut pas empiéter sur ses attributions.

Hier, le juge Brandeis a rejeté notre appel pour des raisons personnelles : à savoir que lui

1. H. W. L. Dana de Cambridge (Mass.) de la Faculté d'Harvard, actuellement professeur à la Nouvelle École de Recherches sociales de New-York.

ou des membres de sa famille sont bien disposés en notre faveur, ce qui est prouvé par le fait que après notre arrestation, Rose et ses enfants ont vécu un mois dans une maison vide de Dedham qui appartient au juge Brandeis.

Ces deux juges qui représentent le libéralisme à la Cour suprême fédérale, nous ont tourné le dos. Actuellement nos avocats présentent leur appel au juge Stone. Comme les autres juges de la Cour fédérale sont réactionnaires, c'est une excellente raison pour rejeter notre appel. Ainsi voilà ce qui arrive, quelques juges rejettent notre appel parce qu'ils nous sont favorables, les autres parce qu'ils nous sont hostiles et à travers cette élégante Fourche Caudine nous sommes conduits tout droit à la chaise électrique.

Ma pauvre sœur et Rose vivent crucifiées. Ma sœur était optimiste comme tout le monde l'a été pour notre affaire, qui n'a pas encore été très bien comprise, même par les plus intelligents et les plus expérimentés de nos camarades. Mais depuis qu'elle est ici, sur place, en face de la réalité, son optimisme a disparu peu à peu et ce matin elle souffrait horriblement.

Le Comité de Défense, la Défense, nos amis, Rosa et Luigia font nuit et jour un effort frénétique pour empêcher notre exécution, et seconde après seconde on les voit échouer et notre exécution paraît toujours plus proche et inévitable. Il n'y a plus maintenant que douze heures et nous sommes perdus — si nous refusons d'espérer contre la raison.

Et dans notre cercueil reposera l'optimisme

de nos amis et notre pessimisme. Ce que je désire le plus ardemment dans cette dernière heure d'agonie c'est que notre affaire et notre destin soient compris dans leur essence et servent comme une leçon terrible pour les forces de liberté — afin que nos souffrances et notre mort n'aient pas été vaines.

Je n'entre pas dans le détail parce que je sais que vous les apprendrez avant de recevoir cette lettre. Mais voici quelle est la situation en ce moment : tous les juges de la Cour fédérale vont rejeter notre appel et dans quelques heures notre sort sera complètement dans les mains du gouverneur Fuller. Pour moi, cela signifie — mort. Tant mieux si je me trompe.

Aussi cher camarade Dana, je veux vous remercier pour tout ce que vous avez fait pour Nicolas et moi et pour nos familles. Ma sœur vous envoie son souvenir et me dit que vous pensez aller en Italie et que vous verrez nos familles. Saluez je vous prie tous les camarades que vous verrez en Europe et dites-leur ce qu'il y a dans nos cœurs. Pour vous, nous vous envoyons un dernier, un suprême au revoir et une fraternelle étreinte. Soyez brave et de bonne humeur frère Dana.

Pour Nicolas et pour moi.

NICOLAS et BARTOLOMEO.

*P.-S.* — J'espère et je désire que vous mettiez dans l'histoire notre tragédie avec son aspect et son être réels.

DOCUMENTS

## BIOGRAPHIE DE NICOLAS SACCO

Nicolas Sacco avait vingt-neuf ans quand il fut arrêté avec Vanzetti, à Brockton, Massachussets, le 5 mai 1920. Ni lui, ni Vanzetti, n'avaient eu maille à partir avec la police auparavant. Pendant les douze années qu'il avait vécu en Amérique, il avait principalement travaillé comme cordonnier dans les villes ouvrières qui entourent Boston. C'est là qu'il avait débarqué en arrivant d'Italie. Il avait d'abord été employé comme porteur d'eau par une équipe qui construisait des routes à Milford, Massachussets. Il passa ensuite quelque temps dans une fonderie à Hopedale, Massachussets, puis il trouva à s'employer dans une fabrique de souliers à Webster, puis dans l'usine de la Milford Shoe Company à Milford. Il y travailla sans interruption de 1909 à 1917, plaçant régulièrement ses économies. C'est là qu'il devint un ouvrier qualifié, fraiseur de lisse.

En 1917 Sacco alla à Mexico pour éviter la mobilisation. Il rentra après la guerre et fut embauché à la manufacture de chaussures « Trois K » à Soughton, Massachussets, par Michael J. Kelley, qui en était le propriétaire et à l'école de qui il avait appris son métier en dehors des heures de travail régulier. Il travaillait pour Mr Kelley au moment de son arrestation et il occupait une maison voisine de celle de M. Kelly, bâtie sur un terrain appartenant à son patron.

Sacco en même temps qu'ouvrier était gardien de l'usine et M. Kelly lui avait donné un grand terrain où il cultivait des légumes et des fleurs.

Sacco était originaire du village de Torremaggiore, province de Foggia, dans l'extrême Sud de l'Italie. Son père Michel possédait de riches oliveraies et des vignobles. A errer dans les vignes et les vergers, et à partager les travaux des champs, Sacco avait acquis un amour passionné de la nature et de la vie en plein air. Il n'avait pas eu d'instruction régulière, mais il avait étudié sous la surveillance affectueuse de ses parents, bons catholiques, et de son frère aîné qui était son fidèle compagnon.

Il était remarquablement vigoureux et musclé et sa personnalité était chaude et exubérante. Autant qu'on pouvait en juger, ce qui l'intéressait le plus, c'était tout ce qu'il pouvait voir ou toucher, — ses outils, ses fleurs ou ses légumes qui poussaient dans son jardin, les arbres et le ciel.

Il était républicain à son arrivée en Amérique, mais il changea bientôt et devint socialiste puis anarchiste. Comme anarchiste, il devint le disciple de Galléani, intellectuel anarchiste qui vivait alors dans le Massachussets.

Sacco prit part à beaucoup de grèves pendant cette période où il passa du républicanisme à l'anarchie. Ses camarades disent que pendant ces grèves, il se montrait consciencieux à l'excès, parlant peu, mais « picketing » plus longtemps que n'importe qui, et toujours prêt à courir ou à faire n'importe quoi pour la cause.

En 1912, il épousa une belle Italienne aux cheveux roux, qui s'appelait Rosa et qu'il avait rencontrée à Milford. Ils allèrent ensemble jouer la comédie dans les quartiers italiens pour ramasser de l'argent pour les caisses de grève. Ils eurent un fils,

Dante, après deux ans de mariage, et une fille, Inès, qui naquit quelques mois après l'arrestation de Sacco. Sacco était profondément attaché à sa famille.

Les lettres écrites par Sacco pendant les six premières années d'emprisonnement à Dedham montrent comment il dut lutter pour s'adapter à ce qui l'entourait. Il ne pouvait pas travailler dans la prison, car les inculpés de meurtre dont la condamnation n'est pas prononcée, n'en ont pas le droit. Les exercices physiques qu'il faisait dans sa cellule étaient insuffisants pour un homme habitué au travail.

La révolte de son corps se traduisit par une grève de la faim d'un mois en 1923, et celle de son esprit par quelques lettres. La lettre adressée à Fred H. Moore, son premier avocat, en est un exemple bien significatif. Il détestait toute la « phraséologie » sur l'affaire, et la sympathie des « amis philanthropiques » lui inspirait un amer ressentiment. Cependant il ne gardait pas rancune à ceux qu'il attaquait même violemment. Il avait donné satisfaction à son caractère entier. Par la suite, il se rappelait ces faits comme de simples différences d'opinion, et n'en causait pas moins gaiement sur d'autres sujet..

Sacco n'était pas de tempérament studieux. Il ne lisait pas beaucoup, et, avant d'être en prison, il n'avait certainement pas écrit beaucoup de lettres. Dans ces lettres de prison, on sent ses efforts pour dompter son inexpérience et pour exprimer les réactions de sa vibrante sensibilité.

## BIOGRAPHIE DE VANZETTI

Vanzetti débarqua à Ellis Island en 1908, à l'âge de vingt ans. Il était né à Villafalletto, province de Cuneo, dans l'Italie du nord, et appartenait à une famille bourgeoise et aisée, son père était un riche fermier. Ses parents étaient de dévots catholiques et Bartholomeo fut très strictement élevé. Il alla à l'école du village jusqu'à treize ans et puis son père le plaça chez un pâtissier à Cuneo. Il y resta un an et demi puis il travailla à Cavour, Courgne et Turin, comme pâtissier et confiseur.

Six ans après avoir quitté sa famille, il tomba gravement malade et revint se faire soigner par sa mère et ses sœurs. Il avait alors dix-neuf ans. Pendant ces années de travail il avait beaucoup lu et étudié, il s'était détourné du catholicisme et s'intéressait aux théories sociales extrêmes. Sa mère mourut après une longue maladie et cette mort fit sur Vanzetti une impression profonde et durable. Il décida de quitter de nouveau les siens et bientôt, il partit pour l'Amérique.

Pendant deux ans, il fut plongeur dans un restaurant de New-York. Il travailla ensuite par périodes dans les fermes du Connecticut, puis deux ans aux carrières de pierre de Meriden, Connecticut, aux briquetteries de Springfield, Massachussets, puis de

nouveau à New-York comme pâtissier. Cinq mois sans travail le ramenèrent à Springfield où il fut embauché dans une équipe de construction de voies ferrées. De là il alla à Worcester, et finalement en 1915 à Plymouth où il resta jusque à son arrestation (sauf un intervalle de 1917 à 1918 où il vécut à Mexico pour éviter la mobilisation). Il fut foreur de puits, terrassier, ouvrier à la Corderie de Plymouth, casseur de glace et crieur de poisson. Il prit une part active à la grève des corderies de Plymouth en 1916 et eut dès lors dans la région la réputation d'un meneur.

Où qu'il allât, Vanzetti continuait ses études avec une ferveur croissante. Ses deux livres les plus feuilletés étaient *La Divine Comédie* et *La Vie de Jésus* de Renan.

Vanzetti avait trente et un ans quand lui et Sacco furent arrêtés. Ni l'un ni l'autre n'avaient jamais été poursuivis.

De 1921 à 1926, Vanzetti fut transporté trois fois de la prison de Charleston à celle de Dedham. Chaque fois des demandes pour un nouveau jugement furent adressées à la Cour de justice.

Pendant ce temps il s'était fait, parmi les surveillants et les gardiens de la prison d'État, la réputation d'un solide ouvrier et d'un homme qui écrivait et lisait constamment. Dès son entrée en prison, en juillet 1920 (condamné pour le crime de Bridgewater) il avait travaillé à l'atelier de peinture pour les automobiles de l'État. Au début de 1923, il fut obligé de chercher un autre travail, à cause de troubles digestifs provoqués par les émanations gazeuses des colorants. Il fut alors placé dans l'atelier du tailleur de la prison où il travailla jusqu'en 1924.

A force d'occuper ses mains et son cerveau, Vanzetti arriva à supporter les quatre premières années de prison et les délais et les déceptions qui suivirent

les refus successifs du juge Thayer d'accorder un nouveau jugement.

Au début de 1925 cependant, sa résistance fléchit temporairement. Des troubles digestifs semblaient indiquer qu'il était atteint d'un ulcère à l'estomac, et ces souffrances physiques expliquent sans doute l'irritabilité qui caractérise alors son attitude. Il fut donc placé en observation à l'hôpital de la prison et cessa le travail. Après quelques semaines on le transporta de l'hôpital à la maison des fous de Bridgewater. Il y resta cinq mois, recouvra la santé, puis il retourna à Charlestown et travailla de nouveau à la peinture.

Cette année là il n'y eut pas encore de nouveau jugement pour lui, ni pour Sacco.

A la fin de 1924, M. William G. Thompson, suivi de M. Herbert B. Ehrmann remplacèrent M. Fred H. Moore et les autres conseils. Vanzetti fut très heureux du changement et attendit avec une patience relative l'année 1925 pendant qu'on faisait les démarches nécessaires pour amener son affaire devant la Cour suprême.

En 1926 eurent lieu une série d'importantes démarches légales. M. Thompson étant chargé de la défense, fit appel le 11 janvier devant la Cour Suprême de Massachusetts. La cour décida contre les deux accusés. Alors on fit une autre tentative auprès du juge Thayer pour obtenir un nouveau jugement justifié par les révélations de Celestino Madeiros. Celui-ci, emprisonné à Dedham pour assassinat, affirmait que le crime de South Braintree avait été commis par la bande de criminels dont il faisait partie. Le juge Thayer décida de nouveau contre Sacco et Vanzetti.

Cette recrudescence d'activité eut son effet sur Vanzetti. Au début il s'était occupé surtout en tra-

duisant en anglais *Guerre et Paix*, de Proudhon, en écrivant son autobiographie, *Histoire d'une Vie prolétarienne*, en finissant un roman : *Événements et Victimes*, qui était le récit de ses expériences dans une fabrique de munitions quelque temps avant l'entrée en guerre de l'Amérique. Il écrivait aussi pour des journaux anarchistes et pour le bulletin du Comité de Défense, des articles qui traitaient quelquefois de sujets étrangers à l'affaire.

Tandis que, à partir de 1926, toute son activité fut employée à seconder son avocat et le Comité de Défense. Il commença à traduire les communiqués de M. Thompson en italien pour leur publication en Europe. Ses lettres de cette époque indiquent qu'il est plus sérieusement préoccupé par l'affaire. Il conférait plus fréquemment avec les membres du Comité de Défense sur les démarches à faire.

En janvier 1927 une dernière tentative fut faite devant la Cour Suprême, arguant des révélations de Celestino Madeiros. Le 4 avril la Cour de nouveau soutint le juge Thayer. Toutes les démarches légales ayant échoué, les deux hommes furent conduits de nouveau devant le tribunal pour entendre leur condamnation. Vanzetti fut transféré de Charlestown à Dedham le 9 avril et conduit devant le tribunal avec Sacco.

A cette occasion, et comme on lui posait la question conventionnelle : « Qu'avez-vous à dire pour votre défense ? » Vanzetti parla pendant trois quarts d'heure avec une éloquence qui émut le tribunal. Au moment où le juge Thayer prononçait la sentence, il l'interrompit et demanda la permission d'ajouter quelque chose qu'il avait oublié. Cette permission lui fut refusée.

Les trois semaines qui suivirent furent employées à rédiger une pétition au gouverneur Fuller. Van-

zetti, comme Sacco, refusa de signer une formule qui eut impliqué qu'il demandait pardon ou miséricorde. Au lieu de cela, avec l'aide de M. Thompson, il écrivit sa propre pétition, dans laquelle il affirmait ses principes anarchistes et ceux de Sacco et résumait les principaux points de la défense. Sacco demeura ferme dans son refus de signer, et la pétition fut présentée au gouverneur Fuller, avec la seule signature de Vanzetti.

Le Gouverneur commença immédiatement son enquête personnelle. Des pétitions lui arrivaient de partout, demandant d'une manière pressante une sérieuse révision du procès. Le 1<sup>er</sup> juin, le gouverneur annonça qu'il avait nommé une Commission consultative d'enquête composée du président Lowell de Harvard, du président Stratton, de l'Institut Technologique de Massachussets, et du juge Grant, qui avait été juge à la Cour de Probation. (Probate Court).

Pendant ces semaines (après la présentation de la pétition) Vanzetti observa les événements avec une fermeté qui frappa tous ceux qui le virent. Il continua sa correspondance lut beaucoup et joua avec Sacco à un jeu de boules italien pendant l'heure qu'ils passaient dans la cour.

## L'HISTOIRE DE L'AFFAIRE <sup>1</sup>

Le 15 avril 1920 à 3 heures de l'après-midi, le chef de paye Parmenter et le gardien Berardelli revenaient des bureaux de la manufacture de chaussures Slater et Morrill et portaient deux coffres contenant le montant de la paie. Comme ils passaient dans la grande rue de South Braintree, Massachussets, ils furent tués à coups de revolvers par deux hommes. En même temps une auto portant plusieurs autres hommes arriva. Les assassins jetèrent les deux coffres dans l'auto, y sautèrent eux-mêmes et s'en allèrent à toute vitesse. Deux jours après, l'auto fut trouvée abandonnée dans les bois loin de la scène du crime.

A la même époque, la police recherchait les auteurs d'un attentat du même genre commis à Bridgewater. Dans les deux cas le crime avait été commis par une bande. Dans les deux cas les bandits s'étaient enfuis en auto. Dans les deux cas les témoins pensaient que les criminels étaient des Italiens.

Dans l'affaire de Bridgewater l'auto avait pris la direction de Cochesett. C'est pourquoi le brigadier Stewart de Bridgewater recherchait, à l'époque du

1. Tous les documents de l'affaire ont été publiés par Henry Colt et C<sup>ie</sup>, en 6 volumes, intitulés *L'Affaire Sacco-Vanzetti*.

crime de Braintree, des Italiens propriétaires ou chauffeurs d'auto à Cochesett. Il pensa avoir trouvé son homme dans un certain Boda dont l'auto était alors en réparation dans un garage. Stewart demanda au propriétaire du garage, Johnson, de l'avertir par téléphone dès que quelqu'un viendrait chercher l'auto. Suivant toujours cette piste, Stewart découvrit que Boda avait habité à Cochesett avec un révolutionnaire nommé Coacci.

Il faut dire que le 16 avril 1920, lendemain du crime de Braintree, Stewart, d'ordre du département de justice alors engagé dans la chasse aux « rouges », était allé chez un certain Coacci pour savoir pourquoi il n'avait pas répondu à une convocation de la police pour une audience au sujet de son expulsion. Il avait trouvé Coacci faisant sa malle et visiblement très pressé de partir pour l'Italie le plus tôt possible. A ce moment-là (16 avril) la malle de Coacci et sa hâte ne furent pas rapprochées par le commissaire Stewart de l'affaire de Braintree. Mais quand il eut découvert ce qu'il croyait être les traces de l'auto de Boda près de l'auto du crime, et qu'il eut appris que Boda avait habité avec Coacci, il relia le départ de Coacci avec l'affaire de Braintree, et il supposa que la malle contenait le butin. Il en conclut que Coacci, copain de Boda, « s'éclipsait avec le magot ». En réalité, la malle, quand elle fut examinée par la police italienne, à l'arrivée, ne contenait rien de suspect. Cependant Stewart continuait à bâtir sa thèse autour de Boda : quiconque viendrait demander l'auto de Boda au garage Johnson pourrait être soupçonné du crime de Braintree. Le 5 mai, en fait, Boda et trois autres Italiens vinrent demander l'auto.

Pour expliquer pourquoi ils venaient, il faut rappeler toutes les mesures prises pour l'expulsion des « Rouges » par l'Attorney général Palmer, au printemps

de 1920. En particulier il ne faut pas oublier le cas d'un certain Salsedo — c'était un révolutionnaire qui était tenu au secret par la police de New-York au 14<sup>e</sup> étage d'un immeuble de Park Row. Boda et ses compagnons étaient des amis de Salsedo. Le 4 mai ils avaient appris que Salsedo avait été trouvé mort au pied de l'immeuble de Park Row. Ils furent effrayés et se mirent en campagne « pour cacher la littérature et avertir leurs amis ». Pour cela ils avaient besoin d'une auto et ils avaient pensé à celle de Boda. Telles étaient les circonstances qui expliquaient la visite des quatre Italiens, le 4 mai, au garage Johnson. Deux d'entre eux étaient Sacco et Vanzetti. M<sup>me</sup> Johnson téléphona à la police. L'auto n'était pas en état et les Italiens partirent, Sacco et Vanzetti allèrent chercher un taxi pour aller à Brockton, Boda et Orciani partirent sur une motocyclette. Orciani fut arrêté le lendemain, quant à Boda on n'en entendit plus parler.

Stewart pensa tout de suite à appliquer sa théorie qui voulait que les deux crimes, Bridgewater et Braintree aient été commis par la même bande. La théorie pourtant ne put tenir. Orciani avait été à l'usine à ces deux dates et eut ainsi un alibi, il fut relâché. Sacco, employé dans une fabrique de chaussures à Stoughton, avait pris un jour de congé le 15 avril. Il ne pouvait être accusé du crime de Bridgewater, il le fut seulement de celui de Braintree. Vanzetti, qui était son propre employeur, ne put avoir d'alibi irrécusable pour les deux jours, alors il fut accusé des deux crimes.

La thèse de Stewart, crime commis par les révolutionnaires italiens, ne fut jamais partagée par les chefs de la police d'État qui soutinrent toujours que c'était du travail de professionnels.

Accusés de l'assassinat du 5 mai, Sacco et Vanzetti

furent officiellement inculpés le 14 septembre 1920 et jugés en mai 1921 à Dedham, comté de Norfolk. Le lieu du jugement, le palais de justice qui est situé en face de la vieille maison de Fisher Ames, constituait un saisissant contraste avec le milieu et les antécédents des prisonniers. Dedham est un faubourg tranquille, fait de maisons bourgeoises, habité par des Bostoniens cossus, parmi lesquels beaucoup de descendants des petits fermiers du New-England. Une bonne partie du jury avait été choisie parmi ceux que l'on estime être des « citoyens représentatifs », de « situation solide » et « intelligents ». Le juge qui présidait était Webster Thayer, de Worcester. Le principal avocat pour les deux Italiens fut Fred H. Moore, homme de l'Ouest, révolutionnaire et défenseur professionnel de révolutionnaires. Par son origine comme par ses idées, il était là un « étranger ». Moore, qui ne connaissait pas les traditions du Massachussets, qui n'était pas membre du barreau du Massachussets, qui ne connaissait pas le tempérament du juge Thayer, ne fut jamais en sympathie, ni personnelle, ni professionnelle, avec le juge. Pour autant que les relations entre l'avocat et le juge, peuvent, même inconsciemment, avoir d'influence sur la manière dont se déroule une affaire, Moore fut un facteur d'irritation et non d'apaisement. Sacco et Vanzetti parlaient un anglais très incorrect et leurs dépositions montrent souvent qu'ils ne comprenaient pas les questions qui leur étaient adressées. Quant à l'interprète du tribunal, sa conduite suscita de tels doutes que les accusés durent amener leur propre interprète pour contrôler ses questions et ses réponses... »

La question posée par l'instruction était la suivante : Sacco et Vanzetti étaient-ils ou n'étaient-ils pas deux des assaillants de Parmenter et Berardelli.

A cette question il y eut une multitude de réponses contradictoires. « Cinquante-neuf témoins déposèrent pour la thèse officielle, et quatre-vingt-dix-neuf pour les accusés. Les témoignages fournis par l'accusation n'étaient pas les mêmes contre les deux hommes. La théorie officielle était que Sacco avait tiré et que Vanzetti était assis dans l'auto et était complice de l'agression. Les témoins de l'accusation attestèrent avoir vu les deux accusés à South Braintree le matin du 15 avril ; ils reconnurent Sacco comme l'homme qui avait tué le gardien Berardelli et qui s'était ensuite enfui en automobile. Un expert déclara que l'une des quatre balles extraites du corps de Berardelli pouvait provenir du revolver Colt que Sacco avait sur lui au moment de son arrestation. Quant à Vanzetti, on eut contre lui les témoins qui dirent l'avoir vu dans l'auto. De plus l'accusation mit en valeur la conduite des deux hommes après l'attentat : les revolvers qu'ils avaient sur eux, les mensonges qu'ils avaient dit aux policiers lors de leur arrestation. De tout cela on fit un argument : « conscience d'avoir fait le mal », qui devait peser d'un grand poids.

La défense produisit des témoins un peu plus nombreux et au moins aussi bien placés que ceux de l'accusation pour identifier les assaillants et ils affirmèrent que les accusés n'étaient pas les hommes qu'ils avaient vu. Leur témoignage fut confirmé par ceux des personnes ayant vu Sacco et Vanzetti ailleurs qu'à Braintree au moment de l'attentat. D'autres témoins confirmèrent la déposition de Sacco disant que le 15 avril — jour où il n'était pas à l'usine — il était allé à Boston pour se procurer un passeport, il voulait en effet aller bientôt en Italie voir son père. La vérité de cette déposition fut confirmée par le témoignage d'un employé du consulat de Boston qui

déclara que Sacco était venu au consulat à 2 heures un quart après-midi.

Pour Vanzetti l'alibi fut étonnant. Trente et un témoins déposèrent que, aucun des hommes, qu'ils avaient vus dans l'auto du crime, n'était Vanzetti. Treize témoins déposèrent en affirmant directement la présence de Vanzetti à Plymouth, où il vendait du poisson, le jour du meurtre, ou bien confirmèrent les dépositions directes.

Au cours du procès, le juge Thayer devait déclarer que la condamnation des deux hommes n'était pas la conséquence des témoignages contre Sacco et Vanzetti. Selon lui « la preuve qui condamnait ces accusés était... leur « conscience d'avoir fait le mal<sup>1</sup> »...

... Jusque là tout l'effort de la défense avait été de démontrer que les circonstances du crime éloignaient les soupçons de Sacco et de Vanzetti. Mais la mort de Parmenter et celle de Berardelli restaient inexplicables. La défense allait produire de nouvelles preuves établissant que non seulement Sacco et Vanzetti n'avaient pas commis le crime mais qu'il avait été

1. Vanzetti reconnut en effet avoir menti aux policiers lors de son arrestation, et vraiment il n'avait pas la conscience tranquille. Lui et Sacco étaient notoirement « rouges », ils avaient été quelque temps inscrits sur une liste des suspects, et ils se savaient particulièrement détestés pour avoir évité de servir pendant la guerre. Lorsqu'il vit les policiers, il crut qu'on venait l'arrêter comme « rouge » et son premier soin fut de ne pas trahir ses amis. C'est pourquoi il donna un faux nom lorsqu'on lui demanda chez qui il allait. L'affaire Salsedo suffisait amplement à lui prouver que les affaires politiques pouvaient prendre une très vilaine tournure.

Nous avons supprimé ici une discussion détaillée des témoignages (p. 336-348 de l'édition américaine).

commis par une bande bien connue de criminels de profession.

Un jeune Portugais, criminel d'expérience, Celestino F. Madeiros, se trouvait en 1925 dans la même prison que Sacco. Il était condamné à mort pour un assassinat commis au cours d'une tentative de vol dans une banque. Le 18 novembre, au moment où l'appel qu'il avait fait devant la Cour suprême était encore pendant, il put faire passer à Sacco la note suivante :

« Je confesse par la présente avoir pris part au crime de la Compagnie de Chaussures de Braintree, et Sacco et Vanzetti n'ont pas pris part au dit crime. »

CELESTINO F. MADEIROS.

Aussitôt que l'avocat de Sacco connut cette note, il commença une enquête pour vérifier l'affirmation de Madeiros. On apprit alors que plusieurs fois, Madeiros avait essayé de dire à Sacco qu'il connaissait les vrais auteurs du coup de Braintree, mais Sacco, craignant que ce ne fut un espion cherchant à le tromper, n'avait pas fait attention à ce qu'il disait. Une interview avec Madeiros fit connaître des détails tellement circonstanciés qu'il apparut évident que l'homme devait être interrogé par la défense et par le ministère public. Ses dépositions, l'une d'elles de 100 pages et pour laquelle il avait été interrogé par l'Attorney du District, racontaient l'histoire suivante :

En 1920, Madeiros qui avait alors 20 ans, habitait Providence. Il avait déjà un casier judiciaire et il était associé avec une bande d'Italiens qui volaient des camions chargés de marchandise. Un soir, ils causaient ensemble dans un bar de Providence, lorsque l'un des membres de la bande lui proposa de

prendre part au vol projeté de South Braintree. Il n'avait jamais pris part à un « hold up », mais ils lui dirent qu'ils avaient fait des « tas de coups de ce genre » et le persuadèrent. Comme il n'avait que dix-huit ans, il devait jouer un rôle secondaire. Il devait être assis à l'arrière de l'auto avec un revolver et aider à tenir à distance la foule au cas où elle se serait précipitée. » Quelques jours après, le 15 avril 1920, le plan fut exécuté. Dans la bande, avec Madeiros, il y avait trois Italiens et un « espèce de type maigre à cheveux blonds », qui conduisait l'auto. Pour ne pas être identifiés, ils employèrent deux voitures. Ils partirent dans une Hudson, qu'ils conduisirent dans les bois près de Randolph. Ils échangèrent alors l'Hudson pour une Buick, qui avait été amenée par un autre membre de la bande. Ils allèrent à South Braintree dans la Buick et y arrivèrent vers midi. Le moment venu les coups de feu furent tirés par le plus vieux des Italiens, homme d'environ quarante ans, et par un autre. Les autres restèrent tout près dans l'auto. Une fois le crime commis, les assassins montèrent avec l'argent et ils repartirent. Ils allèrent jusqu'aux bois de Randolph, changèrent la Buick pour l'Hudson et retournèrent à Providence. Il était entendu que Madeiros retrouverait les autres dans un bar à Providence, le lendemain soir, et que l'on partagerait le butin. Cet engagement fut-il tenu, et Madeiros toucha-t-il une part du butin ? Il refusa obstinément de le dire.

Ce refus était en accord avec la tactique de Madeiros. Dès le début il avait déclaré qu'il ne dirait rien sur l'identité de ses associés, tandis qu'il ne cacherait rien de ce qui le concernait seul. Pour ne pas les dénoncer, il refusa obstinément de répondre à certaines questions, ou mentit ouvertement. Aussi l'enquête ne put pas lui arracher les noms des

membres de la bande et après, il songea à dissimuler leur identité en leur donnant de faux prénoms. Il se montra très habile pour éviter de dire ce qu'il voulait cacher. Mais en entreprenant de raconter l'histoire du crime sans dénoncer les criminels, il avait entrepris là une tâche impossible. En dépit de tous ses efforts, un avocat aussi habile que M. Thompson était capable d'élucider un certain nombre de faits qui, si on les suivait, pouvaient servir à établir l'identité de la bande et qui confirmaient ainsi l'histoire de Madeiros.

Madeiros disait que sa bande « volait des charges de camions à Providence ». Existait-il une bande telle que sa composition et son activité correspondissent à l'histoire de Madeiros et en même temps expliquassent les faits du crime de Braintree ? Il y avait la bande Morelli, bien connue comme bande de criminels professionnels par la police de Providence et de New Bedford, et dont quelques membres étaient inculpés, devant la cour de Rhode Island de vol de camions chargés, au moment du meurtre de Braintree. Cinq sur neuf des inculpations concernant des vols de chaussures, avaient trait à des vols commis au détriment de Slater et Morrill à South Braintree, et de Rice et Hutchins, fabrique voisine. Pour ces opérations la bande devait avoir un complice à Braintree expédiant les marchandises. L'usine Slater et Morrill était à cent mètres à peu près de la gare de South Braintree et un complice s'occupant des expéditions verrait passer le chef de paye toutes les semaines. Il faut rappeler que la caisse de paye volée était celle de l'usine Slater et Morrill et que le crime fut commis en face de Slater et Morrill et de Rice et Hutchins. Les Morellis, inculpés, étaient en liberté en attendant le jugement. Ils avaient besoin d'argent pour assurer leur défense et leur seule source de revenu était

le crime. Ils restèrent en liberté jusqu'au 25 mai, jour de leur condamnation et de leur départ pour Atlanta.

Madeiros ne nomma pas la bande, mais fit la description des hommes qui étaient avec lui à Braintree. Comment cette description convenait-elle à la bande Morelli ?

Le chef de la bande était Joe, trente-neuf ans. Il y avait ensuite ses frères : Mike, Patsy, Butsy et Fred. Autres membres, Bibba Barone, Gyp le Sanglant, Mancini, Stève le Polonais. Bibba Barone et Fred Morelli étaient en prison le 15 avril 1920. D'après Madeiros, ils étaient cinq, y compris lui-même, dans l'auto du crime, trois Italiens et le chauffeur « Polonais ou Finlandais ou de quelque part dans le nord de l'Europe ». Les coups de feu furent tirés par le plus vieux des Italiens, qui avait dans les quarante ans et qui s'appelait Bill. Un quatrième Italien amena la Buick à Randolph. Cette description convient aux membres de la bande Morelli. Mais les témoignages de témoins indépendants confirment les déclarations de Morelli. Une des plus grandes difficultés qu'avaient eu l'accusation dans l'affaire Sacco et Vanzetti, était l'impossibilité d'identifier Vanzetti et le conducteur de l'auto. L'attorney du district dit aux jurés qu'ils devaient être impressionnés par le fait que quand l'auto partit, elle était conduite par un homme aux cheveux clairs qui avait l'air malade ». Steve le Polonais convient à la description de Madeiros et à la déposition du témoin. Pour enlever tout doute, deux femmes, travaillant chez Slater et Morrill, reconurent en Stève le Polonais, l'homme qu'elles avaient vu ce jour-là attendant pendant une demi-heure, près d'une automobile et devant leur fenêtre.

Deux témoins qui déposèrent lors du jugement reconnurent en John Morelli l'homme qui avait tiré,

et un autre reconnu Mancini. Les Morellis étaient nés en Amérique, ce qui explique le témoignage disant que l'un des bandits parlait un anglais parfaitement clair, chose impossible à Sacco ou à Vanzetti.

Le personnel de la bande Morelli convient au crime de Braintree. Autres détails : La balle mortelle venait d'un Colt 32 ; Joe Morelli avait un Colt 32 à ce moment-là ; le revolver de Mancini était d'un modèle et d'un calibre s'correspondant aux cinq autres balles trouvées dans les victimes. L'auto du crime était une Buick. Madeiros dit qu'on s'était servi d'une Buick, et Mike Morelli, selon la police de Bedford, avait alors une Buick, qui disparut immédiatement après le 15 avril 1920. En fait, la police de New Bedford, où opérait la bande Morelli, les soupçonna du crime de Braintree, mais laissa tomber l'affaire après l'arrestation de Sacco et de Vanzetti. Peu de temps après le coup de Braintree, Madeiros fit cinq mois de prison pour vol d'une somme de moins de 100 dollars. Mais immédiatement après sa libération, il avait à peu près 2.800 dollars en banque qui lui permirent de faire un voyage d'agrément dans l'ouest et à Mexico. Les 2.800 dollars peuvent très bien être sa part du butin de Braintree : le total était de 15.776,51, et suivant sa version ils auraient été six hommes dans l'affaire. Joe Morelli fut envoyé à Atlanta pour avoir participé au vol de chaussures Slater et Morrill. Dans la prison, il s'entendit avec un camarade pour que celui-ci, le cas échéant, lui fournisse un alibi prouvant qu'il était à New-York le 15 avril 1920.

Un résumé, même aussi rapide, des témoignages, rend évident le fait que la défense, usant seulement de ses propres ressources, avait bâti une très forte thèse. Des témoignages, autres que celui de Madeiros, permettaient de croire à la culpabilité des Morellis.

Quelle était maintenant la valeur intrinsèque de la confession de Madeiros qui, si on la croyait, terminerait l'affaire ? Un homme, condamné à mort lui-même, qui cherche à en décharger un autre, peut ne pas être cru. Mais les circonstances particulières dans lesquelles se trouvait Madeiros garantissent sa véracité. Il était loin de n'avoir rien à perdre, au contraire, il jouait sa vie. Au moment où il faisait sa confession, il faisait aussi un appel qui lui valut en fait un nouveau jugement. Rien ne pouvait lui être plus mauvais alors que de s'accuser d'un autre crime. C'est si clair que cette confession, par suite d'un accord avec l'attorney du district, fut tenue secrète jusqu'au moment où le nouveau jugement fut accordé. De plus, la note envoyée par Madeiros à Sacco le 18 novembre, n'était pas la première. Ce n'était pas non plus son premier aveu explicite. L'assassinat pour lequel il avait été condamné, avec un nommé Weeks, — le crime de la banque de Wrentham — était un « hold up » comme le coup de Braintree. Weeks, condamné à mort, et interrogé, dit que, en organisant le coup de Wrentham, Madeiros avait fait valoir son expérience de Braintree. Pendant leur association, Madeiros avait souvent parlé du coup de Braintree, disant qu'il avait été fait par la bande Morelli (que Weeks connaissait) et en même temps, disant qu'un bar qu'il fréquentait était le même que la bande visitait avant le « hold up » de Braintree. En organisant le coup de Wrentham, Madeiros avait dit à Weeks « qu'il avait eu assez de la Buick pour le coup de Braintree ». Avant le crime de Wrentham il avait parlé, au couple qui tenait une auberge où il logea quelque temps, de la part qu'il avait prise au crime de Brantree, disant « qu'il voulait sauver Sacco et Vanzetti, parce qu'il savait qu'ils étaient parfaitement innocents ».

Ces premières conversations de Madeiros réfutent cette opinion que l'on pouvait avoir : qu'il eut parlé dans l'espoir de toucher une forte somme. On suggéra que en novembre 1925 il avait vu le compte rendu financier du Comité de Défense pour Sacco et Vanzetti. Mais l'accusation fut obligée de reconnaître qu'il n'y avait aucune preuve d'une promesse de ce genre faite à Madeiros. Deuxièmement, il ne pouvait pas connaître ce compte rendu au moment où il parlait à Weeks et aux autres, pour la bonne raison qu'il n'existait pas alors. Il est incroyable qu'un homme accusé d'un assassinat et qui cherche à sauver sa vie, se charge faussement d'un autre crime, dans l'espoir de gagner de l'argent. Il savait qu'il était dangereux d'avouer, puisque sa première condamnation à mort avait été provoquée surtout par les aveux qu'il avait faits. Pourquoi le croire et le condamner dans un cas et ne pas le croire quand il avouait avoir commis un autre crime de même espèce. Les motifs qu'il donne peuvent être des motifs qui poussent à avouer, même un criminel. « J'ai vu la femme de Sacco venir ici avec les gosses et j'ai plaint les gosses ».

À la lumière de toutes ces informations, quelle est le plus probable ? La culpabilité de Sacco et de Vanzetti ou celle des Morelli ? La thèse Morelli justifie le nombre des agresseurs. La thèse Sacco Vanzetti n'en justifie que deux, car il est entendu que si Madeiros y était, Sacco et Vanzetti n'y étaient pas. La thèse Morelli rend compte des six balles trouvées dans les cadavres. La thèse Sacco et Vanzetti d'une seulement sur les six. La thèse Morelli établit le motif du crime, le besoin d'argent de la bande pour assurer la défense de ses membres inculpés de vol ; la thèse Sacco et Vanzetti ne donne aucun motif. Madeiros possède 2.800 dollars qui peuvent être sa part de butin, on ne trouve pas un sou dans la thèse

Sacco-Vanzetti. Dans l'histoire Morelli on ne trouve pas cette absurdité : des professionnels du hold-up qui volent des automobiles à volonté et qui ont fait récemment un coup de 16.000 dollars, passant un après-midi, comme firent Sacco et Vanzetti le jour de leur arrestation, à rouler dans des taxis de banlieue pour aller emprunter à un ami une vieille Overland de six ans. Le caractère de la bande Morelli justifie l'opinion des policiers qui firent l'enquête, et les faits eux-mêmes qui font du crime le crime de professionnels, tandis que le passé de Sacco et de Vanzetti rend incroyable qu'ils aient pu commettre un meurtre aussi hardi, avec une si grande habileté. Un bon ouvrier travaillant régulièrement, sauf un certain jour où il peut justifier son absence, et un marchand de poisson, rêveur propagandiste d'anarchie, ne font ni ne peuvent faire un pareil coup de banditisme professionnel.

S'appuyant sur tous ces témoignages nouveaux, en septembre 1926, la défense sollicita du juge Thayer un nouveau jugement. Non pas pour déterminer la culpabilité des Morelli et l'innocence de Sacco et Vanzetti, ce n'était pas à lui à apprécier les nouveaux témoignages comme l'eut fait un jury, mais on lui demandait simplement si les faits étaient suffisants pour motiver une nouvelle comparution devant un jury. Le 31 octobre 1926, le juge Thayer, dans une décision de 25.000 mots, décida que le verdict de culpabilité était maintenu, et que les nouveaux témoignages ne justifiaient pas la comparution devant un nouveau jury.

La Cour suprême du Massachussets ne trouva dans toutes ces décisions aucun motif légal d'annulation. La constitution du Massachussets ne permet d'ouvrir des révisions de procès qu'en « matière de légalité ». Les « matières de légalité » comprennent ce que l'on

appelle un « abus » de pouvoir — c'est-à-dire une décision telle que « aucun juge consciencieux, agissant intelligemment, n'aurait pu honnêtement agir de la même manière ». Ainsi le pouvoir de révision est très limité et presque illusoire pratiquement. Car « il n'est pas besoin d'ajouter », dit le Conseil de Justice du Massachussets, « qu'un tel abus est constaté si rarement par la Cour suprême qu'en réalité il n'y a pas d'appel ».

La décision de la Cour suprême du 5 avril 1927 ne trouvant pas « d'erreurs » dans les décisions du juge Thayer, on n'avait plus rien à attendre de démarches devant les cours de justice. En sorte que le 9 avril 1927 la sentence de mort fut prononcée devant les deux hommes par le juge Thayer. Ce fut l'occasion de la fameuse adresse de Vanzetti au juge Thayer.

La défense fit alors un dernier effort pour sauver les deux condamnés par le moyen du recours en grâce. Vanzetti lui-même exposa son affaire, ainsi qu'un exposé de sa foi politique dans une pétition au gouverneur. Sacco refusa de signer la formule habituelle et toute formelle de recours en grâce. Le gouverneur Fuller entreprit une enquête privée sur les jugements de Plymouth et de Dedham et sur la culpabilité des deux hommes. Il vit les témoins que lui envoya la défense et il entendit M<sup>e</sup> Thompson et son associé M<sup>e</sup> Herbert B. Ehrmann, argumentant en faveur des accusés. Mais il refusa d'entendre les témoins à charge en présence des avocats, de donner les noms des témoins qui déposaient devant lui et de faire connaître le contenu des dépositions. Le 1<sup>er</sup> juin 1927, il nomma un « Comité consultatif en relations avec l'enquête du Gouverneur sur l'affaire Sacco Vanzetti », composé du juge Robert Grant, du Président Abbot Lawrence Lowell de l'Université d'Harvard et le Président Samuel W. Stratton,

de l'Institut Technologique de Massachussets. Ce comité rejeta la demande d'audience publique de MM. Thompson et Ehrmann. Ils permirent pourtant aux avocats d'assister aux séances, et d'examiner les témoins devant eux. Mais ils interrogèrent en séance secrète le grand juge Hall de la Cour supérieure de Massachussets, le juge Webster Thayer, onze des jurés du procès de Dedham et, en partie, Frédéric G. Katzmann, qui comme attorney du district, avait été chargé des poursuites contre Sacco et Vanzetti. Le comité ne communiqua pas à la défense ce que ces entrevues privées pouvaient avoir révélé.

Le 3 août 1927, le gouverneur fit connaître sa décision défavorable et le 7 le rapport du Comité consultatif, aboutissant aux mêmes conclusions, fut publié. Ayant épuisé toutes les ressources légales, M. Thompson pensa que toute action nouvelle devait être entreprise par un autre avocat. Mais comme citoyen il resta jusqu'à la fin dévoué aux deux hommes et à leur cause.

Après la condamnation, un certain nombre de citoyens influents vinrent témoigner devant le gouverneur de la partialité du juge Thayer contre Sacco et Vanzetti, partialité causée par sa haine des anarchistes. Ils soutenaient l'incapacité, dans de telles conditions, de juger équitablement si un nouveau jugement devait être accordé ou non. Ces preuves de la partialité du juge Thayer devinrent la base de nouveaux efforts pour sauver les deux hommes entrepris par M. Arthur D. Hill du barreau de Boston. Il s'adressa à la fois à l'État et aux cours Fédérales. Par décision du grand juge Hall de la Cour supérieure la plainte contre la partialité du juge Thayer fut, transmise au juge Thayer lui-même. Le juge Thayer décida qu'il n'avait pas été partial. Tous les autres

efforts auprès des tribunaux d'État furent inutiles. La plainte contre la partialité du juge Thayer devint alors la base d'une supplique adressée à M. le juge Holmes et à M. le juge Stone de la Cour suprême des États-Unis, et aux Juges Anderson et Morton, de la deuxième Cour fédérale.

Tous les efforts furent inutiles. Les deux hommes furent condamnés par l'arrêté du gouverneur. Le 22 août 1927, peu après minuit, ils furent exécutés.

## LA CONDAMNATION A MORT ET LES DISCOURS DE PROTESTATION

Le 9 avril 1927 les deux hommes furent conduits devant le tribunal de Dedham, présidé par le juge Webster Thayer, pour entendre prononcer la sentence. Voici un extrait du compte rendu sténographique officiel.

LE GREFFIER WORTHINGTON. — Nicolas Sacco, avez-vous quelque chose à dire pour protester contre la condamnation à mort qui va être prononcée contre vous.

NICOLAS SACCO. — Oui, monsieur. Je ne suis pas un orateur. Je ne suis pas non plus très familier avec l'anglais, et comme je sais, comme il me l'a dit, que mon camarade Vanzetti doit parler longuement, je lui laisserai la parole. Je n'ai jamais vu, ni entendu, ni lu dans l'histoire, quelque chose d'aussi cruel que ce tribunal. Après sept ans de poursuites on nous considère encore comme coupables. Et ces gens distingués sont ici pour nous soutenir aujourd'hui devant le tribunal.

Je sais que la sentence est une sentence de classe, une lutte entre la classe opprimée et la classe riche et il y aura toujours lutte entre elles. Nous fraternisons avec le peuple, nous lui donnons des livres, de la littérature. Vous persécutez le peuple, vous le tyrannisez, vous le tuez. Nous essayons toujours de faire

l'éducation du peuple. Vous essayez de mettre un chemin entre nous et une autre nationalité détestée. C'est pourquoi je suis ici aujourd'hui sur ce banc, car j'ai été de la classe des opprimés. Vous, vous êtes l'opprimeur.

Vous le savez, juge Thayer, vous connaissez toute ma vie, vous savez pourquoi je suis ici et après sept ans de poursuites, que ma pauvre femme a subies comme moi, vous me condamnez à mort. Je voudrais vous raconter toute ma vie, mais à quoi bon ? Vous savez tout avant que je parle ou plutôt avant que mon camarade parle, parce qu'il est plus familier que moi avec la langue et je lui céderai la parole. Mon camarade, l'homme qui aime les petits enfants, vous l'avez condamné deux fois, pour l'affaire de Bridgewater et pour l'affaire de Dedham, avec moi. Et vous savez qu'il est innocent.

Vous oubliez toute cette population qui a été avec nous pendant sept ans, qui nous a donné toute sa sympathie, toute son énergie et toute sa bonté. Vous ne vous en préoccupez pas. A côté de cette population, des camarades et de la classe ouvrière, il y a une grande légion d'intellectuels qui ont été avec nous pendant sept ans, pour empêcher cette sentence inique, mais cependant le tribunal a persisté. Et je vous remercie tous, gens, mes camarades, qui avez été avec moi pendant sept ans, avec l'affaire Sacco-Vanzetti, et je laisserai la parole à mon ami.

J'oubliais une chose que mon camarade me rappelle. Comme je le disais en commençant, le juge Thayer connaît ma vie et il sait que je n'ai jamais été coupable, jamais, — ni hier, ni aujourd'hui, ni jamais.

LE GREFFIER WORTHINGTON. — Bartolomeo Vanzetti avez-vous quelque chose à dire pour protester

contre votre condamnation à mort qui va être prononcée ?

BARTOLOMEO VANZETTI. — Oui. Ce que j'ai à dire, c'est que je suis innocent, non pas seulement du crime de Braintree, mais aussi de celui de Bridgewater. Que, non seulement je suis innocent de ces deux crimes, mais encore que dans toute ma vie je n'ai jamais volé et je n'ai jamais tué, et je n'ai jamais versé le sang. Voilà ce que je veux dire. Et ce n'est pas tout. Non seulement je suis innocent de ces deux crimes, non seulement, dans toute ma vie, je n'ai jamais volé, jamais tué, jamais versé le sang, mais encore j'ai lutté toute ma vie, depuis que j'ai commencé à raisonner pour bannir le crime de la terre.

Tous ceux qui ont vu ces deux bras savent très bien que je n'ai jamais eu besoin d'aller dans les rues et de tuer un homme, jamais eu besoin de voler. Je peux vivre du travail de ces deux mains, et bien vivre. Mais à côté de cela, je pourrais vivre, si je voulais, sans travailler de mes mains pour les autres. J'ai eu beaucoup d'occasions de mener une vie indépendante, de vivre ce qui est pour le monde une vie plus relevée que celle du travailleur qui gagne son pain à la sueur de son front. Mon père en Italie a une belle situation...

Est-il possible que seulement quelques membres du jury, seulement deux ou trois hommes, — de ceux qui insulteraient leur mère s'il le fallait pour gagner honneurs et fortune — est-il possible qu'ils aient raison contre l'univers, car l'univers a dit qu'ils ont tort et je sais qu'ils ont tort. S'il y a quelqu'un qui sache s'ils ont tort ou raison c'est moi, et cet homme. Vous voyez, il y a sept ans que nous sommes en prison. Ce que nous avons souffert pendant ces sept ans, la langue humaine ne peut pas l'exprimer, et pourtant, vous me voyez devant vous, je ne tremble

pas, vous voyez que je vous regarde droit dans les yeux, je ne rougis pas, je ne change pas de couleur, je n'ai ni honte, ni peur.

Eugène Debs a dit, ou à peu près qu'un jury américain n'aurait pas condamné un chien tueur de poulets, sur des preuves comme celles que l'État a produit contre nous. Et je dis que la Cour suprême de Massachusetts n'aurait pas rejeté deux fois l'appel d'un chien lépreux, même d'un chien lépreux, comme elle a rejeté le nôtre.

On a accordé un autre jugement à Madeiros uniquement parce que le juge avait oublié ou négligé de dire que le jury devait considérer l'accusé comme innocent tant qu'il n'avait pas été jugé coupable par le tribunal tout entier, ou quelque chose de ce genre. Nous avons prouvé qu'il ne pouvait pas y avoir dans toute la terre un juge plus plein de préjugés, plus cruel et plus hostile à notre cause. Nous l'avons prouvé. Cependant on nous a refusé un autre jugement. Nous savons, et vous savez, au fond de votre cœur, que vous avez été contre nous depuis le commencement, avant de nous avoir vus. Avant de nous avoir vu, vous saviez déjà que nous étions des révolutionnaires, que nous étions moins que des chiens, que nous étions les ennemis des institutions dans l'excellence desquelles vous croyez, de bonne foi — et je ne les discuterai pas ici — et vous saviez aussi qu'il était facile, au moment du premier jugement, d'obtenir un verdict de culpabilité.

Nous savons tout ce que vous avez dit, que vous avez dit votre hostilité contre nous, et votre mépris à des amis, dans le train, au club universitaire de Boston et au Club de golf de Worcester. Je suis sûr que, si les gens qui savent tout ce que vous avez dit contre nous avaient le courage civique de venir en témoigner, il se pourrait, Votre Honneur — et je

suis fâché de le dire parce que vous êtes un vieillard et que j'ai un vieux père — mais il se pourrait que, alors, vous fussiez à côté de nous, et cette fois ce serait justice..

Après avoir rappelé tous les dénis de justice dont il avait été victime, Vanzetti termine ainsi :

« Voici ce que je dis : je ne souhaiterais ni à un chien, ni à un serpent, ni à aucune créature de la terre fut-elle basse et méprisable, je ne souhaiterais à aucune d'elle ce que j'ai eu à souffrir pour des crimes dont je ne suis pas coupable. Je souffre parce que je suis révolutionnaire et vraiment je suis un révolutionnaire, j'ai souffert parce que j'étais un Italien, et vraiment je suis un Italien, j'ai souffert plus pour ma famille et pour ceux que j'aime que pour moi-même, mais je suis si sûr d'avoir raison que vous pouvez me tuer une fois, mais si vous pouviez m'exécuter deux fois et si je pouvais renaître deux fois, je voudrais vivre de nouveau pour faire encore ce que j'ai déjà fait.

J'ai fini. Merci.

LE JUGE. — Selon la loi du Massachussets, c'est le jury qui dit si l'accusé est coupable ou innocent. Le juge n'a absolument rien à voir avec cette question. La loi du Massachussets prévoit que le juge ne peut en aucun cas s'occuper des faits. Tout ce qu'il peut faire sous notre loi, c'est enregistrer les témoignages. Pendant ce procès, beaucoup de motifs de cassation ont été invoqués. Ils ont été portés devant la Cour suprême. La Cour, après avoir examiné tout le dossier, après avoir examiné tous les motifs de cassation, — la Cour dans son prononcé définitif a dit : « Le verdict du jury est maintenu ; motifs de cassation annulés. » Ceci étant la vérité, il ne reste plus au juge qu'une chose à faire. Ce n'est pas une

chose laissée à son libre choix. C'est une chose statutairement obligatoire — et ceci étant vrai, il n'y a plus maintenant qu'un devoir qui incombe au juge, et c'est de prononcer la sentence.

Premièrement le juge prononce la sentence de Nicolas Sacco.

Il est considéré et ordonné par la Cour que vous, Nicolas Sacco, subirez la peine de mort provoquée par le passage d'un courant électrique à travers votre corps dans la semaine commençant le dimanche 10 juillet, l'année de Notre-Seigneur mil neuf cent vingt sept. Telle est la décision de la Loi.

Maintenant celle de Vanzetti.

Il est considéré et ordonné par la Cour que vous, Bartolomeo Vanzetti...

VANZETTI. — Attendez une minute, s'il vous plaît. Votre Honneur. Puis-je parler une minute avec mon avocat M. Thompson ?

THOMPSON. — Je ne sais pas ce qu'il a à dire.

LE JUGE. — Je dois prononcer la sentence.

... Bartolomeo Vanzetti, subirez la peine de mort...

SACCO. — Vous savez que je suis innocent. Ce sont les mêmes mots que j'ai prononcés il y a sept ans. Vous condamnez deux innocents.

LE JUGE. — ... Provoquée par le passage d'un courant électrique à travers votre corps, pendant la semaine commençant par le dimanche 10 Juillet, l'année de Notre-Seigneur mil neuf cent vingt-sept. Telle est la décision de la Loi.

Ce que Vanzetti voulait dire quand il interrompit le prononcé de la sentence (Notes passées par lui à ses amis le lendemain).

« J'ai beaucoup parlé de moi, mais je n'ai même pas nommé Sacco. Sacco aussi est un ouvrier depuis sa jeunesse, c'est un ouvrier qualifié, amoureux

de son travail, qui avait un bon emploi, une bonne paie, un compte en banque, une bonne et aimable femme, deux beaux enfants et une gentille petite maison, à la lisière d'un bois, près d'un ruisseau. Sacco est un cœur, une foi, un caractère, un homme, un homme qui aime la nature et l'humanité. Un homme qui donna tout, qui sacrifia tout à la cause de la Liberté, et à son amour des hommes, son argent, son repos, ses ambitions, sa propre femme, ses enfants, lui-même et sa propre vie. Sacco n'a jamais pensé à voler ou à assassiner. Ni lui, ni moi, depuis notre enfance, nous n'avons jamais mangé un morceau de pain qui n'ait été gagné à la sueur de notre front. Jamais. Sa famille a aussi une bonne situation et une bonne réputation. Oh ! oui ! j'ai peut-être plus d'esprit que lui, on l'a dit, je suis un meilleur bavard que lui. Mais souvent, très souvent en entendant sa voix cordiale où résonnait une foi sublime, ou considérant son sacrifice suprême, en me rappelant son héroïsme, je me sentais tout petit en présence de sa grandeur et j'étais obligé de chasser les larmes de mes yeux et d'arrêter mon cœur qui venait battre dans ma gorge, devant lui, devant cet homme qu'on appelle voleur et assassin et que l'on condamne à mort. Mais le nom de Sacco vivra dans les cœurs et dans leur reconnaissance quand les os de Katzmann et les vôtres seront dispersés par le temps quand votre nom, et son nom, vos lois, vos institutions et vos faux dieux ne seront plus qu'un « vague souvenir de ce passé maudit pendant lequel l'homme fut un loup pour l'homme... »

## DERNIÈRES PAROLES DE VANZETTI

Ce compte rendu fut rédigé par M. Thompson d'après les notes qu'il écrivit à la suite de sa conversation avec Vanzetti, le Lundi 22 Août 1927, quelques heures avant l'exécution. Il alla directement de la cellule des condamnés à mort à son bureau et il transcrivit cette conversation pendant qu'elle était encore bien présente à son esprit. Ce compte-rendu fut publié dans l'« Atlantic Monthly », en Février 1928, puis fut repris par la « New Republic ».

Sacco et Vanzetti étaient dans la cellule des condamnés à mort de la prison d'état, à Charlestown. Ils avaient très bien compris qu'on allait les exécuter immédiatement après minuit.

Nous avons épuisé, M. Ehrmann et moi, toutes les ressources légales et nous avons abandonné la direction de l'affaire, restant prêts à aider leur nouveau conseil si nous le pouvions.

J'étais dans le New Hampshire lorsque un message de Vanzetti me dit qu'il voulait me voir une fois de plus avant de mourir. Je partis immédiatement pour Boston avec mon fils, j'arrivai à la prison tard dans l'après-midi ou tôt dans la soirée, et le gardien chef me mena immédiatement voir Vanzetti. Il occupait une des trois cellules qui

donnaient dans une pièce étroite ouvrant immédiatement sur la salle d'exécution.

Dans la cellule la plus rapprochée de cette salle était Madeiros, dans celle du milieu Sacco, dans la troisième Vanzetti. Il y avait une petite table dans sa cellule et quand j'entrai il semblait écrire. Les barreaux de la cellule étaient disposés de manière à laisser un espace plus large, par où on pouvait lui passer ce dont il avait besoin. Vanzetti semblait m'attendre ; et quand j'entrai, il quitta sa table, s'avança jusqu'à l'espace plus large qui était entre les barreaux, avec son sourire caractéristique et me serra chaleureusement la main. On me dit alors de m'asseoir sur une chaise en face de la cellule et de ne pas dépasser une marque qui était peinte sur le plancher. Ce que je fis.

On m'avait rapporté que le gouverneur avait dit que si Vanzetti voulait dispenser ses avocats de l'affaire de Bridgewater du secret professionnel, on saurait qu'il était coupable de ce crime et aussi de celui de South Braintree. C'est pourquoi je commençai la conversation en demandant à l'un des deux gardiens qui étaient à l'autre bout de la pièce, à quinze pieds de nous, de venir en face de la cellule et d'écouter les questions que j'allais poser à Vanzetti et ses réponses. Je demandai alors à Vanzetti s'il avait jamais dit à M. Vahey ou à M. Graham quelque chose dont on put tirer une conclusion en faveur de sa culpabilité. Avec beaucoup d'accent et une sincérité évidente, il me dit « non ». Il me dit alors ce qu'il m'avait souvent dit auparavant, que MM. Vahey et Graham n'avaient pas été choisis par lui, mais s'étaient chargés de son affaire sur la demande urgente d'amis qui avaient réuni l'argent pour les payer. Il me dit alors certaines choses à propos de leurs relations avec lui, et de

leur conduite pendant l'affaire de Bridgewater, et au sujet de ce qu'il leur avait dit.

De tout cela je fis un compte-rendu le lendemain mais je ne le répéterai pas ici.

Je demandai à Vanzetti s'il m'autorisait à renoncer pour lui au privilège du secret, en ce qui concernait Vahey et Graham. Il y consentit tout de suite, mais dit-il, à condition que toute déclaration qu'ils jugeraient à propos de faire le fut en présence de moi-même ou de quelque autre ami. Il me donna les raisons de cette condition que je fixai aussi par écrit.

Le gardien revint alors s'asseoir à sa place. Je dis à Vanzetti que ma foi en son innocence avait été tout le temps fortifiée, à la fois par mon étude des témoignages et par la connaissance plus approfondie que j'avais eue de sa personnalité, cependant qu'il pouvait y avoir quelque chance, si petite fut-elle, d'une erreur de ma part, et que je pensais qu'il devait, par amitié pour moi, en cette dernière heure de sa vie, quand rien ne pouvait plus le sauver, m'assurer solennellement de son innocence et de celle de Sacco. Vanzetti me dit alors, lentement et avec calme, et avec une sincérité dont je ne pouvais pas douter, de ne pas garder la moindre angoisse à ce sujet, que lui et Sacco étaient absolument innocents du crime de South Braintree, et que lui, Vanzetti, était également innocent du crime de Bridgewater ; que quand, regardant en arrière, il voyait, plus clairement que jamais, sur quoi étaient fondés les soupçons dont ils étaient victimes, il constatait bien qu'on ne leur avait tenu aucun compte de leur ignorance des points de vue américains et des habitudes de pensée, ou de la peur qu'il avait pu ressentir comme révolutionnaire et presque comme hors la loi ; que, en réalité

on l'avait condamné sur des preuves qui n'auraient pas été suffisantes s'il n'avait pas été anarchiste ; ainsi que, en réalité on pouvait dire qu'il mourait pour sa cause. Il ajouta que c'était une cause pour laquelle il s'était préparé à mourir. Il dit que c'était la cause du progrès de l'humanité et de l'élimination du mal. Il parlait avec calme, conscience et émotion. Il dit qu'il m'était reconnaissant de ce que j'avais fait pour lui. Il demanda à être rappelé à ma femme et à mon fils. Il parla avec émotion de sa sœur et de sa famille. Il me demanda de faire tout ce que je pourrais pour « purifier son nom », employant les mots « purifier mon nom ».

Je lui demandai s'il pensait qu'il serait bon que moi ou l'un de ses amis, visions Boda. Il me répondit que oui. Il me dit qu'il ne connaissait pas très bien Boda, mais qu'il le croyait honnête homme, et pensait qu'il pourrait peut-être fournir quelque témoignage servant à prouver leur innocence.

Je dis alors à Vanzetti que j'espérais qu'il ferait une déclaration publique pour recommander à ses amis de ne pas le venger par la violence et de ne pas faire de représailles. Je lui dis que, en lisant l'histoire, on voyait que la vérité n'avait que peu de chances de prévaloir quand la violence était suivie par la contre violence. Je lui dis que, comme il le savait bien, je ne souscrivais pas à toutes ses vues et à toute sa philosophie, mais que, d'un autre côté je ne pouvais que respecter un homme qui avait vécu en accord avec des principes altruistes et qui donnait sa vie pour eux.

Je lui dis que si je me trompais et si ses idées étaient vraies, rien ne pourrait autant retarder leur succès que la haine et la peur que susciteraient des représailles violentes. Vanzetti répondit que, comme je le savais bien, il ne désirait personnellement pas

que l'on se vengeât des cruautés, qu'il avait subies, mais il dit que, lisant l'histoire, il voyait que toutes les grandes causes qui avaient servi le bien de l'humanité avaient lutté pour leur existence contre les retranchements de la puissance et de l'erreur, et que, pour cette raison, il ne pouvait donner à ses amis le conseil dont je parlais. Il ajouta que, dans de telles luttes, il s'opposait fermement à ce qu'on fit du mal aux femmes et aux enfants. Il me demanda de me rappeler la cruauté de ces sept ans de prison, avec leurs alternatives d'espoir et de terreur. Il me rappela les paroles attribuées au juge Thayer par certains témoins, particulièrement par le professeur Richardson, et il me demanda quel était l'état d'esprit que ces paroles indiquaient. Il me demanda comment, de bonne foi, on pouvait croire à l'impartialité d'un juge capable de dire en parlant d'inculpés « ces chiens d'anarchistes », et si je ne croyais pas que tous les raffinements de cruauté qui lui avaient été infligés, ainsi qu'à Sacco, ne méritaient pas une punition.

Je lui répondis qu'il savait très bien ce que je pensais de tout cela, mais que ces arguments ne répondaient pas exactement à mon objection et s'il ne préférait pas le triomphe de sa foi à la vengeance, même si ceux que l'on punissait méritaient largement la punition. Ceci amena un arrêt dans la conversation.

Sans me répondre directement, Vanzetti commença à me parler de l'origine, des premières luttes, et des progrès des autres grands mouvements pour l'amélioration de l'humanité. Il dit que tous les grands mouvements altruistes naissent dans le cerveau d'un homme de génie, mais ensuite étaient mal compris et pervertis, à cause de l'ignorance populaire et du sinistre intérêt privé. Il dit que,

à tous les grands mouvements qui heurtaient les habitudes conservatrices, les opinions reçues, les institutions établies et l'égoïsme humain, on avait répondu par la violence et la persécution. Il s'en référa à Socrate, à Galilée, à Giordano Bruno, et à d'autres dont j'ai oublié le nom, Italiens, ou Russes. Il passa alors au Christianisme et dit qu'il avait commencé d'une manière simple et sincère, et qu'il avait été reçu par la persécution et l'oppression, mais que plus tard il était devenu lui-même clérical et tyrannique. Je lui dis que je ne pensais pas que les progrès du christianisme eussent été entièrement arrêtés par le cléricalisme et le formalisme, mais que, au contraire, il faisait encore appel à des milliers de simples gens et que l'essentiel de cet appel était la suprême confiance que Jésus avait eu en ses idées et qui lui fit pardonner, même sur la Croix, ses ennemis, ses persécuteurs et ses calomnieurs.

Alors pour la première et pour la seule fois, pendant cette conversation, Vanzetti montra un sentiment de rancune personnelle contre ses ennemis. Il parla avec éloquence de ses souffrances et me demanda si je pensais qu'il put pardonner à ceux qui l'avaient torturé et persécuté pendant sept ans de misère inexprimable. Je lui dis qu'il savait combien profondément je sympathisais avec lui et que je lui demandais de penser à la vie de Quelqu'un d'infiniment supérieur à lui et à moi, et à une force infiniment plus grande que celle de la haine et de la vengeance. Je lui dis que, à la longue, la force qui l'emporterait était la force de l'amour et non celle de la haine, et que je lui demandais de pardonner à ses ennemis, non pour eux-mêmes, mais pour sa propre paix, et aussi parce que l'exemple d'un tel pardon serait à la fin plus capable que

n'importe quoi de convertir les gens à sa cause, ou de les persuader de son innocence.

Il y eut un autre arrêt de la conversation. Je me levai et nous nous regardâmes une minute ou deux en silence. Vanzetti me dit enfin qu'il réfléchirait à ce que je lui avais dit.

Je fis alors allusion à la possibilité d'une immortalité personnelle, bien que je visse les difficultés d'une croyance à l'immortalité, que cependant j'étais sûr que s'il y avait une immortalité personnelle il pouvait espérer y avoir part. Il reçut cette remarque en silence.

Il recommença alors à discuter les vices de l'organisation sociale, et il dit que la cause de tout le mal était la possibilité qu'elle donnait, à ceux qui étaient puissants parce que habiles, ou bien placés, d'opprimer leurs frères simples et idéalistes; qu'il craignait que la violence seule put enfin vaincre l'égoïsme qui était à la base de l'organisation actuelle et qui faisait que le petit nombre voulait perpétuer un système qui lui permettait d'exploiter le grand nombre.

J'ai donné seulement l'essentiel de cette conversation, mais je crois en avoir traité tous les points et avoir donné une impression exacte du sens général des remarques de Vanzetti. A travers toute cette conversation, sauf les quelques exceptions que j'ai indiquées, la pensée qui dominait son esprit était celle de la vérité des idées en lesquelles il croyait et des chances qu'elles avaient de vaincre. Je fus frappé de la force de son esprit, de l'étendue de ses lectures et de son savoir. Il ne parlait pas comme un fanatique. Quoique absolument convaincu de la vérité de ses propres idées, il était capable d'écouter avec calme, et de comprendre, l'exposé de vues qui étaient en contradic-

tion avec les siennes. Dans cette dernière entrevue, l'idée que j'avais de lui depuis trois ans fut complétée et confirmée — que c'était un homme de forte intelligence, de tempérament désintéressé, de caractère réfléchi et sûr, dévoué à un idéal élevé. Aucun signe de faiblesse ou de terreur à l'approche de la mort. Au départ, il me donna une ferme poignée de main et un ferme regard qui révélait à coup sûr, la profondeur de ses sentiments et la force de son empire sur lui-même.

J'allai alors vers Sacco qui était couché sur un lit de camp dans la cellule voisine et qui pouvait facilement entendre, et qui sans doute avait entendu ma conversation avec Vanzetti. Ma conversation avec Sacco fut brève. Il se leva, me parla avec émotion, quoique d'une manière générale, de quelques sujets de désaccord qu'il y avait eu entre nous, dit qu'il espérait que nos différences d'opinion n'avaient pas affecté nos relations personnelles, me remercia de ce que j'avais fait pour lui, ne montra aucun signe de frayeur, me serra la main avec fermeté et me dit au revoir. Ses manières étaient aussi d'un homme absolument sincère. Ce fut gêné de sa part de ne pas parler avec plus de précision de nos différences d'opinion, parce que, il y avait toujours eu à la base de ces différences la conviction, qu'il m'avait souvent exprimée, que tous les efforts faits pour lui, au tribunal, ou auprès des autorités publiques seraient inutiles, parce que aucune société capitaliste ne pouvait lui faire justice ; mais dans cette dernière entrevue il ne voulut pas dire que le résultat justifiait son opinion et non la mienne.

— Je parlai ensuite au gardien auquel j'ai fait allusion dans ce compte rendu. Il me dit que, après

être revenu s'asseoir, il avait entendu tout ce que Vanzetti et moi avions dit. La pièce était tranquille et personne d'autre ne parlait. Je montrais au gardien toutes mes notes, y compris ce que Vanzetti avait dit de MM. Vahey et Graham. Il lut les notes soigneusement et dit qu'elles correspondaient entièrement à ce qu'il se rappelait, sauf que j'avais oublié une remarque de Vanzetti concernant les femmes et les enfants. Je me la rappelai alors et l'ajoutai à mes notes.

## LA FIN

« C'était la nuit du 22 août 1927. La prison de Charlestown était équipée comme pour soutenir un siège. 500 policemen, des détectives et les troupes de l'État avaient été ajoutées à la garde ordinaire de la prison. Ils étaient armés de mitrailleuses, lance gaz, grenades, revolvers. Les murs sud et ouest de la maison de la mort, et toute l'aile de la prison du côté de la voie ferrée, étaient bordés tous les vingt mètres de mitrailleuses et de projecteurs par groupes de trois. De l'autre côté du chemin des bateaux patrouilleurs montaient et descendaient lentement la rivière, équipés avec des lumières électriques et des projecteurs qui éclairaient les murs de la prison. Toutes les rues menant à la prison étaient barrées et gardées, toutes les boutiques du voisinage étaient fermées. Des patrouilles de sergents de ville, par petits groupes surveillèrent la foule nerveuse qui s'agitait au delà des lignes de police, — jusqu'à ce que, juste après minuit, Sacco d'abord, puis Vanzetti sortirent de leur cellule pour entrer dans la salle d'exécution<sup>1</sup>. »

Sacco, qui fut exécuté le premier entra d'un pas

ferme dans la salle d'exécution, et sur un signe du gardien s'assit sur la chaise électrique. En même temps il s'écria en italien : « Vive l'anarchie ». Il s'arrêta alors, se calma et dit en mauvais anglais : « Au revoir ma femme, mes enfants et tous mes amis ». Alors regardant autour de lui dans la pièce qu'il sembla voir pour la première fois, il dit aux témoins assemblés : « Bonsoir, messieurs ». Et comme l'on glissait le capuchon sur sa tête, il murmura en italien : « Au revoir, mère ».

Vanzetti fut amené quelques minutes après. Il était calme et alerte. S'avançant d'un pas assuré dans la pièce, il serra la main au surveillant de la prison et à trois des gardes qu'il connaissait. Il s'assit sur la chaise électrique et avant d'être lié, il commença à parler à voix basse à ceux qui étaient là. « Je veux vous dire, dit-il lentement, que je suis innocent. Je n'ai jamais commis de crime, mais quelquefois j'ai péché. » Se tournant vers le gardien-chef : « Merci pour tout ce que vous avez fait pour moi. Je suis innocent de tout crime, — non pas seulement de celui-là, mais de n'importe quel autre. Je suis innocent. » Il s'arrêta de nouveau et puis, avec ce désir d'être bien compris qui le caractérisait, Vanzetti prononça ses derniers mots : « Je désire pardonner à quelques personnes ce qu'on me fait aujourd'hui ».

1. Extrait de la *New Republic*, août 1930, article publié à l'occasion de l'anniversaire de l'exécution.

## TABLE

INTRODUCTION .....	11
LETTRES DE NICOLAS SACCO.....	18
LETTRES DE BARTOLOMEO VANZETTI.....	93
DOCUMENTS :.....	265
1) Biographie de Sacco.....	267
2) Biographie de Vanzetti.....	270
3) Histoire de l'affaire.....	275
4) La condamnation à mort.....	292
5) Dernières paroles de Vanzetti.....	299
6) La fin.....	308

ACHEVÉ D'IMPRIMER  
LE 7 FÉVRIER 1931  
PAR F. PAILLART A  
ABBEVILLE (SOMME)

# “ LES ÉCRITS ”

COLLECTION DIRIGÉE PAR  
JEAN GUEHENNO

## *Ouvrages parus dans la première série*

1. LA RENCONTRE DE CERVANTES ET DU  
QUICHOTTE par P.-E. MARTEL.
2. LA MAISON DU PEUPLE (roman)  
par LOUIS GUILLOUX.
3. RENCONTRES AVEC RICHARD WAGNER  
par ALEXANDRE ARNOUX.
4. LA REPUBLIQUE DES PROFESSEURS  
par ALBERT THIBAUDET.
5. SANS AME (roman) par ANDRÉ THÉRIVE.
6. DANS LA 6<sup>e</sup> PARTIE DU MONDE  
par A. OHANIAN.
7. BELLEVILLE par R. GARRIC.
8. LES CHARDONS DU BARAGAN (roman)  
par P. ISTRATI.
9. CALIBAN PARLE par JEAN GUÉHENNO.
10. LETTRES par P.-J. PROUDHON.

## *Ouvrages parus dans la seconde série*

1. MORT DE LA PENSÉE BOURGEOISE  
par EMMANUEL BERL.
2. STANDARDS  
par H. DUBREUIL.
3. L'ESPRIT DE GENEVE  
par ROBERT DE TRAZ.
4. NOUVELLE DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE  
par WALDO FRANK.
5. ORIENTALE 1930  
par LUCIENNE FAVRE.
6. TABLEAU DES PARTIS EN FRANCE  
par ANDRÉ SIEGFRIED.

Imp. E. Durand, 18, rue Séguier, Paris